



L'ampoule de cendres

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

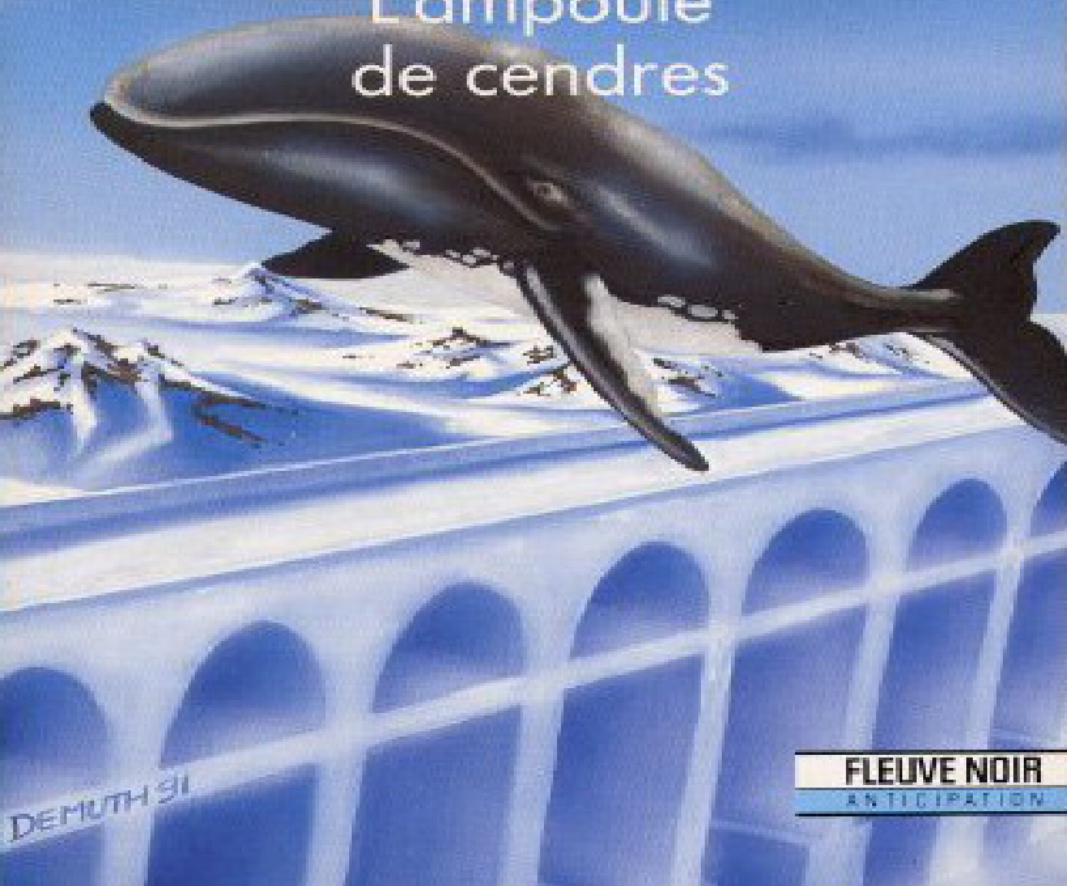
LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 24 —

L'ampoule
de cendres



DEMUTH 91

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 24

L'ampoule de cendres

(1985)

CHAPITRE PREMIER

Le long convoi pénétra dans le Dépotoir un soir, au crépuscule, sans attirer l'attention des curieux qui circulaient sur le Réseau de Kaménépolis. Les trente wagons de marchandises roulèrent sous les entassements prodigieux d'ossements de baleines jusqu'à ce que la locomotive à vapeur s'immobilise, peu avant la spirale qui surplombait cette zone où les Harponneurs de la Guilde venaient se débarrasser des déchets non utilisés dans leur fonderie.

Jdrien méditait dans sa yourte faite d'os et de peaux de phoque lorsque le chef de train se présenta. Un certain Tyron, Aiguilleur gradé, un métis à la peau très sombre.

— Le grand maître Lichten m'a ordonné de me mettre à vos ordres.

Jdrien se redressa et le fonctionnaire fut frappé de stupeur. Le Messie des Roux atteignait une taille hors du commun, dans ce monde où le froid excessif rabougrissait les nouvelles générations. Des cheveux dorés lui descendaient sur ses épaules puissantes. Il portait un immense manteau en fourrure de loup de la banquise mais paraissait nu en dessous. Il était difficile de supporter son regard, mais Tyron sentit que ses pensées les plus profondes devenaient la proie de ce métis qui en analysait la moindre réticence.

— Vous êtes aussi raciste que les autres, dit le Messie, mais disposé à obéir. Vous êtes fidèle, bon fonctionnaire mais têtu. Votre rêve est d'être nommé à la direction générale des Aiguilleurs à Titanpolis et vous boiriez bien un peu d'alcool pour vous réchauffer.

Il fit quelques pas, prit un drôle de flacon en os et un gobelet en même matière sur une table constituée par un monumental crâne de baleine.

— À votre santé.

— Je vous remercie... voyageur Jdrien.

— Je ne suis pas un voyageur. Je n'appartiens pas à la société ferroviaire.

— Comment dois-je vous dire alors ?

— Dites-moi Jdrien.

— Je n'oserai jamais.

Jdrien haussa les épaules et sa fourrure glissa un peu sur le haut de son bras où saillaient les muscles. Tyron, malgré sa combinaison iso, avait froid et celui-là exhibait sa nudité !

— Trente wagons ?

— Oui, c'est ça, voyageur, trente wagons... Une loco puissante avec des réserves pour éviter tout arrêt. Nous aurons la voie prioritaire jusqu'au terminus qui se situe désormais à hauteur du 10^e parallèle. Deux jours de voyage à condition de rouler à bonne moyenne.

— Vous avez l'inventaire ?

— Bien sûr, voyageur Jdrien.

L'esprit de l'Aiguilleur se modifiait imperceptiblement. Jdrien enregistrerait des émanations de profond respect, voire d'admiration.

— Tout a été prévu... Les wagons sont sans toit et communiquent entre eux. Il y a une nourriture abondante, des sanitaires et pour vous un wagon spécial avec un régulateur de température à quinze degrés, une cuisine, deux personnes attachées à votre service.

Un temps il avait pensé voyager avec ses frères Roux, mais aurait dû se gaver de cryo-hormones et il préférerait les réserver pour la suite. Les effets secondaires étaient parfois gênants. La vasoconstriction qu'elles provoquaient entre autres rendait irritable, agressif.

— Nous commencerons l'embarquement à minuit, décréta le Messie.

— Bien, voyageur. Nous serons prêts.

— Mille personnes embarqueront dans les wagons. Soit trente à trente-cinq par voiture. Je ne veux pas d'intransigeance qui séparerait les groupes.

— Je comprends bien, voyageur.

Tyron avala d'un trait le reste de cet alcool délicieux. Il n'avait jamais goûté une liqueur aussi délicate.

— Je peux me retirer, voyageur ?

Jdrien fit un geste et retourna devant son feu de graisse de baleine. Il s'accroupit devant les flammes et se souvint de son entrevue avec le Président Kid, dans sa ville cristalline de Titanpolis. En son

honneur le Gnome avait ordonné que la température de l'une des vingt-cinq coupoles soit abaissée à quinze degrés. Il avait reçu son fils adoptif comme un président de Compagnie étrangère, venant au-devant de lui et l'embrassant. Jdrien avait dû se plier en deux pour donner l'accolade à cet homme étrange qui l'avait élevé à la place de son véritable père, Lien Rag le glaciologue. L'entrevue avait provoqué dans la Compagnie une grande désapprobation. On détestait les Roux, on convoitait le Dépotoir qui produisait, à partir des déchets de baleine, des richesses jugées trop importantes pour quelques milliers de Roux qui ne désiraient que manger à leur faim.

« — Tu m'as demandé de te recevoir, voilà, tu es chez toi », avait dit le Kid.

« — Une entrevue plus discrète m'aurait suffi. »

Ils s'étaient enfermés dans le bureau habituel du Kid, dans son train blanc griffé d'or. Symbole de la Banquise et de la présence des Roux. Symbole vieux de plus de quinze ans désormais et bien oublié.

« — Je veux partir dans le nord avec mille Roux. Je veux retrouver ce demi-frère, Liensun, qui prépare avec hargne la fin de notre mère la Glace. Au nom de tous les miens j'ai désormais cette mission très simple, le retrouver pour l'empêcher de nuire. »

« — Tu le tuerais ? »

« — Je ne sais pas. Grâce à tes trains nous pouvons économiser nos forces et gagner du temps. Tu nous transporteras jusqu'au terminus actuel du 160° Méridien. Avec de la nourriture et des wagons non fermés. »

« — Je ne pourrai pas prendre ce risque. Mille Roux en moins parmi les plus robustes ? Ne resteront au Dépotoir que les plus faibles, les vieux, les femmes. »

« — Des femmes nous accompagneront. »

« — Le secret doit être maintenu et il faut des wagons de marchandises fermés. »

« — Fais enlever les toits. »

« — Oui, c'est possible ainsi. Tu oseras aller vers les Rénovateurs du Soleil qui sont puissamment armés, disposent de douze dirigeables ? Tu sais que ces machines démoniaques peuvent s'écarter des réseaux de rails et que du ciel ils vous retrouveront, vous massacreront sans même prendre la peine de rejoindre la banquise ? »

« — Ils ne trouveront pas facilement. Nous savons nous terrer et en une nuit parcourons des distances surprenantes. Nous en aurons pour des semaines avant d'arriver en vue de leur base de la Fraternité.

»

« — Vous voulez les combattre. »

« — Je peux paralyser leurs appareils électroniques, fausser leurs ordinateurs. »

« — Mais le millier de Roux ? »

« — Nous profiterons de leur panique pour envahir leur repaire et tout détruire. Nous éviterons de verser le sang quand ce ne sera pas nécessaire. »

« — Ils mourront de froid sur la banquise. »

« — Je m'emparerai de Liensun qui risque, dans les prochaines années, de devenir le chef respecté et craint de ces fous. Il ne faut pas qu'il aille au bout de son avenir. »

Le Kid avait paru surpris de cette formulation :

« — Vois-tu dans le futur ? »

« — Tu connais mes possibilités, elles sont moindres que ce que les Hommes du Chaud s'imaginent. »

« — Tu as toujours prévu les événements... Souviens-toi de ce qu'on m'a raconté sur le vieux Pavie qui t'avait recueilli en Panaméricaine, et qui est mort dans cette station fantôme sur le Réseau du Cancer. Un jour tu ne l'as plus « vu » dans ton propre futur et tu as su qu'il allait mourir bientôt. »

Le Kid fit rouler son fauteuil électrique vers lui. Il s'y juchait pour rester à hauteur de ses visiteurs et même pour les dominer, mais avec son fils adoptif il lui manquait quelques centimètres.

« — Dis-moi, suis-je encore dans ton avenir ? Disons... Tu reviendras dans six mois... Serai-je encore en vie ? »

Jdrien inclina la tête mais le Kid resta méfiant :

« — Tu ne me caches rien ? »

« — Tu seras vivant. »

« — Et... mon viaduc... Tu sais, ce monumental ouvrage qui un jour reliera notre Compagnie à la Panaméricaine... Pourrais-tu me dire... »

« — Non... Les êtres vivants seulement... Et pas trop loin dans le futur. »

Il entendit gratter à l'espèce de porte sur cadre d'os qui formait sas et cria d'entrer. C'était une fille Rousse de quinze ans, magnifique, Vsin, qui lui apportait son repas. Entièrement nue, elle glissa vers lui avec un étrange sourire aux lèvres.

— Regarde, de la viande comme ceux du Chaud.

C'était du poulet, un animal entier, grillé à point. Jdrien n'en croyait pas ses yeux.

— Comment ?

— J'ai acheté cette viande à un chasseur de baleines et je l'ai fait cuire là-bas au feu des chaudières pour l'huile.

Elle posa le plat sur le crâne de la baleine. Jdrien arracha un gros pilon et l'approcha de la bouche charnue de Vsin :

— Partage mon repas.

— Je n'ai pas faim, balbutia-t-elle.

Mais taquin, il glissa le pilon dans sa bouche et elle ferma les yeux, mordit dedans avec un frisson.

— C'est bon, le cuit, hein ?

— On dit que ça finit par rendre malade, qu'on perd les cheveux, les poils. Les Hommes du Chaud ont ainsi perdu leur fourrure.

— Tu as peut-être raison mais c'est bon.

Il ne retira que l'os de la jolie bouche et elle faillit s'étrangler, dans sa hâte d'avaler cette nourriture qui lui répugnait.

Jdrien prit le poulet dans ses mains et mordit dans l'animal, retira les blancs à coups de dents et grogna de satisfaction. Vsin le regardait avec effarement.

— Tu vois que je me porte bien. Je suis fort et je ne perds pas mes poils.

Soudain il fronça les sourcils et reposa la carcasse sur le plat, essuya ses mains à sa fourrure et les posa ensuite sur le visage de la jeune fille.

— Comment se fait-il que tu ne transpires pas, Vsin ? Tu ne peux pas rester aussi longtemps par quinze degrés sans te liquéfier... Est-ce que par hasard tu aurais pris des the-ho ?

Elle baissa la tête :

— Combien ?

— Trois.

— Tu es folle.

— Je t'aime.

Il sursauta. C'était inattendu. Pire : incongru. On ne s'aimait pas chez les Roux. On vivait dans un clan, une tribu, et il n'y avait pas de couples. Chaque femme pouvait choisir un homme différent, plusieurs dans une journée ou une nuit et de même pour les mâles. Les enfants appartenaient à tous, ne étaient pas forcément toujours le même sein.

— Trois thermo-hormones ?

Il y avait un trafic énorme de ce médicament qui permettait aux Hommes et Femmes du Froid de résister deux à trois heures dans une température de plus quinze à plus vingt.

Tout avait commencé pour des motifs sexuels. Avec des cryo-hormones qui permettaient à des Hommes et Femmes du Chaud de copuler avec les Roux. Un biochimiste avait alors mis au point les thermo-hormones qui furent utilisées dans les bordels clandestins, où des Roux et des Rousses s'offraient aux convoitises pour quelque nourriture sophistiquée et surtout de l'alcool. On ne connaissait pas les conséquences de ce médicament considéré comme une drogue et interdit par le Kid.

— Comment les as-tu eues ?

— Un harponneur ; ça ne fait rien.

— Si.

Elle ouvrit sa fourrure et éclata de rire en découvrant son érection.

— Comme le poulet, dit-elle en glissant à ses pieds pour le prendre dans sa bouche.

La dernière fois il l'avait ainsi forcée, lui apprenant une chose peu pratiquée dans les tribus. Elle s'était tordue de rire à l'idée de le manger. Mais cette fois elle ne riait plus et il s'inquiéta, craignant que quelqu'un n'entre et ne les découvre.

— Vsin, plus tard...

— Non, haleta-t-elle, je n'ai plus de thermo. Très cher... Il faut maintenant.

L'autre fois, après avoir beaucoup ri, elle s'était follement inquiétée pensant qu'un enfant allait pousser dans sa bouche et déformer tout son visage. Mais quand elle avait compris que c'était le moyen d'éviter la grossesse, elle avait paru très intéressée. Vsin appartenait à cette nouvelle génération de Rousses qui réfléchissaient sur le cas de leurs mères vieillies avant l'âge par trop d'accouchements.

Ne pouvant la relever, il s'allongea sur une fourrure, l'obligeant à pivoter comme il le souhaitait pour mordre dans la vulve rouge cachée sous le miel de la toison plus claire du pubis.

Lorsqu'elle partit, il remarqua qu'elle titubait et commençait de transpirer abondamment. Il fit appeler les plus vieux du Dépotoir pour leur parler des fameuses pilules thermo.

— Il y a trafic et cet endroit va devenir un lieu de débauche.

Les vieux ne comprenaient pas et souriaient. Ils pensaient que ce serait bien ainsi, que les Hommes du Froid puissent faire l'amour avec les Femmes du Chaud. Bien que leurs corps imberbes, exception faite des cheveux, du pubis et des aisselles, leur paraissaient peu désirables.

— Il y a des risques de maladies... C'est l'unité du Peuple Roux

qui est menacée. Vous devrez veiller pendant mon absence, trouver les trafiquants et prévenir le Président...

— L'homme aux jambes d'enfant ?

— Lui-même. Ne vous laissez pas influencer. Ce sont les Harponneurs qui vendent les pilules et peut-être ont-ils un but plus lointain. Vous chasser de ce Dépotoir quand ces the-ho auront semé le désordre.

Ils ne paraissaient pas convaincus. Pour eux la copulation représentait la meilleure des choses ici-bas et tant mieux si, désormais, on avait la possibilité de la pratiquer avec ceux du Chaud.

— Il y aura des métis... De nombreux métis enfants qui seront difficiles à élever par des mères qui ne pourront pas les entourer de la chaleur nécessaire...

— Toi, tu es métis, dit un vieux.

— Oui, mais mon père Lien Rag a veillé sur moi. Je suis né sur le dôme d'une ville transeuropéenne... J'aurais pu mourir de froid...

Ils ne comprenaient pas qu'on puisse mourir de froid.

— Mon père m'a protégé dans un nid de poils recueillis sur les autres Roux, puis, dès qu'il l'a pu, m'a conduit dans son monde à lui, mais dans le Chaud il a dû me protéger également.

Cette fois ils paraissaient mieux réaliser le danger de ces pilules et ils s'en allèrent en promettant de veiller à mettre fin au trafic.

Seul, Jdrien termina son poulet grillé et but un peu d'alcool que lui faisait envoyer son père adoptif. Il s'endormit ensuite près du feu qui s'éteignait, se réveilla un peu avant minuit.

Il avait préparé quelques affaires et surtout un grand sac en peaux de phoque rempli de livres. Yeuse lui en avait envoyé d'énormes quantités. Désormais elle se trouvait loin de lui, dans cette Transeuropéenne qui était aussi sa Compagnie natale. Il rêvait souvent d'elle, de cet attrait passionnel qui les poussait l'un vers l'autre. Du temps où son père Lien Rag vivait, et depuis son tout jeune âge, il s'interposait télépathiquement entre eux lorsqu'ils faisaient l'amour et, à plusieurs reprises, Yeuse avait dû le gronder sévèrement, mais peu à peu elle ne put contrôler un certain trouble quand il intervenait avec une impudeur totale.

L'Aiguilleur Tyron se présenta à l'heure juste :

— Voyageur, nous sommes prêts.

— Bien, nous allons procéder à l'embarquement.

— La loco a fait demi-tour et se trouve en queue du convoi désormais. La police ferroviaire ne signale aucun curieux à proximité du Dépotoir. Une draisine de jeunes fêtards a tenté d'approcher mais

après un contrôle détaillé ils ont préféré retourner à Kaménépolis.

CHAPITRE II

Deux personnes se trouvaient à son service dans le wagon climatisé à quinze degrés. Un cuisinier homme à tout faire du nom de Kep et une jolie fille, femme de chambre, brune aux yeux malicieux qui dit s'appeler Odet. Il pensa tout de suite que le Kid lui avait donné deux espions, connaissant son goût pour les femmes. On répétait autour du Président que son fils adoptif pouvait forniquer autant de fois qu'il le désirait et lorsqu'il s'était rendu à Titanpolis, au cours de la réception nocturne, nombre de jolies femmes s'étaient empressées auprès de lui et, en rentrant, il avait trouvé l'une d'elles dans son train spécial. Il ne l'avait pas renvoyée mais n'avait pas ouvert la bouche.

— Voulez-vous boire, manger ou désirez-vous autre chose ?

Il secoua la tête et dès que le train commença de rouler il décida de parcourir les trente wagons pour s'assurer que ses frères étaient bien traités. Il le fit à l'insu de Tyron.

Dans le cinquième, il aperçut Vsin qui faisait semblant de dormir dans un coin et la secoua :

— Que fais-tu là ?

— Je suis jeune, robuste et je sais marcher... N'était-ce pas ce que tu souhaitais ?

— Tu as de ces the-ho ?

— Non... Le revendeur ne s'est pas présenté ce soir...

Il lui fallut deux heures pour tout vérifier et atteindre la loco où trois hommes veillaient à tour de rôle. Le chauffeur lui dit que c'était une machine puissante qui, sur cette voie prioritaire, allait atteindre le 200 kilomètres à l'heure.

— Nous mettrons un peu plus de deux jours. Trois nuits en fait.

Lorsqu'il retourna dans son compartiment, Odet était encore debout, mais il s'enferma seul chez lui et se jeta sur sa couchette.

Elle s'arrangea pour le surprendre quand le jour fut levé et qu'il

faisait sa toilette dans la minuscule salle de bains. Il comprit qu'elle était très émoustillée par ce métis de Roux et ne désirait savoir qu'une seule chose. Il l'exhiba avec ironie.

— Oui, c'est un fourreau velu comme celui de mes frères. D'une bonne longueur, même au repos. Cela vous satisfait-il ?

Elle ne se démonta pas :

— Certainement pas. Le regard ne donne qu'un avant-goût.

— Nous en reparlerons, dit-il agacé par ce regard trop insistant qu'elle portait sur son bas-ventre.

Il aurait été furieux d'avoir une érection pour elle. Il préférait qu'elle parte, sinon il ne pourrait résister plus longtemps.

Il tint bon encore vingt-quatre heures puis un soir la bouscula sauvagement et la posséda à même le sol de son compartiment.

Comme il l'avait prévu, elle essaya tout de suite après de le faire parler.

— Est-il vrai que vous partez à la chasse aux Rénos ?

Mais il lui cloua la bouche, la suffoquant par tant de puissance virile.

Le Kid ne faisait confiance à personne et devait imaginer que son fils adoptif caressait un autre projet, peut-être celui de créer une deuxième colonie de Roux dans le nord de la Concession ou tout autre chose.

Odet ignorait qu'il lisait dans sa tête tout ce qu'elle voulait lui cacher. Son pénis velu la fascinait mais la dégoûtait en même temps. La première fois elle avait feint l'orgasme, puis ensuite avait vraiment eu du plaisir mais la renaissance éternelle de ce sexe commençait de l'affoler et elle préféra s'enfuir. Il en rit tout seul en prenant un livre de Yeuse.

Elle lui avait donné de ses nouvelles, racontant la vie d'une ambassadrice dans une grande station transeuropéenne. Elle avait bon espoir de découvrir un jour le cadavre de son père Lien Rag et d'avoir la certitude de sa mort. Ensemble ils avaient retrouvé les trains-cimetières des Éboueurs de la Vie Éternelle, mais le corps du glaciologue avait disparu.

Le train dut s'immobiliser pendant toute une journée en pleine banquise, à la suite d'une rupture de voie. Un affaissement de la glace. Les Roux en profitèrent pour s'éloigner sur la banquise. Ils supportaient mal ce long voyage, ne faisaient que dormir. Il aperçut Vsin qui marchait le long de son wagon, essayant de l'apercevoir au travers de la croûte de givre qui tapissait les hublots. Il alla prendre du café à la cuisine et surprit Odet en train d'observer les Roux avec une

expression bizarre.

Dans son esprit elle accumulait des pénis et le dégoût de cette population, essayait de mater des désirs obscurs et se demandait comment gagner la prime promise par le grand maître Aiguilleur Lichten, chef de la Police ferroviaire et de la Sécurité.

— C'est Lichten votre patron ? demanda Jdrien.

Elle sursauta, comme prise en faute.

— Je pensais que c'était le Président.

— Vous... vous vous trompez.

Réjoui par ses efforts lamentables, il sirotait le contenu de sa tasse.

— Vous n'aviez jamais fait l'amour avec un Roux ?

— Pour qui me prenez-vous ?... Oh ! pardon !... Je voulais dire... pas avec ceux-là, dehors...

— Je suis propre, voulez-vous dire ? Moins velu, avec juste de la fourrure sur le torse et le ventre ? Croyez-vous qu'ils soient sales ? Qu'ils aient des parasites avec ce froid ?

— Voyageur Jdrien, ne m'en veuillez pas... Je ne cherchais pas à vous offenser et j'ai eu beaucoup de... satisfaction à vous servir.

— Que veut savoir le grand maître ? Je peux vous renseigner sans vous obliger à vous prostituer.

— Mais je ne me suis pas...

Elle avait des sanglots dans la voix.

— Vraiment ?

— Je vous suis toute dévouée... Le voyageur Président m'a recommandé d'être aux petits soins pour vous...

— Et Lichten ?

Elle tourna le dos mais ne sortit pas de la cuisine.

— Que craint-il ? Un exode vers le nord qu'il ne contrôlerait pas ? Mais peut-être craint-il que mes frères et moi ne réussissions à anéantir les Rénovateurs du Soleil ?... Mais oui, c'est ça... Sans Rénos à arrêter, à envoyer dans des camps de concentration, il perd une partie de ses attributions, de son pouvoir. Le Kid n'a jamais aimé les Aiguilleurs, cette caste intercompagnie qui se croit au-dessus des humains...

— Vous vous trompez, voyageur Jdrien...

— Je ne crois pas... Il préférerait que les Rénovateurs continuent tranquillement leurs incursions en dirigeables, qu'ils mettent en péril le destin de cette planète...

Il préféra s'en aller. Cette fille lui faisait pitié et l'irritait à la fois.

Pour lui comblaïre, elle aurait accepté n'importe quoi.

La loco se mit à siffler longuement et, à travers son hublot givré, il vit revenir les Roux. Vsin était toujours un peu plus loin, du côté des compartiments du personnel, croyant qu'il habitait là.

La loco siffla à nouveau et il n'y avait plus qu'elle sur la banquise. Au dernier moment elle se décida à courir pour embarquer et il fut ému par cette constance. Une fille de pure race Rousse qui aimait un métis. Cela ne s'était jamais vu.

Vint la dernière nuit, au cours de laquelle le convoi s'immobilisa en bout de réseau. Pour le moment le 160° n'allait pas plus loin et le terminus s'appelait Ten North Station. Il n'y avait qu'une structure gonflable pour isoler du froid une dizaine de wagons. Le chantier paraissait abandonné depuis pas mal de temps.

Au petit matin les Roux commencèrent de descendre de leurs wagons. Il prit son sac et se prépara à les rejoindre.

— Voyageur Jdrien ?

Odet se tenait timidement devant lui.

— J'ai vraiment aimé... Je suis stupide, un peu cupide parfois, mais j'ai aimé ces trois jours passés en votre compagnie.

Il lui caressa le visage et sauta sur la banquise, commença de marcher d'un pas régulier sans se retourner.

CHAPITRE III

Le reste de sa vie, Liensun devait souvent se réveiller au sein d'un cauchemar répétitif. Il était seul, sur la banquise, sur cet îlot fragile que Jelly, l'amibe monstrueuse, cernait de toutes parts. Le protozoaire s'étendait actuellement sur une surface de cent mille kilomètres carrés, après avoir connu des temps meilleurs où il régnait sur une superficie cinq à six fois plus grande. Il avait dû se contracter faute de nourriture, attendre patiemment que les colonies de phoques et de pingouins se reforment à proximité, ainsi que quelques stations de pêcheurs.

Ma Ker, la physicienne qui dirigeait désormais les Rénovateurs du Soleil, avait pris cette décision démente de créer une nouvelle base, Fraternité II, au sein même de cette gélatine unicellulaire. Une base inexpugnable, protégée par cette horreur vivante, par ses falaises tremblotantes, ses pseudopodes sournois. Jelly terrorisait les Hommes du Chaud et, pensait la vieille physicienne, nul n'oserait venir attaquer les Rebelles en son sein.

Liensun, seul volontaire à descendre pour la première fois dans ce gouffre, cette échancrure pratiquée à coups de bombes spéciales dans cette masse vitreuse, n'emportait qu'un gros réservoir d'huile minérale contenant des gélules de produits iodés.

Au début un filin le reliait au dirigeable *Soleil de Liberté* qui stationnait à deux cents mètres au-dessus de l'îlot. En cas de danger, Liensun devait être treuillé à toute vitesse pour échapper à la phagocytose. Mais au bout d'un quart d'heure il se débarrassa du harnais.

Il coupa court aux avertissements affolés du commandant de bord.

— Je sais, mais j'ai besoin de ma liberté de mouvements...

D'un pas ferme, il marcha vers une langue de protoplasma qui formait une sorte de cap sur la banquise dénudée. Jelly avait trouvé

une faille pour reconquérir son territoire et, quand il n'en fut qu'à quelques mètres, une dizaine de pseudopodes rampèrent vers lui. Il appuya sur la détente de sa lance-pistolet et les espèces de serpents transparents se convulsèrent et reculèrent, reformèrent une masse vaguement triangulaire qui régressa elle-même.

Grisé par son pouvoir, il continua et soudain la voix du commandant de bord l'alerta :

— Vous pénétrez dans un canyon... Attention, elle peut se reformer derrière vous si le produit a été absorbé par la banquise.

Il réalisa sa folie, marcha en arrière en aspergeant les parois abruptes, pris de vertige car son regard se perdait à des centaines de mètres où un effet de réfraction épaississait Jelly.

— Merci, commandant... Je crois que j'étais hypnotisé.

Devant lui la faille se refermait en différents endroits, et il aurait pu rester prisonnier de cette ogresse qui, au bout d'une dizaine de minutes, aurait rejeté ses vêtements, ses ossements.

— Liensun, ne commettez plus ce genre d'imprudences.

Il fit un signe de la main et se contenta de marcher le long du périmètre de l'îlot conquis. Jelly abandonnait très vite quelques mètres qu'il inondait d'huile.

— Un autre réservoir, lança-t-il.

On le fit descendre au bout d'un filin. Un très gros réservoir sur traîneau qu'il pouvait aisément tirer. Cette fois il effectua un meilleur travail mais dut s'arrêter, épuisé. Il aurait fallu un traîneau à moteur, où alors installer une petite voie ferrée circulaire. Mais sa mère adoptive ne voulait plus entendre parler de rails :

« — Nous sommes la nouvelle génération rebelle à la société ferroviaire. Nous avons créé les dirigeables, nous fabriquerons d'autres moyens de locomotion tout en préparant le retour du Soleil. »

Le commandant lui annonça qu'il était temps de remonter, la nuit tombant rapidement.

— Je reste. Je ne vais pas céder du terrain.

— C'est de la folie.

— Non. Que vos projecteurs ne cessent d'éclairer les limites de Jelly ! Envoyez-moi une tente iso et de quoi manger et boire chaud.

Vers minuit, il effectua une première ronde avec sa lance-pistolet à la main. Sur la banquise, le mélange huile minérale-dérivés iodés finissait par disparaître à travers mille petits trous, porosités. Jelly s'empressait de reprendre du terrain. Liensun pensa que la nouvelle base n'en finirait pas avec ses difficultés. Ma Ker avait deux solutions : un canal large de quatre mètres, long de trente-deux kilomètres où

circulerait de l'huile minérale réchauffée, ou un rideau vertical d'huile grâce à des rampes percées de petits trous. De toute façon il faudrait des centaines de tonnes d'huile minérale et on ne pourrait les trouver que très loin. En Panaméricaine ou en Sibérienne.

Ses dons de télépathe lui permirent de jauger l'effroi de ses compagnons restés dans le dirigeable. Ils l'admiraient mais aucun n'était prêt à le rejoindre pour le moment. Il devait tenir coûte que coûte, prouver qu'on pouvait survivre dans un endroit pareil avec un minimum de précautions. Il n'approuvait pas entièrement la décision de Ma Ker, mais si leur sécurité était à ce prix, pourquoi pas ?

Il avala des médicaments pour rester éveillé et commença de prendre des notes. Il analysa son propre comportement, avoua qu'il mourait de peur, qu'il avait l'impression que cette masse énorme qui l'environnait, environ cinq ou six millions de kilomètres cubes, avait une influence sur sa lucidité, ses décisions. Un flux tenace harcelait son système nerveux. Que savait-on d'une amibe minuscule, et que devenait l'intelligence de celle-ci quand elle se trouvait multipliée par un chiffre énorme, cinq ou six suivi d'une vingtaine de zéros pour le moins ? Une parcelle infime d'intelligence qui se retrouvait des milliards de fois. Même dans une masse aussi étendue.

Sous sa tente, il inspecta le sol puis sortit pour regarder autour. Il avait cru entendre comme un glissement léger. Ces pseudopodes mous ne pouvaient quand même pas perforer la glace, à moins que Jelly n'ait découvert la valeur d'un outil comme un homme sauvage, un Roux par exemple. Mais quel genre d'outil ?

Il but abondamment et essuya la transpiration de son front une fois revenu sous la tente bien climatisée. Il ne parvenait pas à écrire ni à penser. Était-ce de l'autosuggestion ou bien l'amibe concentrait-elle toute sa force psychique sur lui ? Mais alors comment, dans l'avenir, établir une barrière mentale pour empêcher les occupants de cette oasis de succomber à cette pression ?

Le commandant l'appela vers deux heures du matin.

— Rien à signaler ?

— Non, dit-il sans hésiter.

Inutile de parler de cet environnement mental obsédant. D'abord en avertir Ma Ker qui trouverait la solution.

Ils devenaient des parasites au sein même de la bête et celle-ci réagissait à sa façon. Ayant compris que ses pseudopodes ne pourraient jamais anéantir la tumeur humaine, elle concentrait toute son « intelligence » sur le problème.

On avait trop négligé cet aspect de la monstruosité. Comment était-elle capable de retrouver les colonies animales ou humaines, de

les attaquer, pour se nourrir, avec des ruses très sophistiquées ? Liensun avait vu les pseudopodes cerner une colonie de phoques de telle sorte que les animaux ne pouvaient plus échapper au piège.

À quatre heures il fit une nouvelle ronde. Il y avait une zone que les projecteurs laissaient dans l'ombre, à moins de cent mètres de sa tente, et lui-même répugnait à l'idée d'aller inspecter l'endroit. Il préféra revenir sous la tente et reprit son écriture des événements mais ne put trouver un seul mot.

Lorsqu'il releva la tête les pseudopodes étaient là, un véritable écheveau qui grouillait à ses pieds. La toile de tente avait été comme carbonisée, fondue par une source de chaleur inconnue.

Il gardait sa lance-pistolet à incendie à portée de main et il la braqua sur ce nid de reptiles, appuya sur la détente mais rien ne sortit. Il tira sur le tuyau et découvrit qu'il avait été découpé comme au chalumeau.

Comme un fou il se rua hors de la tente, trébucha et s'étala sur la banquise. Sa combinaison légèrement pressurisée se mit à siffler, signe qu'il avait endommagé le tissu. Un projecteur éclairait la tente et il vit qu'un gros pseudopode sortait de la banquise et s'agitait avec frénésie. Il se releva, essaya de le piétiner mais la matière caoutchouteuse glissait sous ses bottes et il se trouva stupide, souhaita que du dirigeable nul n'ait suivi cette crise de panique. Il courut vers le gros réservoir sur traîneau, mais tous les tuyaux avaient été sectionnés et l'huile se répandait autour. Soulagé, il n'avait qu'à rester là, et essayer de réparer sa combinaison.

Le froid commençait de poignarder son omoplate gauche. Évidemment c'était dans un endroit impossible que se situait la déchirure. Il aurait eu besoin d'aide, bien qu'il disposât de tout le matériel d'étanchéité. Une petite bombe aérosol en container isolé. Tant bien que mal, il pulvérisa dans son dos jusqu'à ce que le froid cesse d'enfoncer des aiguilles féroces dans sa chair. Sa chair allait vite se nécroser si on ne le soignait pas.

D'une voix tranquille, il expliqua ce qui venait de se passer.

— On vous remonte, dit le commandant.

— Non. Envoyez-moi des médicaments qui réchaufferont la brûlure du froid.

Le commandant lui dit que c'était de la folie de rester dans ces conditions, puis se calma et demanda ce qui s'était passé.

— Jelly dispose d'une source de chaleur inconnue qui lui a permis de forer la banquise en plusieurs endroits, de faire s'écouler l'huile et les dérivés iodés, une fois les tubes tranchés. Elle a aussi fait fondre une partie de ma tente pour y pénétrer.

— Vous délirez ou quoi ?

— Venez voir vous-même, le défia Liensun.

On lui fit parvenir les médicaments, un autre réservoir portatif avec lequel il partit à la reconquête de la tente. En quelques minutes les pseudopodes abandonnèrent la surface de la banquise.

— Il faudra construire une plate-forme spéciale, inviolable, dit-il au commandant. Mais avant tout nous devons découvrir comment cet animal sait produire de la chaleur.

— On n'a jamais obtenu grand-chose avec des lance-flammes.

— C'est vrai.

Jelly laissait griller ses pseudopodes mais ne reculait pas pour autant alors que l'huile minérale, les dérivés-iodés et les amœbicides la révulsaient.

Il examina sa tente, vit que la toile de plastique avait fondu. Pas de trace de brûlure, mais à la périphérie du tissu racorni sans traînées noires. Jelly utilisait une source de chaleur n'atteignant pas quatre-vingts degrés. Rien à voir avec une flamme donc.

— Vous avez découvert quelque chose ?

— Non.

Après s'être reposé une heure, il sentit que les médicaments agissaient. Peut-être devrait-il subir une légère intervention pour un début de nécrose, mais il pouvait marcher. Sa ronde le conduisit jusqu'à la plus haute falaise de protoplasma devant laquelle il s'arrêta, la lance-pistolet au poing.

— Tu relèves le défi, lança-t-il à voix haute. D'accord. Nous ne baisserons pas les bras et nous créerons ici notre nouvelle base secrète, que tu le veuilles ou non.

CHAPITRE IV

C'était une petite station ruinée, perdue sur une ligne secondaire en dehors des grands courants de trafic de la Transeuropéenne. Yeuse, aux commandes de cette draisine de location, se demanda si l'aiguillage de bifurcation fonctionnait encore. La petite agglomération correspondait exactement à la description que le colonel Skoll avait consignée sur son plan. Une verrière en ruine qui autrefois avait été octogonale, un wagon-église avec un embryon de clocher en forme de croix. L'endroit devait être occupé par une bande de Roux qui vivaient de la chasse aux rares animaux arctiques.

L'aiguillage claqua fortement mais livra l'accès des ruines. Il n'y avait plus de sas mais sur le quai principal campaient des familles Rousses. Elles s'abritaient surtout des vents qui pouvaient devenir dangereux lorsqu'ils déplaçaient des congères.

Yeuse arrêta la machine et les observa à travers les hublots de conduite. Une douzaine en tout, des femmes et des hommes, très peu d'enfants mais le reste de la tribu devait chasser à grande distance. Les Hommes du Froid parcouraient aisément cent kilomètres en une seule nuit, ramenaient des rennes en les tirant sur la glace, laissant une trace sanglante que les loups, les renards et les corbeaux, sans oublier les rats, remontaient.

Les Roux regardaient la grosse draisine à vapeur. Personne ne venait jamais jusque-là et surtout pas des Hommes du Chaud.

Elle ferma sa cagoule protectrice, assujettit son filtre à air et descendit de voiture. De la soute elle retira un sac de sel et des provisions. Surtout du lait congelé en barres, du sucre et du tabac. Pas d'alcool, bien qu'avec lui elle aurait eu toutes les chances d'être adoptée.

Un gosse de trois ans marcha vers elle. Yeuse remarqua le ventre trop gonflé et la maigreur sous la fourrure d'une couleur rouille sale. Elle lui donna du sucre et du sel qu'il porta en même temps à sa

bouche. Il y avait aussi des sortes de tresses de viande qu'on vendait sur les marchés de la Compagnie, sans en donner l'origine. Certains disaient que c'était de la viande congelée remontée du sous-sol, d'autres des déchets divers.

Les Roux se rapprochaient et elle leur désigna les provisions. Ils ne se précipitèrent pas tout de suite.

Un vieillard vint la regarder sous le nez, demanda en dialecte difficile à comprendre qui elle était.

— Et toi ?

— Bjar.

Elle consulta son plan. Skoll avait signalé qu'il s'agissait très certainement d'une tribu des Bjarffe. Ça correspondait à peu près.

— Regarde.

De sa poche ventrale elle sortit les photographies de l'énorme locomotive Pirate de Kurts. La plus grosse locomotive de la planète. D'une taille telle que l'équipage pouvait vivre à l'aise dans ses entrailles. On y trouvait plusieurs niveaux.

— Fougé.

Dieu ou démon, ça dépendait. Bjar se prosterna devant la photographie. Les autres commençaient timidement à prendre le sel par poignées, s'en aspergeaient copieusement. Ils appartenaient à l'ethnie du sel, le seul élément naturel qu'ils connussent capable de faire fondre la glace. Ils sacrifiaient aux rites avant d'assouvir leur faim qui devait être grande. Le vieux lui apprit que les hommes les plus robustes avaient quitté le campement depuis quinze jours. Du moins elle traduisit ainsi. Les Roux de l'Ethnie du Sel comptaient généralement en grossesses. C'était l'unité qu'ils divisaient en dix à cause des doigts de leurs mains. Bjar montrait une moitié de doigts. À peu près quinze jours. Quatorze peut-être.

— Rien à manger s'il vous plaît.

Bjar avait dû avoir des contacts avec des fermiers isolés ou des pêcheurs.

— Fougé par là ?

Le vieux désigna la voie unique qui ressortait de la station et se dirigeait vers l'est. Yeuse hocha la tête en essayant d'en savoir plus, mais Bjar se précipita vers le sel qu'il jeta par-dessus sa tête. Comme les autres, il devint tout blanc et mordit avec ses dents énormes dans une tresse de viande longue de soixante centimètres.

Yeuse pénétra dans l'ancien wagon-bureau de la station, y découvrit la carte du réseau régional. La voie unique, par laquelle la locomotive pirate semblait s'éloigner, était signalée comme

interrompue par un bouleversement glaciaire. Et la carte avait été imprimée quarante années auparavant. Les Roux ne mentaient jamais en principe et elle pouvait se baser sur le renseignement du vieillard.

Pour parvenir jusqu'ici, elle rusait depuis une semaine avec la police ferroviaire, avec les agents secrets. Il était fort possible que Floa Sadon, la dirigeante officieuse de la Transeuropéenne, ait donné des ordres de discrétion en ce qui la concernait. On l'épiait sans se dévoiler pour connaître le but de son voyage bizarre. Partie dans une direction, elle se retrouvait à l'opposé après avoir utilisé tous les trains, rapides comme omnibus, draisines privées et loco-cars de location. Cette draisine louée depuis quinze jours l'attendait dans une station précise. Elle pensait avoir semé tous ceux qui la filaient mais n'aurait pu le jurer.

— C'est bon, merci, dit le vieillard.

Il venait de la rejoindre dans le bureau du chef de station et, très fier, lui montrait qu'il savait lui aussi s'asseoir sur une chaise, s'accouder à la table et de l'autre main agiter l'air tout en prononçant des syllabes proches de la langue des Hommes du Chaud.

Cette parodie la fit sourire.

— Fouge, combien de temps ?

Yeuse montra ses doigts et s'approcha du vieillard qui réfléchit intensément avant d'isoler tous les doigts.

— Une grossesse ?

— Viens.

Il se dirigea vers les siens et désigna une petite fille qui se gavait de sucre.

— Voilà.

La gosse pouvait avoir trois ans comme cinq. Yeuse se sentit épuisée, totalement découragée. Kurts et sa machine colossale n'auraient donc pas reparu dans le coin depuis tant d'années ?

— Là-bas mauvais... Glace mauvaise.

Skoll affirmait la même chose. Une zone pourrie, une vallée maudite où plus personne n'allait, même pas les Roux. Encore fallait-il la trouver, cette vallée morte. Skoll affirmait que le repaire de Kurts était à ce prix et qu'au fond de la vallée s'ouvrait une caverne remplie d'immenses trésors accumulés par le pirate depuis trente ans.

« — Trente ans ? Mais quel âge a-t-il ? »

« — Nul ne le sait. »

Yeuse pensait qu'elle devrait rentrer à Grand Star Station. Une ambassadrice aussi importante qu'elle ne pouvait disparaître au-delà d'une semaine, sans provoquer un scandale énorme. Et Zeloy, le

journaliste borgne qui ne donnait plus de ses nouvelles ? Il y avait une éternité qu'il était descendu dans ce gouffre inconnu, là-bas, dans le petit cercle arctique en compagnie de ce Lienty Ragus.

— C'est bon, merci, dit encore le vieillard quand elle remonta dans sa draisine.

Il était le seul à baragouiner un peu d'anglais. Mais tous s'inclinèrent lorsqu'elle s'éloigna lentement sur cette ligne abandonnée qui se dirigeait droit vers d'énormes congères, si hautes qu'on aurait dit des montagnes. Existait-il un passage invisible de loin et qui apparaîtrait lorsqu'elle serait à proximité ? Et si elle pouvait franchir ce barrage de glace, oserait-elle continuer dans la vallée morte ? Trois à cinq ans que les Bjarffe n'avaient pas vu passer la locomotive pirate. Donc entre-temps Kurts était revenu dans son repaire secret, y avait peut-être laissé des traces, des renseignements.

La barrière de glace se rapprochait et Yeuse dut inverser la vapeur pour freiner sa course. Les roues patinèrent sur les rails glacés avant de tourner à l'envers.

CHAPITRE V

Ils marchaient une nuit et un jour et s'arrêtaient parfois quarante-huit heures. Les Roux construisaient des igloos à cause des vents furieux de cette solitude et pêchaient lorsqu'ils ne trouvaient pas de trous à phoques ou de rookeries. Ils mangeaient aussi des œufs de manchots et de goélands. On trouvait encore des manchots à cette latitude car ils remontaient du sud par colonies entières pour fuir les installations humaines.

Jdrien supportait bien les fatigues et le froid, mais lorsqu'on s'arrêtait trop longtemps, il connaissait des moments difficiles enfermé dans son igloo. Il avalait des cryo-hormones pour rejoindre ses frères et participer aux activités vitales. Forer un trou dans dix mètres de banquise relevait de l'exploit avec de simples outils en os de baleine et du sel. Mais les Roux y parvenaient grâce à leur nombre élevé. Chacun travaillait quelques minutes et laissait sa place au suivant.

Il y avait aussi Vsin qui ne le quittait jamais, veillait sur lui sans relâche. Ce fut elle qui attrapa des crevettes, en fit une pâte qu'elle lui offrit sur sa main. Elle les avait longuement m ch es pour les rendre onctueuses avec sa salive et il ne pouvait se montrer dégoûté par la méthode rudimentaire.

Pour l'instant il réussissait à se situer sur la carte qu'il avait emportée. Depuis Ten North Station ils avaient dû parcourir 1 500 kilomètres en suivant l'ancien Réseau du 160  dont ne subsistaient que des fragments. De profonds bouleversements glaciaires avaient provoqué sa destruction. Parfois des rails pointaient par dizaines vers le ciel, ailleurs ils avaient disparu avec les traverses.

Un jour ils traverseraient le Cancer Network plus au nord et passeraient non loin de la Station Fantôme, comme ils l'avaient appelée. En fait il s'agissait d'une vieille métropole ferroviaire qui autrefois portait le nom de North Pacific Station. Puis il y aurait le Réseau des Disparus encore plus loin. Mais dans la Station Fantôme

reposait son vieil ami Pavie, dans un cercueil de glace, dans les souterrains glacés de l'ancien baleinarium.

Les Roux accepteraient de faire ce léger crochet. Ils lui obéissaient sans discuter. Il était leur Messie. L'homme né d'une Femme du Froid et d'un Homme du Chaud pour les guider désormais dans le monde des Glaces.

Vsin le rejoignait chaque nuit et il la soupçonnait d'avaler des the-ho. Mais pouvait-il le lui reprocher alors que lui-même, certains jours, se gavait de cryo-hormones ? Il faisait semblant de ne pas se rendre compte et lui faisait l'amour avec véhémence.

Un soir ils aperçurent un dirigeable qui heureusement passait à l'horizon, à basse altitude si bien qu'il ne put repérer l'immense colonne de mille hommes. Passe encore pour une tribu de cinquante à cent individus se déplaçant sur la glace, mais mille hommes auraient intrigué, donné l'alerte. Il fut heureux que la machine s'éloignât vers le nord, disparût.

— J'ai peur, dit Vsin.

— Ne t'inquiète pas.

— Ce sont des Rénos.

Il scruta son visage où la fourrure frisstait autour des yeux et de la bouche.

— Tu sais ce que sont les Rénos ?

— Ils veulent faire fondre la banquise et nous brûler avec des rayons.

Jdrien hocha la tête. Peu à peu les Roux prenaient également conscience du danger que représentaient les Rénovateurs et le garçon se trouvait dans un profond embarras. Il détestait les mesures prises par le Président Kid pour empêcher toute manifestation de l'opposition en traitant les adversaires de Rénovateurs. Et pourtant pour ceux de sa race, pour lui, ils représentaient un danger véritable dont son frère serait un jour le principal acteur.

— Nous ne les laisserons pas faire.

— Ton demi-frère est avec eux ? Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Tu le hais ?

Il évita de répondre. Ils continuèrent de marcher dans la nuit venue. Très loin vers le nord Liensun préparait sa revanche, ça il en était certain. Après l'échec de Hot Station le garçon essaierait de se montrer plus efficace. Et Jdrien espérait l'avoir rejoint auparavant. Lorsqu'il l'aurait capturé, il ne savait trop ce qu'il en ferait, mais de toute façon ne pourrait le mettre à mort.

Ils sortirent de la nuit toujours marchant. Jdrien ressentait une profonde fatigue et souhaitait que son calvaire cesse pour quelques heures. C'est alors qu'apparurent dans le lointain les structures brisées de la Station Fantôme.

CHAPITRE VI

Le pire c'était de penser qu'elle avait quitté les rails pour inspecter cette muraille de glace chaotique. Elle était vraiment une fille de la société ferroviaire et supportait mal de vivre en dehors, l'espace de quelques minutes. Lorsque avec Lien Rag ils avaient essayé de reconstruire le Cancer Network là-bas sur la Banquise du Pacifique, dans l'espoir de rejoindre le Réseau du 160°, elle avait failli devenir folle à la vue de ces traverses sans rails.

Elle se retourna pour chercher le réconfort de cette vieille draisine avant d'escalader le chaos de hautes congères, arriva très essoufflée au sommet.

La vallée morte s'étendait au-delà, cernée de montagnes, avec un sol boursoufflé, inquiétant. Et pourtant avec ses jumelles elle découvrit la voie ferrée qui serpentait à travers les séracs, plongeait dans des ravins étroits, reparaissait plus loin. Elle se dirigeait vers de hautes falaises rocheuses où la glace n'accrochait pas, semblait-il. Elle évalua la distance à dix kilomètres. Impossible de franchir cette longueur à pied.

Regardant d'un côté puis de l'autre, elle repéra avec exactitude l'endroit où les rails disparaissaient et réapparaissaient, redescendit enfin. La paroi était vraiment de la glace. Elle eut beau la palper dans tous les sens, c'était bien une congère. Peut-être fabriquée artificiellement mais avec de l'eau congelé en tout cas. Ça n'avait rien d'un décor de théâtre.

Elle s'accroupit et découvrit les minuscules stalactites qui, par centaines, reliaient la paroi à la surface de la plaine. Elle put enfoncer sa main par-dessous puis son bras. Elle courut à la draisine, en rapporta une raclette qui servait à nettoyer le foyer quand le feu s'éteignait et, après l'avoir enfoncée dans la fente horizontale, la poussa vers la droite. Il y eut un tintement métallique. Elle retourna chercher une torche et essaya de voir, dut attaquer la glace avec la

raclette avant de découvrir une roue de wagon. Une roue à boudin. La glace en face d'elle était entassée sur un wagon plat, débordait pour en cacher l'issue.

Pendant une heure, avec une pelle servant à déblayer les rails, elle travailla très dur et découvrit une partie de ce wagon, puis atteignit l'angle, réussit même à s'insérer dans une faille étroite. Mais elle eut beau s'arc-bouter, le wagon refusa de bouger.

Retournée dans sa draisine, elle veilla à ce que le foyer soit bien rempli et roula au maximum, à toucher le wagon. Elle décrocha la manche à vapeur qui, dans les stations sous verrière et sous dôme, servait à évacuer la vapeur dans une cloche pour éviter la trop grande condensation sur les vitres et les dômes.

Le jet de vapeur fit fondre la glace par gros paquets. Ils se détachaient avec un bruit mat. Elle dégagea aussi les roues des bogies, sépara le wagon de sa gangue de glace. Bjar n'avait pas menti : cela faisait des années que ce wagon qui faisait office de porte secrète n'avait pas été déplacé.

La nuit vint et elle travailla au projecteur jusqu'à ce qu'elle soit exténuée. Elle avait pensé installer un palan pour manœuvrer ce wagon mais dut se coucher. La réaction la fit grelotter un long moment avant qu'elle ne s'endorme d'un seul coup.

À l'aube, devant un plateau de thé bien garni, elle réalisa sa folie. Le wagon était en partie dégagé mais supportait une masse de glace incroyable, peut-être cent tonnes puisqu'elle s'élevait de vingt mètres. De l'autre côté, vers la vallée morte, elle devait être solidaire d'une véritable montagne de glace. Aucun palan ne manœuvrerait un poids pareil et le tas risquait de s'écrouler sur elle, de l'ensevelir. Qui la retrouverait dans ces solitudes ? Un jour les Roux approcheraient de la draisine, prendraient les stocks de nourriture, c'est tout.

Pourtant le passage existait de l'autre côté. Un wagon à traverser simplement. Ce type de voiture devait faire quatre mètres environ. Quatre mètres et au-delà, l'accès à la base secrète de Kurts le pirate, l'homme qui avait repris le cadavre de Lien Rag aux Éboueurs de la Vie Éternelle.

Un tunnel ? Avec ses faibles moyens ? Dès qu'elle attaquerait le wagon ce dernier s'écroulerait.

Avec sa manche à vapeur elle déblaya totalement le dessous, les bogies, et découvrit les câbles de va-et-vient. Il existait un mécanisme qui faisait bouger le wagon des quelques mètres nécessaires. Mais toute cette glace au-dessus pourquoi ne tombait-elle pas ?

À l'aide de la vapeur, de sa pelle, jurant et peinant comme un mineur, elle progressa le long des câbles et d'un coup découvrit toute

l'astuce. Le wagon pouvait coulisser dans un tunnel très court tandis qu'au-dessus la glace restait en place, soutenue par une solide construction en arc de voûte. Au cours des déplacements, seule la glace verticale tombait mais il devait être facile de la remettre en place. De plus le wagon était peint en blanc en cas d'observateurs lointains.

Le mécanisme paraissait encore en bon état mais impossible de trouver comment il pouvait fonctionner. Certainement grâce à un moteur électrique. Alimenté par des batteries. Dans le tunnel étroit elle finit par trouver une sorte de loge de gardien, avec une couchette, des réserves, de quoi cuisiner, et dans un local plusieurs dizaines de batteries. Toutes mortes depuis le temps.

Mais il y avait un treuil à main, comme un cabestan de voilier du rail. Il grinçait un peu mais démultiplié il n'exigeait qu'un effort moyen. Et c'est ainsi que le wagon dégagea l'entrée de la Vallée Morte, c'est-à-dire un second tunnel mais beaucoup plus long celui-là, creusé de façon parfaite dans la glace.

Le cœur serré, craignant que le plafond du tunnel ne s'effondre, elle engagea la draisine sur sa lancée pour éviter tout jet de vapeur. Quelques centaines de mètres plus loin elle surgissait à l'air libre et poussa un cri de joie. Même le ravin étroit, lugubre, où elle s'engagea, ne lui parut pas aussi dangereux. Pourtant elle faillit enfoncer l'avant de la machine dans une grosse congère qu'elle alla dégager avec des jets de vapeur, puis à la pelle.

C'était bien la Vallée Morte. Après le ravin c'était un pont de glace et ensuite une corniche vertigineuse, puis une plongée dans l'ombre inquiétante d'une autre gorge. La voie s'enroulait presque sur elle-même, s'égarait à travers cet entassement confus, colossal de blocs de glace. Et puis soudain l'entrée de la caverne immense, là à cent mètres, une gueule noire qui la glaça de terreur.

Enfin la draisine stoppa, se mit à haleter comme un être humain après l'effort et après la terreur. Yeuse, figée, se contentait de tourner les yeux vers les différents hublots. C'était une station, mais pouvait-on parler de station ? Bien sûr il y avait une ligne qui y conduisait, puis un fuseau de voies de garage avec des wagons-habitations, des wagons-magasins, des wagons-citernes, ateliers, de loisirs aussi peut-être. Une vingtaine de wagons. De quoi loger deux cents personnes très confortablement.

Mais il n'y avait pas une âme. Rien. Juste le halètement un peu poussif de la loco. La vapeur montait de chaque côté vers le plafond perdu là-haut, invisible de la caverne. Pas besoin de dôme ni de verrière, mais à condition de ne pas rechercher la clarté.

Elle ne put se résoudre à descendre tout de suite, s'inventa des

prétextes, un repas à préparer et à avaler, un repos à prendre, mais elle ne put fermer l'œil. Enfin elle décida de sortir.

La draisine était immobilisée au centre du fuseau de voies, sur une sorte de place. Le quai avait une forme arrondie.

— Je suis seule ici ?

L'écho lui renvoya le mot seule et elle serra les dents, se dirigea vers le plus haut des wagons, celui qui possédait un étage. La porte s'ouvrit sans mal et elle pénétra dans un bureau. Tables, classeurs, vieux terminaux d'ordinateurs, claviers, et plus loin archives, du moins c'était marqué sur la porte mais elles avaient disparu. Quatre bureaux et au-dessus, à l'étage, un appartement confortable. Trois compartiments. Elle nota la présence d'une couchette pour enfant dans un coin.

Dans chaque wagon elle trouva trois appartements aussi coquets. Puis ce furent les magasins. Ils regorgeaient de provisions, boîtes de conserve, sacs de farine, de légumes secs, quartiers de viande entiers, du bœuf, du porc, du mouton et elle n'en finissait pas de découvrir ces richesses. Il y avait là de quoi nourrir cent personnes durant toute leur vie. Les magasins étaient réunis entre eux, formant une galerie marchande comme on en trouvait dans la Compagnie de la Banquise. Venaient les rayons de vêtements, d'étoffes précieuses, de fourrures.

— Le butin, murmura-t-elle.

Kurts le Pirate avait brusquement surgi voici dix-huit ou dix-neuf ans, au même moment où Lien Rag entra en dissidence contre la Transeuropéenne et recherchait la Voie Oblique. Pendant des années Kurts avait pillé les convois, les stations, enlevé des personnalités qu'il ne rendait que contre rançon. Il était cruel, n'hésitait pas à faire tirer ses lance-missiles contre les bâtiments d'escorte.

Les wagons-citernes étaient remplis d'huile minérale et animale. Il y avait plus loin, dans l'ombre profonde de la caverne, des trains entiers immobilisés, des trains de luxe mystérieusement disparus.

Elle retourna dans les bureaux et ouvrit quelques tiroirs, mais en vain. En partant, les pirates n'avaient rien laissé, aucun document, même pas dans les corbeilles à papier. Elle ne retrouverait rien.

Une semaine de perdue et tous ces efforts pour pénétrer dans la Vallée Morte qui ne serviraient donc à rien ! Le vieux Roux l'avait dit, la locomotive géante n'avait pas été revue depuis plusieurs années.

Elle se pencha vers le clavier d'un ordinateur, le plus proche, et machinalement le commuta. Une lampe s'éclaira. Elle sourit. À tout hasard elle composa son propre nom en se moquant d'elle-même et soudain l'écran se ralluma et l'imprimante se mit à crépiter :

« Voyageuse Yeuse, ambassadrice de la Compagnie de la

Banquise arrivée à GSS depuis deux mois environ. Mariée à l'écrivain Ruanda, dit R, actuellement en voyage en Africana. Chargée par son conseil d'administration d'améliorer les échanges commerciaux et politiques avec la Transeuropéenne. A des relations d'amitié avec la voyageuse Floa Sadon, déléguée aux Affaires extérieures de la Compagnie. »

Yeuse n'en revenait pas. L'ordinateur venait de puiser dans une banque de données d'agence de presse. Sans qu'elle ait orienté ses recherches, de lui-même il avait fouiné un peu partout et offrait ce qu'il avait trouvé de mieux dans les différentes sources possibles.

— Incroyable, dit-elle à voix haute.

Kurts avait parasité les réseaux depuis longtemps, se trouvait au courant de tout. Non seulement du trafic sur les réseaux mais aussi des affaires politiques, commerciales. Grâce à ses techniciens de haute volée, il avait interpénétré toutes les administrations, tous les rouages de la Transeuropéenne, au point de pouvoir court-circuiter certains réseaux sans que les mémoires des grands aiguillages retiennent le souvenir de son passage. Il pouvait aussi obtenir une voie prioritaire et narguer les bâtiments de la police immobilisés pour lui laisser le passage.

Elle prit un de ces cigares blancs venus de Sibérienne. L'ambassadeur Sernine de cette Compagnie lui en faisait parvenir régulièrement.

Elle hésita puis tapota le nom de Lien Rag :

« Lien Rag, glaciologue de 2^e classe condamné à plusieurs reprises pour rébellion et atteinte à la sécurité de la Compagnie en temps de guerre. Se mit au service de Compagnies étrangères et pour finir de la Compagnie de la Banquise. Disparu dans les régions australes à la date de 2350 date du récent calendrier. Mort non confirmée. »

Yeuse soupira. Elle était toujours en relation avec une agence de presse et se pencha sur le clavier. Il y avait des codes secrets pour avoir accès à d'autres ordinathèques pouvant fournir des renseignements plus importants, mais elle ignorait lesquels.

Elle repéra cependant sur le côté un bouton rouge qui paraissait rapporté sur l'appareil. Le clavier était standard mais le bouton rouge avait été placé ensuite. Elle appuya dessus et l'écran réagit :

« Je suis à votre entière disposition. »

Elle tapota le nom de Kurts et attendit.

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous à Kurts ? »

Elle faillit défaillir et considéra l'écran qui renouvela sa

demande.

« Je suis une amie de Kurts. »

« Votre nom ? »

« Yeuse. »

« Vous n'êtes pas une amie de Kurts. »

« Pas exactement mais je suis l'amie de Lien Rag qui lui-même était l'ami de Kurts. »

« Que voulez-vous ? »

« Rencontrer Kurts si possible et le plus rapidement. »

« Motif ? »

« Sait-il ce qu'est devenu le cadavre de Lien Rag ? »

« Un moment. »

L'attente fut assez longue et au bout de cinq minutes elle se demanda si ce n'était pas un piège pour la faire patienter, le temps que la police ferroviaire arrive. Mais soudain la réponse parvint, très brève :

« Trouvez-vous à GSS dans les meilleurs délais. »

CHAPITRE VII

Désormais, ils se retrouvaient une dizaine dans l'îlot creusé dans le corps de l'animal et travaillaient dur pour agrandir ce territoire. Jelly avait des réactions surprenantes mais jamais elle n'avait renouvelé son attaque avec un système produisant de la chaleur, et Liensun restait perplexe à ce sujet.

Un dirigeable-citerne les rejoignit au bout d'une semaine pour les ravitailler en huile végétale et le commando apprit que les Rénovateurs de Fraternité I avaient attaqué un convoi, très loin en Sibérienne. Il avait fallu une semaine pour faire l'aller et retour.

— Ma Ker vous envoie un message, dit le commandant.

Liensun remonta à bord du dirigeable citerne et en prit connaissance. Il ne comportait que quelques mots. La vieille dame avait une nouvelle importante à lui révéler et il devait rentrer.

— C'est absurde. Juste au moment où nous commençons de progresser vraiment. Si je pars, mes compagnons vont se sentir démoralisés. Je peux lancer un message radio ?

— Ma Ker l'interdit.

— Comment ça ?

— Elle se méfie, ne veut pas que la nouvelle base soit repérée. Sur les onze cents habitants de Fraternité I moins de cent sont au courant de la création de cette base-ci.

Il dut se résigner et repartir avec le dirigeable citerne *Beau Soleil*. Les citernes étaient des poches de plastique que l'on emplissait par pompage. Le dirigeable pouvait soulever deux cents tonnes environ. Il vola très vite puisqu'il s'était délesté de sa charge. Leur arrivée se fit en pleine nuit mais Ma Ker attendait son fils adoptif dans le compartiment living.

— Tu aurais dû me laisser là-bas...

— Vous avancez ?

— À petits pas. C'est vraiment dangereux mais jusqu'à présent on a évité le pire. Que se passe-t-il ici ?

Ma Ker se dirigea vers la carte tendue sur la cloison et qui représentait une partie du monde mais principalement la banquise du Pacifique, la Sibérienne et la Panaméricaine.

— Nous avons repéré un réacteur nucléaire. Ici.

Il sursauta :

— Au centre de la Sibérienne ? C'est de la folie ?

— Non. Un moteur démonté qui va alimenter une aciérie immobile. Kuznetsk Voksal. Il y a de la houille et du fer. Une découverte énorme et ils ont besoin d'une grosse source d'énergie. Ils ont amené un réacteur nucléaire, retrouvé dans un sous-marin d'autrefois, sous la banquise, tu te rends compte ?

— Un sous-marin ?

— Un appareil qui naviguait sous les eaux... Quand il n'y avait pas la glace. Je t'expliquerai une autre fois. Un réacteur qui conviendrait à notre mastodonte *Soleil du Monde*. Avec ça il filera à plus de trois cents kilomètres, peut-être davantage.

Liensun commença de se passionner et elle lui frotta le crâne.

— Je savais bien que ça te plairait.

— Pourquoi ce silence radio ?

— Nous sommes espionnés.

Toujours aussi soupçonneuse. En vieillissant, elle se méfiait de tout le monde.

— Il y a eu une émission radio clandestine.

— Vraiment ?

— En pleine nuit pour porter plus loin. On ne sait pas d'où ça vient mais on pense aux rescapés du Camp 5000 S.

— Pourquoi ?

— D'après certains Rénovateurs de ce camp, ils auraient dû être tous évacués et puis l'ordre a été annulé. Ce type qui me paraît sûr pense qu'on nous attendait.

— Que faire ?

— On le trouvera, ce sale espion. Je ferai forer un trou dans la banquise et je l'y jetterai.

— Tu ferais ça ?

Elle retourna auprès de la carte.

— C'est une expédition sans précédent. Il faudra aller là-bas sans se faire repérer.

— Qui parle sibérien ?

— Ligath.

— Mais elle ne va pas retourner dans la gueule du loup ?

— Si. Elle pense qu'elle pourra utiliser le réacteur pour ses propres expériences. Pourquoi pas ? Il ne pourra être mis en place avant des mois sur le mastodonte.

Elle piqua son ongle sur un trait rouge :

— Tu vois, il grandit. Les Sibériens foncent vers nous avec leur réseau et leur cent mille ouvriers. Nous ne pouvons même pas risquer une attaque. Ils sont trop nombreux, avec des croiseurs, des cuirassés du rail. Il y a des poseuses géantes fournies par les Panaméricains. Chaque jour ils avancent de trente à cinquante kilomètres.

— Je n'y crois pas.

— Les photos aériennes prises sur huit jours le prouvent cependant. Trente à cinquante kilomètres...

— C'est du bluff.

— Non, ils veulent en finir. À cette cadence, dans cent jours environ ils seront là. Et ce sera un combat inutile. Trente rails à la fois et derrière une force blindée impressionnante. Ils pilonneront à partir des derniers cent kilomètres. Nos dirigeables ne serviront à rien sinon à fuir.

— Et je vais perdre mon temps en Sibérienne ? Avec Ligath ?

— Une fois que vous aurez établi un plan, j'enverrai une flotte de quatre dirigeables. Trois pour mitrailler tout ce qui bougera, le quatrième pour embarquer le réacteur. Nous ignorons son poids. Il faudra nous envoyer des renseignements nombreux.

— Comment ?

— Il y a aussi des Rénos en Sibérienne et je connais justement un réseau dans cette zone, qui vous aidera.

— C'est vraiment de la folie, comme de s'implanter dans le cœur de Jelly. Une folie... Non mais quelle grand-mère tu fais, dis-moi ?

Elle gloussa de satisfaction :

— Ce n'est pas fini. Avec le mastodonte nous multiplierons notre puissance par dix au moins. Aucun canonier ne peut abattre un dirigeable qui file à trois-quatre cents à l'heure. Du moins pas avant des mois. Et ils n'ont pas le droit d'en fabriquer comme cibles d'entraînement. Ils sont complètement paralysés par la CANYST.

CHAPITRE VIII

L'avis circulaït depuis l'aube sur le Viaduc entre les kilomètres 4000 et 4300. La routine journalière. On quittait la base de bonne heure et on roulait jusqu'au kilomètre 4300 avant de faire demi-tour. On visitait les nouvelles installations sur les branches latérales construites tous les cinquante kilomètres. Normalement il y en avait douze, six en descendant, six en remontant, mais sur ce total deux seulement étaient occupées. L'une par des récupérateurs d'épaves (on avait trouvé un cargo ancien coincé dans la banquise, bourré de produits divers et le Président Kid avait accordé la concession à des familles de Chasseurs de phoques ayant perdu plusieurs membres lors de la guerre contre la Panaméricaine), l'autre regroupait une dizaine d'habitations d'un club de loisirs, qui comptait sur les silico-cars et l'augmentation du niveau de vie pour voir affluer les touristes visitant le Viaduc. C'était un endroit bien choisi pour voir ramper les baleines sur la banquise et pour pratiquer le sport d'escalade le long d'un pilier. Il y avait un traintel confortable mais vide pour la plupart du temps.

Depuis les dernières attaques de dirigeables, l'avis ne comportait plus le moindre appareillage électronique et appartenait à la force spéciale d'intervention en cas d'attaque aérienne. On ne savait comment les Rénovateurs s'y prenaient mais ils savaient paralyser ce genre de système.

L'avis avait quatre rampes de lancement de missiles manœuvrables à la main et électriquement. Un équipement rudimentaire mais efficace. Les rampes pouvaient se dresser presque à la verticale, exactement à quatre-vingts degrés.

C'est vers midi, alors que l'avis approchait de sa demi-étape, que l'événement se produisit. Le patron de l'avis, le lieutenant Kalé, vingt-cinq ans, qui surveillait le Viaduc et la banquise depuis son poste de guet, repéra très vite l'objet volant de forme fuselée qui se dirigeait

vers le monumental Viaduc, et donna l'alerte à son équipe de canonniers qui se tinrent prêts.

Vu la taille de l'objet, le lieutenant estima avoir affaire à un dirigeable d'un type nouveau. Il avait un carnet de silhouettes sur lui mais il eut beau les consulter il ne vit rien de ressemblant. De toute façon c'était une de ces machines diaboliques qu'il fallait détruire avant qu'elle n'endommage le Viaduc.

— On dirait plutôt une baleine, dit son second, le sergent Omaha... Ces Rénos ne savent quoi inventer pour se distinguer du commun des mortels.

— Ce sont des anormaux, des terroristes, riposta Kalé... Rampes de lancement, objectif en vue ?

— Objectif en vue.

— Objectif dans la visée ?

— Objectif dans la visée.

— Patientez un brin, les gars. Il ne faut pas le louper.

— Une baleine, s'entêtait le sergent en rigolant. De deux cents mètres de long. Vous ne trouvez pas que pour des Rénos ils ne vont pas très vite ? On dirait qu'ils se laissent aller.

— Ils essayent de nous leurrer. Je vais les abattre avant qu'ils ne s'effondrent sur le Viaduc.

Il reprit son téléphone et cria :

— Objectif en visée, feu !

— Feu ! répéta le chef des rampes.

Les deux premiers missiles firent mouche et atteignirent le flanc droit de l'objet volant. Ils s'attendaient à une explosion violente mais en fait ce fut tout autre chose. Le « dirigeable » parut s'ouvrir en partie et un flot rouge en jaillit violemment.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ?... Mais qu'est-ce que c'est que ça ?...

— Du sang, fit le sergent, livide... Du sang...

Quelque chose bascula soudain depuis l'objet et tournoya en direction de la banquise.

— Un mannequin ?

— Un homme, lieutenant. Un homme qui jaillit du ventre de cette bon sang de bon Dieu de baleine ! rugit le sergent.

Le faux dirigeable perdait de l'altitude dans un nuage de sang et soudain Kalé comprit qu'il allait s'abattre sur le Viaduc.

— Non, pas ça !

— Trop tard, fit le sergent.

La grosse masse tomba sur le réseau d'amont et rebondit fortement au point de se casser en deux. L'arrière, avec l'immense nageoire caudale, bascula par-dessus la rambarde du Viaduc et tomba sur la banquise qu'elle perfora en cet endroit fragile.

L'autre partie cessa de s'agiter frénétiquement et soudain quelque chose en sortit.

— Une baleine, murmura le sergent, et une baleine pleine. C'est incroyable. Une baleine qui vole.

— Ce n'est pas un baleineau...

Il ne voulait pas l'admettre mais c'était bien une petite fille blonde, âgée de deux ans, qui se dégageait toute sanglante des entrailles du cétacé.

CHAPITRE IX

Soleil Levant se mit à perdre de l'altitude deux heures après la tombée de la nuit, et lorsqu'il fut à moins de cinquante mètres du sol, commença le treuillage de Liensun et de Ligath la physicienne.

Leur identité, leurs vêtements, leurs passeports intérieurs provenaient de Rénovateurs sibériens réfugiés depuis un an à Fraternité I. Un garçon de vingt-deux ans et sa mère de quarante-trois ans qui avaient réussi à rejoindre la base par le Réseau des Disparus, Tusk Station et ensuite la voie incertaine qui permettait de rejoindre Fraternité I. Un voyage qui leur avait pris une année entière.

Grâce à ses dons de télépathe, Liensun s'orienta très vite dans la nuit totale. Pour ne pas se séparer ils étaient reliés par une lanière de cuir, lui et Ligath.

— Il y a une petite station à un kilomètre d'ici. Pourras-tu marcher ?

— Pas de problème.

Pour l'instant Liensun ne sondait que l'esprit d'une seule personne, un homme apparemment, qui paraissait obsédé par les grosses fesses d'une femme certainement proche de lui. Comment pouvait-il fantasmer ainsi avec les épaisses fourrures que les Sibériens portaient ? Il fallait que cette femme soit en partie dénudée et sous son regard direct. À la réflexion il pensa que l'individu examinait des photographies pornographiques, donc qu'il était seul à veiller, très tard dans la nuit. Ce ne pouvait être qu'un cheminot.

La nuit se délaya un peu et bientôt ils aperçurent un faible rayonnement droit devant eux.

— Tu vois, dit Ligath, autrefois c'était ainsi que le soleil se manifestait à la fin de la nuit.

— Qu'en sais-tu ?

— J'ai vu des films, des photographies... N'oublie pas que tu as

subi une trachéotomie qui t'a amputé des cordes vocales et que tu ne peux pas parler.

Le chirurgien de Fraternité lui avait tracé une cicatrice spectaculaire sous anesthésie. Seul un spécialiste de ce genre d'opérations pourrait découvrir la supercherie.

C'était une petite station sur une ligne sans importance, perdue dans une région agricole très certainement. La lueur provenait d'un grand four à la gueule ouverte qui produisait de l'eau chaude pour les serres du coin.

Ces installations sous plastique s'étendaient de tous côtés, un véritable labyrinthe où ils durent se faufiler discrètement pour essayer de rejoindre la station. On cultivait surtout des pommes de terre et des projecteurs illuminaient certains endroits alors que d'autres secteurs étaient dans l'ombre.

— Il faut traverser les serres, calcula Liensun.

— On va se faire prendre pour des voleurs.

Les pommes de terre se trouvaient à différents stades de culture et ils contournèrent même des tas énormes de tubercules attendant d'être expédiés. Une voie ferrée se trouvait à proximité et en la suivant ils remontèrent vers la station.

— À peine deux heures. Nous serons les seuls voyageurs. Il faut attendre que des gens arrivent.

Ils trouvèrent à s'installer dans un wagon climatisé rempli de pommes de terre. Pour les empêcher de geler on maintenait huit degrés dans la voiture et ils se reposèrent durant quelques heures. Lorsque Liensun eut la certitude qu'une dizaine de personnes se trouvaient sur les quais de départ il secoua Ligath :

— Je perçois une grande confusion de pensées. Ils sont au moins dix maintenant.

Dans l'unique compartiment de la station il y avait même foule. Beaucoup de femmes, qui étaient assises à même le plancher avec chacune un gros panier en plastique qui contenait des volailles criardes, des pommes de terre, des œufs ou des légumes. De temps en temps l'une d'elles allait puiser de l'eau au poêle-samovar installé au centre du bureau.

Ligath n'avait qu'une crainte, que les roubles dont elle disposait n'aient plus cours.

— Deux billets pour Kuznetsk Voksal, demanda-t-elle.

L'employée, une blonde très fardée, la regarda avec ironie :

— On fait du genre parce qu'on n'est pas de la région ? Ici nous disons KTK Vok.

— Pardonnez-moi, *siestra*^[1], mais je deviens une *babouchka*^[2] stupide.

L'employée sourit et lui donna ses billets, rendit la monnaie sans difficulté. Ligath acheta un paquet de thé à un *diadia*^[3] qui en vendait, ainsi que des tasses en papier mâché.

— Du sucre, *diadia*, vous n'en avez pas ?

Il regarda autour de lui et furtivement sortit un morceau enveloppé dans des feuilles de pommes de terre.

— Un rouble.

— C'est très cher, fit-elle.

Ils purent boire plusieurs tasses de thé brûlant avant que le train omnibus n'entre en gare. Ce fut alors une ruée sauvage car les wagons étaient déjà pleins à craquer et ils ne trouvèrent place que dans les wagons à bestiaux, parmi les gros bœufs que l'on menait à l'abattoir.

Un homme au visage barbu s'adressa à Liensun mais Ligath intervint pour expliquer que son fils était muet. L'homme était un pope qui vendait des croix en bois pour un prix élevé. Ligath refusa d'en acheter et Liensun pensa que c'était une erreur. Le pope leur lançait des regards mauvais.

— Vous n'êtes pas une paysanne, hein ? Que faites-vous dans ce train ? Puisque votre fils est handicapé, pourquoi ne pas le consacrer au service de l'Église orthodoxe ? Seriez-vous des Néos, par hasard ?

Jusqu'au bout du voyage il ne cessa de grommeler mais descendit dans les premiers et disparut.

— Ce sale bonhomme...

Liensun lui fit signe et, profitant de la confusion, lui souffla :

— Achète un panier de pommes de terre maintenant.

Éberluée, elle hésita puis se dirigea vers une vieille femme qui avait du mal à descendre du wagon. Ravie, la *baba* accepta sur-le-champ.

Ligath comprit quand elle vit que les paysans étaient dirigés vers une autre sortie que les simples voyageurs. Elle aperçut le pope avec deux hommes de la Militsiia. Cette sortie non contrôlée donnait sur un grand marché le long des quais de l'agglomération. Liensun leva les yeux vers les coupoles et resta béat d'admiration. Six bulbes en verre coloré dominaient les autres verrières et donnaient une qualité de lumière jamais vue.

— C'est très beau, dit-il. On ne se croirait jamais dans une station industrielle. Mais il y a des Roux sur les verrières pour nettoyer la glace.

Il les haïssait féroceement depuis qu'à Hot Station, dans la

Compagnie de la Banquise, ils avaient failli le priver de sa liberté pour une partie de sa vie.

— Viens, dit Ligath, et surtout évite de parler. Il ne faut commettre aucune erreur.

Discrètement, elle abandonna le panier de pommes de terre et ils essayèrent de s'orienter dans la grande station.

— Nous devons essayer de nous faire embaucher dans l'industrie. Nous avons des passeports en règle. Une fois dans la place, ce sera tout de même plus facile.

Ils embarquèrent dans un tramway qui desservait la zone industrielle et brusquement le décor changea. La ville elle-même avait, semblait-il, rejeté la laideur à la périphérie et un sas important, une véritable écluse, formait une sorte de poste-frontière où les policiers ferroviaires vérifiaient les papiers.

Ils le faisaient rapidement pour ne pas retarder les travailleurs allant prendre leur poste. Des serres rudimentaires, mal aérées, leur apparurent. Les usines, les ateliers se succédaient. Et tous ne répondaient pas aux impératifs de la Loi du Rail. Ce qui réjouissait Liensun et Ligath. Ici on ignorait la CANYST, la Commission des Accords de NY Station. La plupart des entreprises n'étaient pas mobiles et une activité fébrile régnait un peu partout.

Plus loin s'ouvraient les mines et les serres prenaient de la dimension, ressemblaient à des cages très hautes. D'immenses roues tournaient pour enrouler les différents câbles de descente des puits. On extrayait de la houille surtout mais aussi du fer. Une série de grosses aciéries sur rail étaient prévues et la plus importante serait dotée d'un réacteur nucléaire, d'après les renseignements de Ma Ker.

Ils se présentèrent dans un *biouro*^[4] d'embauche de la mine. Ligath disposait d'un carnet authentique d'embauche et le fonctionnaire l'examina avec attention.

— Pour l'instant je n'ai que des emplois au tri du charbon.

— On m'a dit qu'on allait construire des aciéries modernes... Je connais l'anglais et la technique de fabrication de l'acier.

— D'où venez-vous déjà ?

Il examina le carnet :

— Moscova Station ? Vous étiez dans la capitale et vous êtes venue ici ?

— C'est à cause de mon fils... Il est muet à la suite d'une opération et là-bas c'est dur de trouver un emploi pour lui... On m'a dit qu'ici...

— Il peut trier le charbon... Pour l'aciérie, c'est plus loin. Mais

pour l'instant il n'y a pas d'embauche.

Ligath les inscrivit sur une liste d'attente pour deux couchettes dans un sp-vagon, c'est-à-dire un wagon-lit, mais ils ne pourraient les avoir qu'en fin de semaine. En attendant ils devraient louer chez l'habitant.

Ils passèrent le reste de la journée à chercher autre chose qu'un compartiment à partager avec toute une famille. Les couchettes libres l'étaient parce que leurs occupants mineurs travaillaient la nuit.

Chez un contremaître ils trouvèrent une mezzanine dans un compartiment où dormaient six enfants. C'était mieux. Ils étaient épuisés et sales. Il y avait un *vanna* au bout du wagon avec de l'eau chaude. Très gênés, ils durent se laver ensemble car les mineurs de jour allaient arriver du travail. Ligath paraissait plus à l'aise que lui et il n'osait pas lever les yeux vers sa nudité. Pourtant elle était mince, assez bien conservée malgré le train-bagne et vingt années de privations.

La nourriture que leur servit la femme du contremaître était simple mais abondante. Il y avait de la viande, des pommes de terre, de la crème et du thé. Elle expliquait en riant que deux fois par semaine elle se rendait au « bazar » pour acheter à celles du *kartofel-poïezd*, le train des patates, qu'ils avaient emprunté.

— On y trouve tout à peine plus cher que dans les magasins, mais de meilleure qualité.

Le contremaître, un taciturne visiblement soucieux de son travail, ne leur adressa presque pas la parole mais le lendemain sa femme leur dit de se présenter dans un certain *biouro* en se recommandant de lui.

— On se méfie des gens de Moscova Station, vous comprenez ? On pense qu'ils viennent espionner nos méthodes de travail. Il y a de la compétition entre les centres industriels autonomes.

Dans le *biouro* ils furent séparés dès le départ. Ligath protesta en disant que son fils ne pouvait parler, mais on lui dit que le cas était prévu, comme pour les analphabètes et qu'il s'agissait de tests.

Liensun, certain qu'on allait découvrir la supercherie de son identité, commençait de chercher une issue pour prendre la fuite mais une jeune femme l'installa devant une table et étala des sortes de dessins devant lui. Des tests d'intelligence et de mémoire. Elle dit quelque chose qu'il ne comprit pas et le laissa.

On leur avait pris leurs passeports et le carnet d'embauche de Ligath, mais il découvrait que les régions de la Sibérienne étaient très autonomes. Chacune devait s'administrer en dehors du pouvoir central qui ne se préoccupait que des grandes questions politiques. On lui

avait également dit que des provinces ou des districts avaient été confiés à des hommes valeureux, généraux glorieux ou savants émérites qui les dirigeaient à leur guise.

Lorsque la jeune femme revint elle poussa un cri de joyeuse surprise en découvrant qu'il avait réussi toutes les épreuves, mais il ne comprit pas un mot de ce qu'elle lui dit et elle n'en parut pas affectée. Elle devait s'imaginer avoir découvert une sorte de petit génie sous l'apparence d'un débile un peu trop couvé par sa mère.

Ligath le lui confirma lorsqu'ils se retrouvèrent seuls :

— On m'a reproché de t'avoir laissé sans éducation, sans t'apprendre à lire et à écrire... Ils veulent t'envoyer dans un centre de rééducation psychologique.

— C'est la tuile, non ?

— Il est dans un coin. Ils estiment que tu n'entends que les mots que moi je prononce et que tu ne fais pas attention à ceux que disent les autres. Nous devons en passer par là.

— C'est quand même dangereux. Et toi, que deviens-tu ?

— Je vais avoir une place de traductrice. Certaines machines de la première aciérie arrivent de Panaméricaine.

CHAPITRE X

Floa Sadon lui téléphonait tous les jours pour lui demander des nouvelles de Zelay le journaliste. Elle devait soupçonner quelque chose à son sujet mais ne pouvait rien prouver. Yeuse n'avait aucune nouvelle et commençait de perdre espoir. Depuis un mois Zelay et Lienty Ragus se trouvaient dans le gouffre aux garous.

Le Kid lui adressait un courrier régulier et ses services fournissaient une revue de presse concernant les événements marquants de la Compagnie de la Banquise. Mais ce fut par un message codé qu'elle apprit que Jdrien et mille Roux marchaient vers le Nord pour mettre fin aux activités de la Fraternité et de ses dirigeables.

L'un d'eux avait été abattu sur le Viaduc entre les kilomètres 4000 et 4300, sans autre précision. On ne parlait ni des victimes ni des survivants et elle trouvait cette information suspecte. Ou elle était fausse, ou elle dissimulait quelque chose de grave.

Depuis son retour de la base secrète de Kurts le pirate, elle attendait jour après jour que ce dernier prenne contact avec elle.

Sa solitude l'effrayait. Le personnel de l'ambassade ne pouvait recevoir ses confidences. Son mari était toujours en Africa et Zelay pratiquement disparu.

Les réceptions l'ennuyaient car Floa Sadon et le diplomate sibérien se disputaient sa présence. La dirigeante de la Transeuropéenne lui en voulait de rester aussi distante et de toujours trouver une excuse pour fuir toute intimité amoureuse. Parfois la nuit elle regrettait ses refus mais rêvait de Jdrien qui, d'après le Kid, devenait de plus en plus beau. « Un véritable meneur d'hommes, un barbare raffiné dans ses fourrures, avec sa haute stature et les cheveux blonds qui croulent sur ses épaules », écrivait le maître de la Compagnie de la Banquise qui peut-être, de toute sa vie, n'avait aimé que Jdrien.

Frère Pierre, archevêque de GSS, lui demanda audience peu de temps après son retour. Lui aussi cherchait à l'attirer dans son camp, mais de façon plus subtile.

— Je vais à la Nouvelle Rome voir le Saint-Père. J'aimerais lui faire un cadeau qui le réjouirait fort.

Elle restait sur ses gardes.

— Je suis certain qu'il serait ravi que vous deveniez également ambassadrice à Vatican II.

Il se hâta de préciser, voyant qu'elle paraissait hostile à ce projet :

— Vatican II fait désormais partie de la Transeuropéenne et il serait tout à fait normal que vous représentiez votre Compagnie auprès du Saint-Siège. Ce ne serait pas une bien grande dérogation à vos principes de laïcité...

— Ce ne sont pas mes principes mais ceux de la Compagnie de la Banquise.

— C'était un « vous » général... Le Président Kid y gagnerait en échange quelques satisfactions, quelques avantages.

Yeuse joua la naïveté :

— Je ne vois pas lesquels ?

— Avez-vous entendu parler du Conseil Oligarchique ?

Si elle s'attendait à quelque chose d'important elle n'avait jamais pensé que ce serait cela.

— Vaguement... Une assemblée qui regroupe les principaux dirigeants ferroviaires ?

— Oui, mais c'est une assemblée très restreinte, très secrète. Il se trouve que Lady Diana a proposé au Saint-Père d'en faire partie.

— Mais on y traite surtout de questions matérialistes... Le pouvoir séculier y est plus encouragé que le pouvoir spirituel. Comment le Saint-Père pourrait-il s'y trouver à l'aise ?

L'archevêque, qui arborait sa tenue de cardinal sur sa combinaison isotherme, paraissait ravi de cette petite égratignure.

— Ma chère enfant, dans notre société ferroviaire actuelle, tout devient nettement plus facile. Désormais on sait où est le bien, où est le mal et c'est un grand événement, à l'importance incalculable, qui s'est produit lorsque le Saint-Père actuel a décidé que les Roux n'avaient pas d'âme. Désormais tout est clair. Ceux qui acceptent de vivre en dehors de la société ferroviaire sont des ennemis, des alliés des forces obscures et démoniaques.

— Comme les Rénovateurs du Soleil ?

— Ce sont les mercenaires du diable. Nul salut n'est concevable en dehors des accords de NYST, et la prochaine encyclique de Léon XVIII en prescrira le respect absolu comme nouvelle règle morale de notre monde.

— Il y a combien de temps qu'il est élu, votre Saint-Père ?

L'archevêque tressaillit. Yeuse n'avait pas oublié son franc-parler de meneuse de revue et ce « votre Saint-Père » lui restait en travers de la gorge.

— Quinze ans très exactement.

— Il a quand même attendu des années avant de découvrir que les Roux n'avaient pas d'âme.

— L'Église avance avec une extrême prudence. C'est tout en son honneur.

— Vous n'accepterez jamais d'ambassade Rousse auprès de Vatican II alors ?

— Nous envisageons une commission mixte pour l'avenir.

— Mais votre Conseil Oligarchique, en quoi peut-il intéresser le Président Kid ?

Le religieux joignit les mains et baissa ses paupières transparentes aux arabesques roses.

— C'est la possibilité d'accéder aux grands secrets de cette période que nous venons de vivre. Rien n'est simple dans ce monde et rien n'est dû au hasard. Tout est prédestiné, le bien comme le mal.

Yeuse pensa à Lien Rag qui s'estimait également prédestiné. Il détestait ce terme, usait plutôt de programmé. De plus en plus son entourage pensait qu'effectivement ses gènes contenaient un certain nombre d'informations qui, un jour, lui avaient été révélées et qui depuis avaient conditionné son comportement. Et ses fils, que ce soit le messie des Roux Jdrien ou Liensun, l'ami des Rénovateurs, portaient aussi cet héritage dans leurs chromosomes. Ils participaient à la même aventure historique et cosmique, encore que cet adjectif ne lui soit pas très accessible.

— S'agirait-il de la Voie Oblique ? murmura-t-elle.

Il faillit se dresser, mû comme par un ressort.

— Malheureuse... Vous blasphémez.

— Dans ce cas le Saint-Père va en faire autant car, au sein du Conseil Oligarchique, on se préoccupe fort paraît-il de cette Voie Oblique.

— C'est la voyageuse Floa Sadon qui vous a mis ces idées sacrilèges en tête ?

— Comme si j'étais incapable de lire, de comprendre, d'analyser

et de faire des synthèses... J'ai aussi beaucoup appris seule. Souvenez-vous, on croyait qu'il s'agissait d'un livre expliquant l'origine des Roux. Lien Rag avait découvert le manuscrit et l'avait fait imprimer. En même temps il avait créé un journal clandestin, ici même à GSS quand il travaillait dans le zoo, journal qui s'intitulait aussi la Voie Oblique.

Il la couvait d'un regard brûlant, comme si elle était l'œuf d'où sortirait le Serpent maudit de la Genèse.

— Il y aurait une autre façon d'aborder le froid et les conditions lamentables auxquelles trois siècles de société ferroviaire ne nous ont pas totalement soumis. Une autre solution à nos malheurs ? Et ce Conseil Oligarchique veille sur ce secret pour l'empêcher de transpirer et de donner aux habitants de cette planète le désir d'échapper à son destin ?

— Taisez-vous, le personnel va vous entendre.

Elle haussa les épaules :

— Et puis ? Vous allez devenir le représentant de Léon XVIII à ce Conseil ?

— Rien ne permet de le dire, mais enfin, éventuellement...

— Et en quoi le Président Kid est concerné ?

— Lady Diana oppose un veto à son admission. Je pourrais, moi ou alors un autre, nous pourrions faire avancer les choses. Il est nécessaire que le Président soit dans cette organisation suprême. De grands dangers menacent notre société et une nouvelle fois tout peut être remis en question. La nouvelle Grande Panique serait telle que jamais nous ne pourrions nous en relever.

CHAPITRE XI

Le Président Kid n'aimait pas que Lichten se soit occupé de cette stupéfiante affaire mais il ne voyait pas qui, dans son entourage, aurait pu le faire avec autant de discrétion. Les Aiguilleurs s'estimaient au-dessus des mortels mais avaient le sens de l'honneur. Le grand maître ne faillirait pas à la tradition et le secret serait sévèrement gardé.

Les deux hommes venaient de descendre d'un blindé rapide qui les avait amenés en cet endroit du Viaduc où la baleine volante avait été abattue.

— D'après l'Institut de la Baleine qui a analysé quelques restes, l'animal n'avait qu'une trentaine d'années mais avait effectué un bond prodigieux dans l'adaptation au milieu et dans l'évolution des espèces. Par exemple ses filtres à hélium étaient très puissants, très sophistiqués aussi, au point que le professeur Lerys a cru qu'ils étaient le fruit de la technique humaine. Nous savions déjà que les cétacés, grâce à des poches d'hélium placées dans leur corps énorme, pouvaient alléger leur masse pour ramper sur la banquise d'un trou d'eau à un autre. Mais ces animaux sont allés encore plus loin, et Lerys pense que leur intelligence a également progressé au point qu'ils peuvent désormais effectuer des opérations génétiques sur eux-mêmes.

Le Kid découvrait l'énorme tache de sang qui situait, sur le tablier de glace, l'endroit où l'animal s'était partagé en deux.

— L'hélium n'est plus seulement envoyé dans des baudruches gonflables ou des ballonnets, mais irrigue le corps comme le sang et leur permet de s'élever. Leurs nageoires se sont adaptées également et leur vitesse peut atteindre quarante kilomètres à l'heure. D'après le professeur Lerys c'est prometteur...

— Pourquoi parlez-vous au pluriel ? Jusqu'à présent il n'y a eu qu'un cas...

— On a signalé par deux fois des baleineaux parvenant à se

hisser à des hauteurs de cinquante à cent mètres... On a pris les témoins pour des fous ou des alcooliques.

— À propos, qu'avez-vous fait de l'équipage de l'avisos ?

— Il opère désormais dans le réseau Ouest, à la frontière d'Amertume Station. Le lieutenant Kalé doit empêcher l'infiltration de ces maudites Cellules de Coordination Populaires.

— Parleront-ils ?

— Ils savent que si le bruit se répand ils devront en répondre.

— C'est suffisant, croyez-vous ?

Le Président fit face à son chef suprême de la Sécurité :

— Le croyez-vous ?

— Tout a disparu. Tout a été détruit. La baleine, le reste...

— Lerys a quand même enquêté.

— Il fallait savoir à quoi s'en tenir. Si cette évolution est irréversible... on peut accepter les baleines volantes comme on a accepté qu'elles rampent sur la banquise...

Le président Kid secoua la tête :

— Le reste est inacceptable. Combien étaient-ils ?

— Deux couples, séparés par une génération, trois enfants, quatre ans, huit et dix ans. Environ.

— Plus la fillette blonde.

— C'est ça.

Onze ou douze ans auparavant il avait failli se fâcher avec Lien Rag au sujet des Hommes-Jonas qui vivaient en symbiose avec les baleines, dans leur corps énorme, habitant dans des cellules organiques, disposant de méthodes pour communiquer avec l'animal qui appréciait ces parasites et les aimait. Chose incroyable, la baleine fournissait l'oxygène, les aliments, la boisson, la chaleur et même certains médicaments en cas de maladie. La complexité de son sang autorisait toutes les hypothèses. Et désormais si les baleines volaient avec des hommes comme passagers...

— On estime que celle-ci était épuisée par un long voyage et qu'elle n'a pas vu le Viaduc. Au dernier moment elle a voulu le sauter et l'avisos a tiré. L'équipage a d'abord cru qu'il s'agissait d'un dirigeable maquillé en baleine. Ces hommes, ces femmes étaient morts lorsque l'animal a été abattu.

Le Kid ricana :

— Vous justifiez à votre façon ce coup au but ?

— Pas du tout. Ils étaient en état de narcose avancée due à un manque d'oxygène. Probablement que quelque chose clochait dans le

filtre qui leur fournissait l'air respirable. La petite fille a mieux résisté ou se trouvait ailleurs. Il y avait entre huit à dix cellules, un véritable appartement. Nous n'avons pas pu examiner la partie arrière qui s'est abîmée sous la banquise où des léopards de mer l'ont dévorée. Y compris le cadavre d'un homme tombé aussi en même temps.

Des baleines étaient visibles au loin à cause de la vapeur de leur rejet d'eau. Il y en avait des milliers autour du Viaduc et peu à peu les gens prenaient l'habitude de les admirer autrement que mortes.

— Si un jour elles sont des centaines, des milliers... Si elles décident que nous sommes responsables de la mort de leurs compagnes, elles peuvent tout saccager, nous ruiner. Détruire le Viaduc, arrêter notre production d'huile qui est la ressource principale de la Compagnie. Que deviendrons-nous ?

— Le tableau est trop sombre pour l'accepter... Nous pouvons abattre des baleines qui voleraient à quarante à l'heure et même plus.

— Des milliers ?

— Oh ! des milliers... L'évolution a ses bonds en avant, ses régressions. Le professeur Lerys l'affirme. Elles ne nous submergeront pas d'un coup.

Le Kid retourna vers le blindé. Ses petites jambes peu habituées à marcher lui faisaient mal et il avait hâte de rentrer.

Dans l'espace exigu qu'on lui avait dégagé à l'intérieur du blindé ultrarapide, il demanda à Lichten s'il avait des nouvelles de ses trois espions envoyés chez les Rénovateurs du Soleil, dans le camp de la Fraternité.

— Ils ont envoyé quelques messages radio assez brefs... Il règne une grande activité chez ces Rebelles... Ils préparent quelque chose d'inquiétant.

— Leurs incursions chez nous sont devenues rares pourtant.

— Ils paraissent les déplacer vers la Sibérienne. Ils doivent redouter l'avance rapide de la puissante flotte de cette Compagnie. À l'aide de poseuses géantes, les Sibériens progressent de cinquante kilomètres par jour en moyenne vers le territoire des Rénos. Cent mille ouvriers travaillent jour et nuit et chacun d'eux peut se servir d'une arme.

— Cent mille ?

— Ils ont mis le paquet. Des primes, de la nourriture abondante, des bordels, des promesses pour l'avenir. Il n'y a aucune raison pour que cette armada s'arrête en si bon chemin. Ils atteindront le Réseau des Disparus, l'ancien Cancer Network et enfin notre Réseau du 160° Méridien.

— J'y ai songé.

— Nous ne pourrons jamais lever cent mille hommes ni opposer une force équivalente.

— J'y réfléchis nuit et jour.

Lichten n'avait pas besoin de savoir certaines choses. Que par exemple Jdrien était parti avec mille Roux pour détruire Fraternité I, si possible avant les Sibériens qui n'auraient alors aucune raison plausible de poursuivre leur marche en avant vers le Sud. Lichten devait se douter de quelque chose mais faisait le mort.

— Où est la petite fille ?

— Isolée, dans une institution spéciale pour sourds et muets. De la sorte nul ne peut écouter ce qu'elle dit.

— Parce qu'elle parle ?

— Elle est très avancée pour son âge que nous estimons entre deux et trois ans. Elle réclame sa mère, tous les membres de sa famille et une certaine Solina. Nous avons fini par comprendre, enfin la personne qui s'occupe d'elle, qu'il s'agissait de la baleine. Qu'elle considère comme un membre de sa famille, bien qu'elle soit incapable de la décrire de l'extérieur car apparemment elle n'en est jamais sortie.

Le blindé fonçait vers Kaménépolis à quatre cents kilomètres à l'heure sur la voie rapide spéciale. Le Kid espérait que bientôt on augmenterait cette vitesse de cinquante pour cent si l'on arrivait à mettre au point un moteur nucléaire fiable.

De toute façon il faudrait encore dix heures pour atteindre la capitale et il décida d'aller dormir, malgré les odeurs que dégageait le diesel électrique. Au bout de quatre heures il revint dans l'espèce de bureau et étudia des documents emportés avec lui mais il restait souvent en train de rêver.

Lorsqu'ils approchèrent de la capitale il fit appeler Lichten :

— Faites-moi conduire dans cette institution, je veux voir la petite fille. Comment se nomme-t-elle ?

— Rewa, à l'entendre.

L'arrivée impromptue du Président dans l'institution jeta la panique, mais il ne se soucia que de l'Enfant-Jonas qui jouait toute seule dans un compartiment spécial.

— Elle manifeste une grande curiosité, est très sociable, dit la personne qui s'occupait d'elle et qui ignorait une partie de ses origines.

Il leur demanda de ne pas venir avec lui quand il pénétrerait dans le compartiment et ils obéirent en silence.

Rewa, allongée à plat ventre, juste vêtue d'une chemisette, gazouillait en compagnie d'un ourson en peluche. Elle tourna la tête et vit le Kid debout sur ses petites jambes. Elle pivota sur elle-même, s'assit et le contempla d'un air songeur.

Le Kid n'osait bouger. Elle était blonde, presque blanche avec un teint transparent, délicat, des yeux sombres, une bouche sensible.

Elle tendit soudain les bras :

— Doj ?

Il ignorait ce que ça signifiait mais il inclina la tête :

— Oui, Doj.

CHAPITRE XII

Vint le premier soir où ils se retrouvèrent dans un petit compartiment à deux couchettes superposées, une mini-cuisine. Il y avait un vanna au bout du wagon comme d'habitude. Ils firent un festin de boulettes de choux mélangées à de la viande, de yaourt et de bière légère. Mais chacun était impressionné par leur enfermement dans un espace aussi réduit après avoir vécu avec les enfants du contremaître.

— Je commence à comprendre quelques mots, chuchota-t-il. L'ennui, c'est qu'ils veulent me faire passer un examen médical pour mes cordes vocales.

— Bientôt ?

— Il y en a un tous les quinze jours. La santé est très surveillée dans cette province.

— Si nous sommes encore ici, il te faudra trouver un prétexte pour ne pas y aller ce jour-là. Tu gagneras quinze jours et nous aurons peut-être terminé avec la mission. J'ai repéré le réacteur. J'ai dû aller relever des inscriptions en panaméricain sur le gros tracteur qui l'a conduit ici à travers la banquise arctique. Il est toujours sur une plateforme énorme.

— Sévèrement gardé ?

— Moyennement.

— Tu as pu évaluer à quel point ?

— Je reviendrai là-bas plusieurs fois. Le tracteur a des ennuis de moteur et je dois établir la nomenclature des pièces à commander, ce qui n'est pas facile et me permettra d'aller et venir autour du réacteur. Personne ne sait de quoi il s'agit exactement.

— Il est fiable ?

— Je ne peux pas me prononcer encore.

Il se mit en colère et elle lui fit signe, à cause des voisins qui

savaient qu'elle avait un fils muet. Mais Liensun puisait son irritation ailleurs, principalement dans le fait qu'il ne savait comment se comporter avec cette femme qui aurait pu être sa mère et qui, une fois débarrassée de ses fourrures, restait jeune et désirable. La nuit il se satisfaisait en pensant à elle et en gardait un sentiment coupable.

— On ne va pas sacrifier quatre dirigeables et le commando parachutiste pour un réacteur nucléaire pourri ?

— Il faudrait que j'aie accès aux documents qui le concernent. Il était dans un sous-marin et il y a de fortes chances qu'il ait été fabriqué en Sibérienne jadis... Tu sais comment s'appelait le pays en dessous de la glace ?

— Je m'en fous. Je suis là pour ce réacteur, c'est tout.

— C'était la Russie. C'était quand même mon pays. Que tu le veuilles ou non.

Il vida le cruchon de bière et regarda les couchettes.

— Je prends celle du haut, bonsoir.

— Bonsoir. Je vais aller prendre une douche rapide maintenant que les gens sont chez eux.

Il en profita pour se déshabiller et se fourrer sous les couvertures. Grâce au charbon il faisait très chaud dans le wagon. Mais au-dehors il regrettait souvent sa combinaison isotherme, les fourrures ne suffisant pas à son goût. Lorsqu'elle revint, il voulut faire semblant de dormir mais elle paraissait très excitée.

— Tu sais ce que je viens de réaliser, d'un coup sous la douche ?

Elle se hissa sur l'autre couchette et il découvrit son visage passionné à quelques centimètres du sien, trouva qu'elle exagérait.

— Tu as entendu ce que j'ai dit ? Le tracteur a traversé une partie de l'Arctique avec le réacteur... Pourquoi donc ? Parce que le sous-marin était échoué par là-bas entre les deux Compagnies... Et si c'était un sous-marin américain ? Je veux dire des anciens États-Unis.

— Et alors ?

— Ils auront besoin de traducteurs ou traductrices pour le remettre en état. Quand j'ai dit que j'étais très forte dans cette langue, ils n'ont pas hésité. Donc ils manquent de personnes capables... Et le réacteur ne pourra fonctionner que lorsqu'ils auront toutes les données.

— Pourquoi serait-il... américain ?

— Les sous-marins nucléaires, voici environ quatre cents ans, naviguaient un peu partout avec des armes terribles à bord. Ils passaient même sous la banquise.

Il ferma les yeux, espérant que lorsqu'il les rouvrirait elle serait

descendue. Il avait envie de lui toucher la bouche avec sa main.

— Il va falloir faire vite avec cette foutue visite médicale. Dans une autre Compagnie tu ne risquerais rien, mais ici on met la santé en tête de tous les biens. Au détriment parfois du confort et de la nourriture, mais c'est ainsi. Mes parents étaient déjà exigeants quand j'étais petite fille.

Il ouvrit les yeux :

— Tu habitais où ?

— Aucune importance et moins tu en sauras mieux tu te porteras. Demain j'espère en savoir plus et chaque jour ensuite, jusqu'à ce qu'on puisse enlever ce réacteur à leur barbe. Ils n'en reviendront pas.

Une agréable odeur de peau savonnée lui montait un peu à la tête et il essayait d'imaginer Ligath en train de passer sa main pleine de mousse entre ses cuisses, là où elle devait avoir une toison brune assez fournie comme ses cheveux très épais. La pensée que cette main aurait pu être la sienne le bouleversa et il soupira.

— D'accord, je t'ennuie, je vais me coucher mais tu es vraiment un drôle de fils, dis donc.

Il faillit lui crier que d'abord il n'était pas son fils et qu'ensuite il était amoureux d'elle. Mais son sexe tendu à lui faire mal lui faisait honte. Il ne voulait surtout pas qu'elle se doute de ça.

Le lendemain il partit de bonne heure dans son centre de rééducation. Une grosse femme, qui se nommait Vera, s'occupait de lui et essayait de lui apprendre à lire dans un livre destiné aux tout petits enfants, ce qui le vexait énormément. Toute la journée il resta aux aguets, essayant d'en apprendre plus sur cette maudite visite médicale qui risquait de tout ficher en l'air. Ligath en avait parlé trop légèrement. S'il prétextait une maladie, le médecin était capable de venir jusque chez eux.

Le soir, Ligath lui parut toujours aussi enthousiaste. C'était bien un réacteur américain récupéré en eau peu profonde dans l'Arctique.

— Tu ne sais pas le plus beau ? Il fonctionnait encore après trois cents ans. Au ralenti, mais tout de même. N'est-ce pas merveilleux ?

CHAPITRE XIII

On lui avait téléphoné de la part de Floa Sadon que le journaliste Zelay, gravement brûlé, se trouvait en traitement dans un hôpital de Bosnie Station et, sans plus attendre, elle avait retenu une cabine sur le Northen Express qui desservait cette ville lointaine.

Dans son compartiment elle essaya de dormir, mais en vain, se rendit au bar et commença de boire de la vodka avec de faux jus de fruits. Là-bas, dans la Banquise, on trouvait des citrons, des oranges, et ici c'était toujours du synthétique.

Le bar était très chic, fréquenté par des femmes en robe du soir et des fonctionnaires en habit de parade. Elle n'avait pas emporté de quoi s'habiller aussi correctement mais s'en moquait.

Lors de son expédition dans le gouffre aux Garous, Lien Rag avait eu la certitude qu'une chaleur puissante régnait dans le fond, et il avait pensé à une source nucléaire. Dans son esprit c'était un vaisseau spatial qui gisait à cette profondeur bien au-delà de la couche de glace, dans le sol même. Il en avait rapporté un fragment de céramique à haute résistance que lui aurait remis un de ces êtres fantastiques qui paraissaient garder l'endroit. Mais il n'avait jamais pu vérifier son hypothèse.

Zelay avait-il pu aller plus loin, prendre des risques tels qu'il avait subi de graves brûlures ? Mais comment pouvait-il se retrouver à Bosnie Station ? Qui l'avait remonté, transporté à l'hôpital ?

Elle dormit un peu mais au réveil découvrit que l'express était immobilisé sur une voie d'attente. En Transeuropéenne aucun voyage n'était serein jusqu'au bout. Il y avait toujours un convoi prioritaire pour empêcher les trains de voyageurs d'arriver à l'heure.

Plus tard, alors qu'on approchait de Bosnie Station, elle se demanda si ce n'était pas une ruse pour l'éloigner de GSS, mais pourquoi ?

Un tramway la transporta jusqu'à l'hôpital principal où on lui apprit qu'effectivement un certain Zelay, journaliste banquisien, était en traitement depuis trois jours.

— Je regrette, les visites sont interdites.

— Mais je suis l'ambassadrice de la Banquise et c'est le conseil d'administration lui-même qui m'a prévenue.

La réceptionniste parut impressionnée et téléphona.

— Un instant, le directeur va venir, asseyez-vous.

— Que se passe-t-il exactement pour lui ?

— Je ne suis pas au courant, je regrette.

Le directeur vint la chercher, la conduisit dans son bureau, lui proposa du thé, des gâteaux, des cigarettes et elle finit par exploser :

— Je veux voir mon ami Zelay.

— Voyageuse ambassadrice, je ne sais comment vous répondre... Il a été grièvement brûlé et nous sommes très inquiets. Mais ce n'est pas tout. La police ferroviaire est prévenue et son chef de province ne va pas tarder.

— Mais pourquoi la police ?

— Il vous le dira lui-même. Le maître Aden est un homme très courtois.

— Comment est-il arrivé ici ?

— La police ferroviaire l'a découvert à bord d'une très vieille draisine lors d'une patrouille à l'ouest, sur une ligne pratiquement abandonnée. Il a fallu qu'un dispositif d'alerte contre les contrebandiers fonctionne pour qu'on le retrouve. Une chance.

Le maître Aiguilleur Aden arriva peu après et se montra extrêmement poli. Il demanda au directeur de les laisser et expliqua comment on avait découvert le brûlé.

— Une voie quasiment abandonnée, fréquentée par les chasseurs de loups, quelques pêcheurs, et aussi des contrebandiers. Nous disposons de cellules qui déclenchent l'alerte dans les postes frontières du grand Nord et c'est ainsi qu'on a trouvé votre ami. Sa draisine antique stationnait devant une de ces cellules. Sinon la patrouille ne se serait pas dérangée. D'où venait-il ?

Elle ne savait que répondre.

— Normalement il faisait un reportage en Zone Occidentale, chez les Roux civilisés.

— Vraiment ? fit Aden soudain préoccupé.

— Est-ce que je peux le voir ?

— Un peu de patience, voyageuse Yeuse. Je n'ai pas fini de vous

expliquer certaines choses. Il serait donc venu de chez les Hommes du Froid qui occupent le territoire de l'ouest. Nous n'avons jamais de problèmes avec ces... ces êtres-là... La gravité des brûlures... leur origine...

— Leur origine ?

— Nous avons quelques éclaircissements là-dessus, voyageuse Yeuse.

— Maintenant je voudrais le voir.

— Bien, suivez-moi.

C'était un train-hôpital d'origine militaire très certainement, qu'à la fin de la guerre la ville de Bosnie Station avait dû recevoir à titre de compensation puisque les derniers combats s'étaient déroulés à proximité.

Aden la confia à deux infirmières qui lui dirent qu'elle devait enfiler une combinaison aseptisée. Elle dut se dénuder complètement dans une pièce, passer dans un sas où elle s'équipa entièrement. La combinaison comportait une cagoule à hublot. Elle repassa un autre sas aux rayons ultraviolets, retrouva d'autres infirmières pareillement équipées et le maître Aiguilleur.

Dans une série de chambres stériles elle put enfin apercevoir Zelay qui était plongé dans un bassin rempli d'un liquide sombre.

— Vous avez quelques minutes, lui dit l'Aiguilleur.

Elle dut passer un autre sas, avant de se trouver penchée au-dessus du visage de Zelay qui portait sur la joue gauche une brûlure atroce. Il était nu et elle remarqua que tout le même côté était brûlé.

Le journaliste avait les yeux ouverts.

— Ah, c'est toi, murmura-t-il. J'ai repris conscience hier seulement.

Elle hocha la tête.

— Je ne sais pas comment j'ai atterri ici. J'étais là-bas où tu sais...

— Seul ?

— Oui, seul. J'ai attendu quinze jours le retour de l'autre et à la fin j'ai voulu traverser, et voilà...

— Lui avait pu passer ?

— À cause de son nom, Ragus, souffla-t-il. Moi non... Ils ne sont pas agressifs mais savent se montrer dissuasifs. À leur insu j'ai voulu passer... Voilà.

— Qui t'a remonté ?

— Je ne sais pas.

Ils chuchotaient pensant que des micros avaient été disposés autour de son bassin.

— Comment te sens-tu ?

— Je suis drogué contre la douleur mais je crains le pire.

— Tu es bien soigné ?

— Très bien et les flics me foutent la paix pour le moment. Le médecin-chef est intransigeant là-dessus et c'est rare dans cette Compagnie.

— Que souhaitez-tu ?

— Avoir des nouvelles de Lienty... C'est ce qui pourrait me faire le plus plaisir.

— Je peux me rendre à leur ferme.

Il approuva d'un battement des cils.

— Rien de Lien Rag, dit-il. Rien... Mais le mot de passe est Ragus. Ça j'en suis maintenant absolument certain. Il ne suffit pas de le répéter, il faut que ce soit inscrit dans ta mémoire chromosomique.

— Il y a quoi dans le fond ?

— Un feu infernal... Infernal.

Lorsqu'elle ressortit, on lui fit subir des tas de vérifications, jusqu'à ce qu'elle éprouve un doute quand elle dut passer sous une douche spéciale puis abandonner sa combinaison, se laisser asperger un peu plus loin par une solution verdâtre.

— Vous avez compris, lui demanda le maître Aiguilleur. Il est encore dangereux. Brûlé à soixante pour cent par des radiations nucléaires.

CHAPITRE XIV

Les Hommes Roux se retrouvèrent dans le baleinarium, très impressionnés par ce cirque creusé dans la banquise et qui, autrefois, voyait ses gradins remplis d'une foule énorme tandis que les baleines venaient donner le spectacle, en surgissant du fond de l'océan par un passage que depuis le froid avait rebouché.

Jdrien les laissa pour descendre dans les galeries sous la banquise, à la recherche de la tombe de son vieil ami Pavie. Le vieillard, qui l'avait accompagné depuis la Panaméricaine, avait été heureux à la pensée d'être placé dans un cercueil de glace, en compagnie des dizaines d'Hommes-Jonas qui reposaient déjà dans l'endroit.

Pavie, un vieux mineur usé par le travail, Rénovateur du Soleil par sentiment et non par raison, avec un grand fond de superstition, s'était attaché à l'enfant métis de Roux qui un jour avait trouvé refuge dans son vieux wagon crasseux où il vivait avec une chèvre. Le coup de foudre avait été réciproque et jamais Jdrien ne devait retrouver autant d'amour et de compréhension.

Il n'hésitait pas et continuait sa descente sans appréhension.

À l'époque où ils étaient tous bloqués dans cette immense station abandonnée, il avait un jour eu prescience de la mort de son vieil ami. En explorant le futur immédiat il n'avait pu savoir où le situer et, malgré son jeune âge, avait compris ce qui attendait le mineur fatigué.

Bientôt il entendit l'océan clapoter dans ses profondeurs laiteuses. Le jour se diffusait à travers la couche de glace. Il aperçut le premier squelette des baleines qui, parfois, venaient mourir là comme les Hommes-Jonas. Il y en avait des dizaines apparemment intacts, rongés par les requins, les léopards de mer. Peut-être aussi les rats. Il les contemplait en s'arrêtant parfois. Un jour, ça devait faire treize ou quatorze ans, il avait voyagé dans le ventre de l'une d'elles en compagnie de son père Lien Rag et de Yeuse terrorisée. Ils s'étaient

ensuite retrouvés non loin d'Amertume Station.

Il apercevait la nécropole de glace. La tombe de Pavie était un peu sur la droite et, au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, son cœur battait plus vite. Qu'était cette chose blanche qu'il apercevait sur le cercueil ? Des fleurs ? Des fleurs ici, par ce froid, dans cette solitude ?

Ce n'étaient pas des fleurs mais des plumes blanches et grises. Un oiseau. Le cadavre d'un grand oiseau qui était aussi venu là, mourir de désespoir peut-être.

Son goéland.

Son goéland apprivoisé qu'il avait dû abandonner à la Station Fantôme, lui demandant de veiller sur son vieil ami Pavie.

L'oiseau avait tenu parole et un jour était venu une dernière fois voler péniblement dans les galeries, usant ses dernières forces pour offrir au vieux mineur son bouquet de plumes et de tendresse.

CHAPITRE XV

En plein cours d'alphabétisation, Liensun capta soudain son nom, du moins celui inscrit sur son passeport intérieur : Olav Hedjine, dans la pensée de deux personnes non loin de l'endroit où il se trouvait. Et ce ne pouvait être que dans le compartiment *biouro* de la directrice qui conversait avec un visiteur.

Liensun réussit à s'abstraire de son travail pour sonder le cerveau de cet inconnu. C'était un haut fonctionnaire de la Militsiia régionale qui enquêtait sur lui et sur Ligath dont le nom emprunté était Venia Menovna.

— Olav, tu ne suis pas, dit la monitrice sévère. Tu te laisses distraire.

Il lui sourit et il sut qu'elle le trouvait joli garçon, avec une nuance de pitié cependant pour son infirmité. À côté, dans le *biouro*, la directrice expliquait qu'elle ne pouvait donner beaucoup de précisions sur le jeune homme.

Le fonctionnaire de la Milice ne fournissait aucune explication sur les motifs de cette enquête mais Liensun les retrouvait dans la mémoire « professionnelle » de l'homme. Il faisait ce travail à la demande de la direction des Aciéries et du Comité de Recherches Nucléaires. La routine certainement, encore fallait-il se méfier.

— Olav, je vais me fâcher. Je ne peux quand même pas te donner la fessée à ton âge. Que dirais-tu si je le faisais, méchant garçon ?

Ce qu'il vit dans l'imagination de cette jeune femme le sidéra et offensa son puritanisme. Elle n'était pas très jolie en plus, mangeait trop de féculents et de graisse mais paraissait avoir une grande expérience érotique.

— Si tu pouvais répondre, fit-elle en lui caressant les cheveux, que me dirais-tu ?

La directrice venait le chercher, frappait à la porte et la monitrice, comme prise en faute, sursautait, criait d'entrer d'une drôle de voix.

Liensun se retrouva devant un gros homme sanguin portant une toque de fourrure et couvert d'un manteau qui atteignait le plancher quand il était debout. Il fixa le garçon dans les yeux.

— Voilà ce sourd et muet.

— Non, rectifia la directrice, muet seulement.

— Il comprend ?

Liensun commençait à posséder quelques rudiments de sibérien mais ce qui l'aidait le plus c'étaient les pensées abstraites des gens, quand ils ne formaient pas le mot dans leur esprit mais l'objet ou l'émotion, le sentiment. Ce n'était pas toujours facile et il préférait jouer l'idiot. Seulement les tests prouvaient son quotient intellectuel élevé. Il aurait dû s'en méfier.

— Peux-tu expliquer d'où tu viens ?

Il regarda la directrice et celle-ci déplia une carte ferroviaire sur son bureau. Le policier cita des noms et à celui de Moscova Station Liensun hocha vivement la tête.

La nature profonde de ce policier reposait sur le soupçon. Liensun sut qu'il croyait avoir affaire à un imposteur, et l'idée de l'envoyer chez un spécialiste de la gorge commençait à se faire jour...

— Depuis combien de temps est-il ainsi ?

— D'après sa mère il n'avait que deux ans.

L'homme se leva et releva le menton de Liensun pour examiner la cicatrice. Son geste avait été plein d'une violence contenue, mais il resta stupide et gêné devant la cicatrice impressionnante. Le chirurgien de Fraternité I avait bien travaillé, assurant que par la suite il la ferait disparaître assez facilement.

— Vraiment insupportable, dit la directrice, quand on pense qu'il n'avait que deux ans.

— Trachéotomie pour quelle raison ?

— Abcès dans la gorge, je crois. Il a fallu faire vite.

Soudain le policier lui demanda en panaméricain s'il était content d'être à KTK Vok. Liensun aurait pu tomber dans le panneau si, à sa grande surprise, une fraction de seconde avant que l'homme n'ouvre la bouche, ces mots étrangers ne s'étaient formés dans son cerveau. Le policier ne pensait pas directement en panaméricain. Il lui fallait faire un effort pour construire une phrase et c'était ce qui avait donné au garçon sa présence d'esprit.

— Il ne comprend pas, dit la directrice...

— Sa mère parle très correctement cette langue étrangère. C'est la meilleure traductrice des Aciéries. Là-bas à Moscova Station elle aurait pu avoir une situation enviable. Pourquoi s'est-elle réfugiée ici ?

— Je pense qu'elle fuit un homme, dit la directrice.

— Elle peut espionner pour une autre province moins performante que la nôtre. Ou pire encore, pour les Panaméricains.

— Pourquoi se serait-elle encombrée de ce garçon handicapé dans ce cas ?

— Reste à savoir s'il est réellement handicapé justement.

Liensun apprit que le policier allait prendre rendez-vous chez un spécialiste de l'hôpital des Aciéries avant la fin de la semaine.

Se sentant en état de légitime défense Liensun passa alors à la contre-offensive et concentra toute sa puissance mentale sur le centre émotif de l'homme, faillit renoncer en découvrant sa pauvreté. Cet individu paraissait ignorer la tendresse, l'affection, l'amitié, la compréhension et la tolérance. Un homme ne pouvait être qu'un suspect, une femme belle un objet à plaisir, laide un motif de dérision. Liensun réalisa qu'il n'avait pas le temps d'imposer à cette stérilité affective son image favorable, c'est-à-dire amener le policier à éprouver de l'affection pour lui, même si celle-ci trouvait son origine dans une homosexualité refoulée. Il lança des sondes mentales dans le subconscient mais ne releva aucun signe de pulsion pour le même sexe et chercha ailleurs.

Tout cela ne demandait que quelques secondes mais une dépense psychique énorme. Son emprise était telle que le policier paraissait soudain atteint d'une irrésistible envie de dormir, et Liensun renforça encore cette somnolence par l'excitation de l'endocrine sécrétant une hormone de morphine, si bien que désormais l'officier de la Milice eut un comportement assez bizarre.

— Voyageur officier, commença la directrice, vous sentez-vous mal ?

Il la regarda en dodelinant de la tête tandis que Liensun continuait son exploration fébrile.

— Voulez-vous quelque chose ? On doit pouvoir trouver un peu de vodka quelque part.

L'homme avait divorcé plusieurs fois, détestait les femmes une fois son désir satisfait. Il n'aimait que la chasse aux loups depuis une draisine dans la toundra.

— Mais que dois-je faire ? s'inquiétait la directrice. Olav, ne bouge surtout pas, je vais chercher de l'aide.

Liensun réfléchissait très vite, sachant qu'il ne pourrait tenir le

coup encore très longtemps. Ce flic n'offrait aucune faille psychologique. Donc il devait l'affaiblir physiquement à partir du cerveau. Il força l'endocrine à accélérer sa production d'hormomorphine et en même temps fouilla du côté du diencéphale et surtout des noyaux gris. Depuis des années il étudiait le cerveau, se faisait expliquer ce qu'il ne comprenait pas par des Rénovateurs médecins ou chirurgiens. Il ne vit qu'une seule solution, essayer d'altérer le pallidum et provoquer chez le Milicien une crise momentanée de la maladie de Parkinson. Il tenta de bloquer un court instant l'afflux sanguin mais n'osa le prolonger trop longtemps. Il ne voulait pas estropier cet homme définitivement.

La directrice revenait avec une infirmière, juste comme le Milicien trébuchait et s'affalait sur le bureau. La nouvelle venue demanda de l'aide et Liensun participa au transport de l'homme dans un compartiment voisin. Ils le placèrent sur une couchette.

— Ce n'est pas croyable, dit l'infirmière après l'avoir examiné. On dirait qu'il est drogué... Ses pupilles...

Liensun retourna tranquillement auprès de la monitrice et reprit son travail. Le soir, quand il raconta le danger qu'il avait couru, Ligath ne cacha pas son anxiété.

— Ils enverront un autre enquêteur.

— Peut-être pas tout de suite.

— Tu ne pourras pas toujours les neutraliser.

Il était encore sous le choc et mentalement épuisé pour plusieurs jours.

— J'ai pu approcher du réacteur qui se trouve dans un énorme container blindé. Bien qu'il soit stoppé, il diffuse encore une grosse radioactivité. Je me demande si un seul dirigeable pourra le treuiller... Cinquante tonnes environ avec le blindage de plomb.

— Impossible d'avoir un couple de dirigeables, trop dangereux à cause des vents. Il faudra faire avec un seul. Les autres seront chargés de le ravitailler en vol à plusieurs reprises. L'itinéraire sera modifié pour survoler des zones inhabitées au maximum.

— Nous n'y arriverons pas.

— Ne te décourage pas à l'avance, fit-il hargneux, mais c'était à cause de sa grande fatigue intellectuelle.

— Nous devrions agir très rapidement...

Il y avait un danger : dans la nuit un dirigeable pouvait survoler KTK Vok sans que Liensun puisse capter sa présence à cause de son épuisement nerveux. Elle y pensa tellement qu'à plusieurs reprises elle s'habilla pour aller au-dehors, essayer d'écouter le grondement des

moteurs de l'appareil, mais l'activité industrielle de la ville se poursuivait sans interruption la nuit et les grondements formaient un fond sonore où il était difficile de faire une sélection.

Le lendemain Liensun apprit que le policier avait dû être hospitalisé d'urgence pour troubles psychiques, mais tout le monde pensait secrètement qu'il se droguait depuis pas mal de temps.

Néanmoins la menace d'une visite médicale pesait toujours sur lui et cette fois il lui faudrait trouver autre chose pour détromper le médecin. Mais il avait besoin de ses facultés extrasensorielles pour communiquer avec l'équipage du Dirigeable, en route vers KTK Vok, pour recueillir les dernières instructions.

CHAPITRE XV

Chaque jour elle avait droit à dix minutes de conversation avec Zelay dans la chambre stérile, mais on cherchait visiblement à la décourager. Pour dix minutes, les précautions avant et après exigeaient des préparatifs lassants pendant au moins trois heures, si bien que tous ses après-midi se passaient à l'hôpital. En apparence tout le monde était attentif, compatissant, mais le maître Aiguilleur avait dû prendre personnellement en main la situation pour la décourager. Par exemple il arrivait qu'on lui fournisse une combinaison trop petite qu'il fallait ensuite changer, ce qui demandait de longues minutes. Les différents sas ne fonctionnaient pas, ou bien les douches étaient dérégées, les ultraviolets en panne. Un jour l'électricité fut coupée et les groupes électrogènes de secours défaillants, si bien qu'elle ne put cette fois rencontrer le journaliste.

Zelay restait dans un état très stationnaire, ses brûlures ne cicatrisaient que très lentement et on prévoyait de nombreuses greffes. Mais son esprit retrouvait toute son acuité et, comme il ne pouvait raconter son aventure dans le détail, il bouillait intérieurement. Les appareils qui contrôlaient son rythme cardiaque, sa tension, s'affolaient et le médecin-chef lui-même demanda à Yeuse de ne pas énerver le malade.

Le maître Aiguilleur Aden, trop habile pour s'imposer, n'apparaissait qu'à de rares occasions, mais à GSS on la réclamait pour régler certains problèmes importants, comme des contrats commerciaux avec des firmes banquisiennes qu'elle représentait.

Elle en savait un peu plus sur cette malheureuse expédition dans le gouffre aux Garous. Elle avait duré trois semaines. Il leur avait fallu trois jours pour atteindre cette zone interdite où veillaient des chiens à tête d'homme ou à corps humain. Parfois il n'y avait qu'une partie minime qui rappelait l'homme, une main à la place d'une patte, la forme d'une tête.

Toujours dans la crainte des micros, Zelayo utilisait un argot journalistique, en faveur dans la Banquise, qu'elle ne comprenait pas toujours. Il procédait aussi à des allusions qu'elle seule pouvait comprendre, à des comparaisons avec des êtres, des choses qui n'existaient que dans la Compagnie de la Banquise. Il ne parlait pas de feu souterrain mais de Titan par exemple, et Titan était le volcan énorme qui alimentait la Banquise en eau chaude et en électricité.

Lienty Ragus avait, au bout de vingt-quatre heures, reçu la permission de continuer. On lui avait fait une prise de sang assez rudimentaire, au pouce. Toujours un des Garous présents.

— J'ai attendu quinze jours. Je n'avais presque plus de ravitaillement mais ces êtres fantastiques me fournissaient des morceaux de viande, des conserves qui devaient être très anciennes car j'avais peur de m'intoxiquer.

— Mais comment as-tu été irradié ?

— Un jour j'ai forcé le passage... Pendant une heure j'ai fui en avant, poursuivi par la meute et puis je me suis senti mal, très mal. J'ai vomi, j'ai été incapable de me tenir sur mes jambes. Le reste m'a totalement échappé. Je pense que ces êtres m'ont remonté à la surface, ont trouvé la draine quelque part, m'ont abandonné devant une centrale d'alerte.

Elle dut rentrer à GSS et Floa Sadon la convoqua dans son palais dès le lendemain de son retour. Son visage n'annonçait rien de bon. Elle attaqua directement sur Zelayo :

— Est-ce chez les Roux qu'il a été irradié ? Disposent-ils d'une centrale nucléaire ou d'un dispositif militaire utilisant un réacteur atomique ? Nous allons le soigner convenablement, mais ensuite il devra collaborer avec nos services de renseignements. Si les Roux civilisés de la Zone Occidentale possèdent une technique aussi dangereuse, nous devons prendre toutes les mesures qui s'imposent.

— En fait, dit Yeuse, je ne sais pas grand-chose... Il a du mal à se souvenir, mais je crois que c'est par hasard qu'il est tombé sur une source de radioactivité en poursuivant son reportage en Zone Occidentale.

— Ne te moque pas de moi, fit la maîtresse de la Transeuropéenne avec ironie.

S'il était une chose que Yeuse détestait, c'était ce rappel sournois, impudique, de leurs relations homosexuelles dans des circonstances graves. À la limite, Floa était capable, pour parvenir à ses fins, de proclamer publiquement qu'elles avaient plusieurs fois couché ensemble.

— Restons dans les limites de la convenance, dit-elle en sachant

que ça ne servirait à rien.

— Comme tu veux, mais je suis déçue. Zelay a discuté avec toi une semaine entière.

— Dix minutes chaque fois. Il a un débit très lent, réfléchit pour chaque mot utilisé. Son cerveau a souffert et il doit reconstituer son langage, sa mémoire. Il a eu un accident de chemin de fer sur une voie secondaire proche de la frontière et s'est retrouvé à l'hôpital de Bosnie Station.

Zelay et elle s'étaient mis d'accord sur ce scénario.

— C'est tout ce que je peux espérer ?

— Pour l'instant, oui.

Le même jour, l'ambassadeur sibérien Sernine vint la trouver sans protocole, un simple coup de fil et une demi-heure plus tard il était en face d'elle.

— Grâce à vos services de renseignements nous avons eu quelques informations sur Fraternité I.

Yeuse masqua sa surprise. Elle ignorait que le président Kid avait infiltré des agents chez les Rénovateurs du Soleil.

— Il règne des activités étranges dans cette base. Ils n'ignorent pas que nous avons lancé une grande offensive contre eux avec la plus puissante de nos flottes ferroviaires et toute une armée... Vous souvenez-vous de cette physicienne, Ligath ? Quelle était sa spécialité ?

— Il y a si longtemps...

— Je vous en prie, c'est très important pour nos deux Compagnies. Il semble que les Rénovateurs préparent un grand coup, quelque chose de vraiment énorme et dangereux, mais nous ne savons pas quoi exactement. La seule certitude, c'est qu'ils vont créer une seconde base secrète. Notre offensive ne s'en poursuit pas moins.

— Vous disposerez ainsi d'un réseau qui se rapprochera de notre Concession, fit-elle.

— Eh bien, cela facilitera les échanges commerciaux et culturels, non ?

Elle préférait ne pas poursuivre sur ce chapitre, de crainte de se montrer désagréable.

— Vous redoutez cette Ligath ?

— Une physicienne très exceptionnelle. Ce fut une erreur de l'emprisonner dans ce train-bagne. Mais c'était pendant la guerre et on avait perdu son dossier. Nous aurions besoin de femmes comme elle, désormais.

— Même rénovatrice ?

— L'adhésion à cette secte, pour moi c'est une forme de religiosité rétrograde, vient de frustrations professionnelles très certainement. Ligath a dû se heurter à l'imbécillité des collègues masculins et le digérer très mal. Nous avons changé tout ça.

— Ligath espérait de toute son âme qu'un jour le soleil brillerait à nouveau sur la Terre débarrassée de ses glaces.

Il haussa les épaules et sourit avec indulgence :

— Le Soleil... Comme s'il avait seulement existé un jour.

— Trois siècles plus tôt...

— Parce que vous y croyez à ces trois siècles qui nous sépareraient de ce paradis perdu et ensoleillé ? Mais s'il s'était écoulé beaucoup plus de temps, hein ?

Frappée de stupeur, elle se demandait si un haut personnage comme Sernine oserait plaisanter avec ce dogme des trois siècles. Commettait-il la sottise de lui révéler un éventuel secret connu seulement de quelques personnes dans le monde ? Par exemple des membres du Conseil Oligarchique ?

— Vous plaisantez, murmura-t-elle, ou bien avez-vous la preuve que beaucoup plus de temps s'est écoulé depuis la disparition de... du Soleil ?

— Ce sont les Rénos qui nous intoxiquent avec cette thèse et on n'a jamais rien fait pour la combattre. Croyez-vous qu'une société comme la nôtre a pu se mettre en place en trois siècles, se structurer autant ? Songez à ces réseaux perdus que l'on retrouve parfois, ces stations du bout du monde désertées depuis des siècles.

Il souriait comme s'il la jugeait naïve.

— Et les Roux, les Roux qui n'auraient que cent cinquante ans d'existence ? Vous y croyez, vous ? Non. Nous connaissons les Glaces depuis des temps immémoriaux. Nous avons survécu et c'est ça notre véritable religion... Nous sommes des hommes qui avons su surmonter les conditions horribles de vie. Le reste n'est que de la superstition.

— C'est la thèse officielle de votre Compagnie ?

— Elle a des détracteurs, je le reconnais. Quand vous me dites que cette Ligath, une scientifique, pense encore que le Soleil peut revenir, je n'y crois pas. Elle a choisi cette secte comme moyen de dissidence, c'est tout... Pour en revenir à ma question, que vous disait-elle dans le train-bagne ?

Trop abasourdie pour pouvoir répondre sur le coup, Yeuse alla chercher de la bière et remplit les verres. Jamais personne, pas même Lien Rag ni les savants qu'elle connaissait, n'aurait osé soutenir une hypothèse semblable.

— Mais, dit-elle, les documents postérieurs à l'année 2050 existent, chronologiquement on arrive environ à trois cent dix ans puisque c'est notre calendrier actuel.

— Ah ! vous revenez là-dessus ? On a pu détruire les véritables preuves, en mettre de fausses à la place.

— Partout dans le monde ? fit-elle, peu convaincue.

— Chez nous des historiens, des ethnologues et même des archéologues travaillent là-dessus depuis des années, et même s'ils n'ont pas encore publié leurs travaux, quelques articles dans des revues, quelques conférences nous ont laissé entrevoir une tout autre vérité historique. Je vous en prie, nous aurons un jour le temps de discuter de cette passionnante affaire. Ligath vous a-t-elle fait des confidences ?

— Je suis trop ignorante en physique, chimie ou biologie pour qu'elle ait jugé intéressant de discuter avec moi. Nous n'avions que des relations plus simples, chaleureuses. Elle croyait que le Soleil pouvait être ranimé, parlait souvent d'une sorte de bombe capable de provoquer une floculation de ces poussières qui forment le ciel.

— Encore une idée reçue, dit Sernine en secouant la tête d'un air navré. C'est tout ?

— Le souffle de cette bombe provoquerait ce phénomène.

— Quel genre de bombe ?

— Je l'ignore.

— Ligath avait étudié la physique nucléaire dans plusieurs universités de chez nous.

— Elle m'a dit que ses études avaient duré assez longtemps, car elle n'était jamais satisfaite de ses connaissances. Mais dans le train-bagne, en vingt ans elle a dû perdre tout son acquis ou du moins une partie.

— Elle griffonnait sans cesse sur n'importe quoi, des formules, des théories qu'elle retrouvait dans sa mémoire. Après sa spectaculaire évasion avec d'autres Rénos, on a retrouvé quelques-unes de ces notes qu'elle n'avait pas eu le temps d'emporter. Certaines étaient écrites sur du plastique, sur des déchets de toutes sortes, carton, bouts de bois...

— Je sais qu'elle passait des heures de loisir à essayer de reconstituer sa culture scientifique. C'était la seule chose qui comptait vraiment pour elle et vous vous trompez en la présentant comme une scientifique frustrée. Elle se moquait bien des honneurs et des questions de préséance. Il lui suffisait de pouvoir réfléchir pour être heureuse.

— Cette bombe était thermonucléaire ? Électro-nucléaire ou

magnéto-nucléaire ?

— Mais comment voulez-vous que je le sache ? Je n'avais même pas idée de ce qu'elle voulait dire.

— Ligath est une spécialiste du nucléaire. Si elle adorait le Soleil, elle détesterait l'énergie nucléaire. Les Rénovateurs pensent que seul le Soleil peut produire des biens, l'énergie, la nourriture.

— Ce n'était pas utopique.

— Voilà, dit-il d'un air de triomphe. Vous avez trouvé le mot qui convenait. Ce n'était pas une utopiste et elle se basait sur des calculs sérieux, vérifiés... C'est ce qui est inquiétant.

Il avala un demi-verre de bière avant de poursuivre :

— Votre honoré Président a bien voulu nous communiquer quelques informations transmises par des agents infiltrés à Fraternité I. Ligath a disparu depuis plus d'une semaine, ainsi que ce garçon, Liensun, qui dirige les commandos de la petite force des Rénos. Ils ont disparu et pourtant les dirigeables sont revenus à la base. Ils ont été déposés quelque part et nous essayons de savoir où. Ces derniers temps ils ont concentré leurs attaques contre ma Compagnie. Pourquoi ? Que cherchent-ils ? Toutes les Provinces sont en alerte. Nous faisons circuler leur signalement.

— Ils sont peut-être en Panaméricaine ?

— Lady Diana n'y croit pas. Ils ne sont pas en Transeuropéenne non plus.

— Rien ne permet de répondre aussi catégoriquement.

— Nous préférons prendre nos précautions, dit-il sèchement.

CHAPITRE XVII

Ce fut Glinda Stall, la compagne du Président Kid, qui alla chercher la petite fille. Un soir, discrètement. Lichten désapprouvait totalement cette adoption et avait trouvé un prétexte pour s'éloigner de Titanpolis. Il boudait visiblement. Le Kid travaillait dans son cabinet mais attendait impatiemment le retour de sa compagne. Lorsque la porte s'ouvrit, il fut soudain intimidé, anxieux. La petite blonde se trouvait sur le seuil avec son ourson dans les bras et le regardait.

Il leva la tête, sourit et elle courut vers lui en criant :

— Doj, Doj.

Avec une agilité stupéfiante elle grimpa sur ses genoux et se cramponna à son cou pour le regarder dans les yeux.

— Doj ?

— Elle avait peur, dit Glinda qui regardait cette scène de la porte. Très peur. Je crois que la voilà rassurée.

Le Kid manœuvra son fauteuil électrique et roula à travers le compartiment de bonne dimension. Elle parut ravie et se mit à rire aux éclats.

— Nous continuerons à l'appeler Rewa.

Sa compagne inclina la tête.

— Ce sera notre fille. Elle est réellement à nous celle-là puisque ses parents sont morts. Personne ne la revendiquera et un jour elle sera la reine de cette Compagnie.

— Personne, tu es sûr ? demanda Glinda.

C'était surprenant car elle n'élevait jamais le ton, ne discutait pas ses décisions.

— Elle appartient à un peuple, à ces hommes assez fous pour vivre dans le corps des baleines.

— Tu as dit des fous... Des orgueilleux, des gens qui se prennent pour l'élite de la race humaine. Depuis qu'ils ont appris à survivre en symbiose dans le corps des cétaqués, jamais ils n'ont essayé de communiquer avec nous. Ils nous méprisent avec nos rails, nos petits trains, notre obligation de vivre sous des cloches tandis qu'eux sont les maîtres de la banquise, des océans et prochainement des mers.

Glinda eut un geste poignant avec ses mains. Il lui avait parlé de la baleine volante et cette histoire la terrorisait. Elle s'imaginait qu'un beau matin au réveil elle en verrait tout un troupeau batifoler autour de la coupole cristalline de Titanpolis.

— Elle va devenir une Banquisienne, une humaine comme les autres. Je hais les gens de sa race. Comparés aux Roux, ils manquent de solidarité humaine alors que le Peuple du Froid a toujours voulu entrer en contact avec nous, malgré les rebuffades, les atrocités dont ils ont été les victimes, le racisme permanent à leur rencontre.

— Doj, s'inquiéta la fillette.

Il sourit, embrassa son bras potelé :

— Non, Doj n'est pas en colère. N'aie pas peur.

— L'ennui, c'est l'alimentation. Elle est habituée à une nourriture de synthèse filtrée dans le sang des animaux. Il paraît qu'elle refuse les mets les plus simples, les plus agréables, sauf le sucre et la caséine.

— Je connais ta patience, Glinda, et je sais que tu l'habitueras doucement à notre façon de vivre. Elle n'a que deux ans et s'y fera vite.

— Avons-nous le droit de la couper des siens ? demanda Glinda.

Il fronça les sourcils. Pourquoi tant de scrupules ? C'était une petite orpheline qui avait besoin de tendresse et de bonne nourriture. Que les autres orgueilleux continuent de patrouiller inutilement dans les mers du globe en vivant comme des parasites de l'amitié des baleines !

— Ne t'inquiète pas.

Glinda prit l'enfant mais Rewa se cramponna au cou de son « doj » avec des larmes dans la voix. Il dut la conduire lui-même jusque dans le compartiment prévu pour elle. Lorsqu'elle découvrit la baignoire ronde où clapotait une eau bleutée et tiède elle descendit de ses genoux et se jeta tout habillée dedans en riant aux éclats.

Yeuse avait pu lui faire parvenir, par un marchand banquisien de retour de Transeuropéenne, un très long rapport sur plusieurs problèmes. C'est ainsi qu'il apprit que Sernine utilisait les renseignements fournis par les espions qui opéraient dans Fraternité I.

— Un coup de Lichten, le cachottier.

La jeune femme lui résumait la théorie de Sernine sur l'histoire des derniers siècles. Il trouva que Yeuse s'émouvait pour peu de chose. Si les Sibériens voulaient croire que l'époque glaciaire remontait beaucoup plus loin dans le temps, qu'importait ? Chacun pouvait établir une théorie différente.

Il y avait aussi ce Zelay hospitalisé, avec des brûlures inexplicables, dans un établissement de Bosnie Station. À quelle affaire douteuse ce garçon avait-il été mêlé ?

Cette Ligath disparue avec Liensun, voilà qui constituait un mystère très inquiétant. Ils pouvaient se trouver dans sa propre Compagnie en train de préparer un sabotage ou l'attaque d'un entrepôt de matières premières. Il alerta les services de sécurité pour que l'on surveille les arsenaux, les dépôts d'huile, de nourriture et les fabriques de matériel sophistiqué. Ces gens-là avaient déjà fait main basse sur des équipements électroniques, de l'huile de baleine et des batteries de bactéries produisant un amollisseur de métal.

Cette Ligath était une physicienne spécialiste en énergie nucléaire ? Voilà qui devenait inquiétant car la Compagnie possédait plusieurs réacteurs. Tous avaient été achetés secrètement à des trafiquants anonymes qui avaient dû les voler ou les retrouver sous la glace. D'énormes bandes organisées équipées d'ordinateurs, utilisant des historiens et des géographes, engageaient d'énormes moyens pour descendre sous la glace à la recherche de tout ce qui rapportait gros. Cela pouvait aller de l'ancienne bijouterie parisienne aux réacteurs nucléaires. Le Kid savait que des financiers puissants investissaient de l'argent dans ces opérations qui, lorsqu'elles réussissaient, pouvaient rapporter mille fois la mise.

La porte s'ouvrit et toute nue Rewa se précipita sur lui, poursuivie lourdement par une Glinda décoiffée.

— Elle a tout aspergé. Attention, elle est encore mouillée.

Le Kid ferma les yeux en entourant de ses bras le petit corps lisse et vibrant. Une petite sirène soyeuse, une merveille sortie de la mer rien que pour lui.

— Doj.

Ses cheveux avaient un goût de sel. Il serait resté des heures ainsi mais elle glissa comme une anguille entre ses mains et courut vers Glinda qui l'emporta dans ses bras.

CHAPITRE XVIII

Non seulement elle avait de la mémoire, mais un fameux coup de crayon et, en quelques minutes, Liensun eut sous les yeux le dessin du container blindé où se trouvait le réacteur du sous-marin.

— On peut fixer des câbles en différents endroits, ici, et là et encore ici... Peut-être faudra-t-il que les autres dirigeables fournissent de l'hélium supplémentaire à celui qui soulèvera le colis...

— C'est délicat à réaliser. Nous n'avons pas de tuyaux assez flexibles. Peut-être faudrait-il équiper plusieurs filtres à hélium en série sur un seul appareil.

— Tu crois qu'ils vont venir aux nouvelles ?

Ils attendaient chaque nuit le dirigeable qui devait survoler KTK Vok. À bord il y aurait un médium, une personne hypersensible à laquelle Liensun transmettrait des images, des mots. Le procédé était sûr puisqu'il avait atteint, au cours de plusieurs expériences, une série de réussites à quatre-vingt-dix pour cent. Le seul obstacle était la hauteur à laquelle pourrait se maintenir le dirigeable.

— Il faut en finir, dit Ligath, et vite. On nous recherche.

Liensun leva les yeux de sur le dessin, croyant avoir mal compris.

— On nous recherche, répéta-t-elle. La Sécurité Ferroviaire a lancé un message concernant une femme et un garçon dont le signalement correspond aux nôtres.

— Il y avait des photographies ?

— Oui, mais seulement la mienne avec vingt ans de moins. Je suis complètement méconnaissable.

Seulement le télex insiste sur un détail très important. Je cite : « Cette femme Ligath, ancienne déportée, doit rôder autour d'installations nucléaires. »

Liensun frémit :

— Ils te connaissent bien, dis donc.

— Notre seule chance, c'est qu'ils nous croient en train de nous cacher et de n'agir que la nuit. Ils n'imaginent pas que nous sommes intégrés dans la station, moi avec un travail régulier, toi dans un centre de rééducation. Je pense que cela nous donne un peu de temps. Les patrouilles de la Milice n'ont jamais été aussi nombreuses dans la campagne. Et à l'intérieur, c'est la Sécurité ferroviaire qui monte la garde.

— Ça se complique.

Il leva le dessin :

— Il me faut maintenant l'environnement, les postes de garde. L'attaque s'effectuera en plusieurs points mais sur le site du réacteur elle sera féroce. Nous aurons besoin d'armes.

Ligath dessinait le site mais ne savait où ils trouveraient des armes.

— Ça, qu'est-ce que c'est ?

— Un wagon-couchettes pour les équipes de garde. On y trouve des douches, une cuisine, de la lecture.

— Il doit y avoir une armurerie.

— C'est possible.

— Demain tu dois rapporter ce renseignement.

— Demain, protesta-t-elle, je n'ai aucun motif d'aller vers le réacteur.

— Tu n'iras pas vers le réacteur mais dans ce wagon qui sert de poste de garde. Tu demanderas si on n'a pas trouvé un dossier, tu as le temps d'imaginer lequel. Tu essayeras de pénétrer dedans. Même si tu dois suivre un gars de la Sécurité que tu auras allumé.

Ligath posa le crayon et le fixa dans les yeux :

— Ai-je bien entendu ? Tu me conseilles de me prostituer ?

Il essaya de lire dans son esprit mais elle se fermait à double tour lorsqu'il essayait de pénétrer en elle, semblant assimiler cette tentative mentale à un viol.

— Nous avons besoin d'armes.

— Serais-tu obsédé par le sexe ? Je n'aime pas ce genre de conseils, comme je n'aime pas le regard que tu poses parfois sur moi.

Il rougit :

— Que vas-tu chercher là ?

— Rien. Inutile de nous disputer. Je n'irai pas coucher avec un policier pour la réussite de notre mission, c'est tout.

— Je savais bien que tu n'étais pas sincère. Je l'avais dit à Ma

Ker depuis longtemps.

— Tu mens. C'est Ma Ker qui se méfie de moi, comme de tout le monde d'ailleurs.

Il se coucha furieux, ne parvint pas à s'endormir et vers minuit se concentra comme chaque soir dans le cas où l'appareil survolerait la station.

Tout d'abord il crut à une illusion puis tout se confirma. Dans l'esprit du médium il lut le mot de passe prévu suivi du nom du dirigeable : *Soleil de Liberté*.

— Ligath, ils sont là-haut.

Elle dut croire à une ruse car elle ne bougea pas et il descendit de sa couchette en gardant le contact. Il décrivit le site avec précision puis le container lui-même, précisant qu'il fallait prévoir un câble assez résistant pour soulever soixante-dix tonnes. Il exagéra le poids du réacteur par prudence.

Le médium posait une question claire qu'il répétait indéfiniment : « Le jour J de l'opération ? Le jour J de l'opération. »

— Ligath, ils veulent savoir le jour. Je réponds dans une semaine exactement, même heure ?

— Non, quatre jours.

— Ils n'auront pas le temps matériel d'aller à Fraternité I et de revenir. Il leur faut une semaine.

— Dans une semaine ou nous serons arrêtés ou en fuite.

— Ils doivent retourner là-bas pour prévenir Ma Ker et remplir les réservoirs, changer les filtres.

— Nous n'avons pas les moyens d'attendre. Sinon ce sera la catastrophe, je le sens.

Elle l'impressionna, lui, le télépathe et le prescient.

— Je vais essayer, mais je crains...

Le médium dut demander conseil car il resta introuvable pendant quelques minutes. Puis Liensun décela quelque part dans l'espace ou dans une autre dimension ces mots qui paraissaient clignoter : « impossible, impossible, impossible »...

— Il faudra bien que ce soit dans quatre jours, lança-t-il avec force, sinon nous ne serons plus là pour vous guider. Faites avec les moyens du bord, allez piller des stocks de carburant, lancez des messages radio à Fraternité I malgré les risques d'écoute. Cachez-vous dans une zone déserte mais dans quatre jours à la même heure soyez ici.

C'était fini pour lui. Épuisé, il ne pouvait insister davantage. D'ailleurs il s'endormit très vite sans s'inquiéter de *Soleil de Liberté*

dont le commandant perplexe se demandait comment faire.

La monitrice qui s'occupait spécialement de lui trouva qu'il avait les yeux cernés.

— On a trouvé une petite amie, pas vrai ?

Elle finissait par le dégoûter avec ses allusions salaces.

— Une voisine, peut-être ? Ces femmes de mineurs toutes seules la nuit... On découche sans réveiller sa maman ?

Comme il ne pouvait répondre, elle en abusait. Il était persuadé que ce genre de filles lui auraient crié des obscénités s'il avait été sourd, auraient soulevé leurs jupes s'il avait été aveugle. Elle le considérait à peu près comme un animal sur lequel on se défoule.

— Tu vas écrire ça, mon coco... Et applique-toi. Hier ce n'était pas lisible.

La directrice entra dans le compartiment. Elle était pâle. Derrière, Liensun aperçut deux uniformes et un homme en civil.

— Ils disent qu'Olav est un espion, ma pauvre Tania. Vous vous rendez compte ?

Liensun réussit à garder son calme mais pénétra dans le cerveau du civil, n'y lut qu'une vague méfiance et surtout l'agacement que lui donnait cette arrestation dans une institution.

— Ils ont arrêté sa mère... Je n'arrive pas à y croire.

Souriant, Liensun se leva et tendit la main aux policiers de la Milice.

— C'est un pauvre garçon, vous savez... vous devez faire erreur.

— Si erreur il y a, elle sera vite réparée, la rassura l'homme en civil.

Liensun les suivit avec entrain et parut ravi de se retrouver dans la draisine aux vitres grillagées.

CHAPITRE XIX

Les Roux qui marchaient en tête de la colonne signalèrent les montagnes blanches et transparentes à l'horizon alors que la nuit approchait.

Jdrien, étourdi de fatigue, ne fit pas assez attention à l'information. Il n'osait pas proposer de passer la nuit là par fierté, pensait qu'ils trouveraient des abris dans ces « montagnes blanches et transparentes », certainement un entassement de congères comme les vents énormes de cette partie du monde en sculptaient. Certaines pouvaient même atteindre des hauteurs infranchissables, mais celles-là, d'après les renseignements qui affluaient de bouche à oreille, n'étaient pas très élevées. Ce qui suscitait la surprise, c'était surtout la transparence.

— Tu es fatigué, Jdrien, dit Vsin en voulant le soutenir. Je vais te construire un igloo et je te préparerai ton repas. Il ne faut pas continuer plus loin.

— Encore un peu sinon nous n'arriverons jamais.

Le détour par la Station Fantôme où se trouvait la tombe de Pavie les avait bien retardés. Puis il y avait eu une effroyable tempête qui les avait forcés à s'enfouir dans la banquise. Les vents avaient soulevé six Roux, quatre hommes et deux femmes, pour les projeter contre des congères et les disloquer. Des rouleaux de glace, des boules énormes accouraient alors du sud et écrasaient tout sur leur passage. Trois autres personnes avaient été blessées.

— Je t'en prie, Jdrien. Laisse-moi faire... Je mâcherai ta viande, je réchaufferai la glace dans ma bouche pour te donner à boire.

Têtu il s'obstinait, mais son corps se penchait fortement en avant dans un équilibre précaire. C'est alors qu'un Roux colossal vint vers lui :

— Écoute, Messie, les montagnes transparentes sont en train

d'avaler les nôtres... là-bas devant. Autant que tous mes doigts réunis.

Jdrien avait l'impression de faire un sale rêve. Il secouait la tête comme s'il ne comprenait pas.

— Ils disent que la montagne les avale puis rejette la fourrure et les os.

— C'est une légende ? Une belle histoire ?

— Non, c'est ce qui arrive actuellement à ton peuple, Messie, dit le Roux en le secouant.

Vsin se fâcha et faillit lui mordre le poignet :

— Tu ne vois pas qu'il est las ? Que viens-tu raconter ?

Mais les bruits tragiques refluaient vers eux et les Roux terrorisés se regroupaient. La colonne qui s'étirait sur des kilomètres n'avancait plus.

C'est alors que, dans le puits de sa mémoire, retentit la voix de son père Lien Rag. C'était autrefois, quand il n'était qu'un petit garçon et que Pavie vivait encore. Lien Rag l'avait retrouvé dans la Station Fantôme et lui avait parlé de cette chose abominable qui mangeait les hommes, les phoques et jusqu'aux baleines.

— Jelly, murmura-t-il.

Sa mémoire se composait de strates dans lesquelles s'accumulaient les périodes de sa vie. Rien ne se perdait parce qu'il était ainsi constitué pour ne jamais rien oublier.

— Jelly... Il faut partir. Elle va nous dévorer tous. C'est une montagne transparente qui avance très vite. Elle a des bras mous qui bien que sans muscles n'en sont que plus dangereux. Fuyez, mes frères, fuyez le plus vite possible. Moi je dois aller chercher les nôtres.

Les Roux indécis restaient groupés et ne paraissaient pas vouloir le laisser passer.

— Non, criait Vsin, il ne faut pas qu'il aille là-bas.

— Ils ne comprendront pas tout de suite que cette chose n'est pas une montagne.

Curieusement Jelly n'était pas présente dans les légendes des Roux ou alors sous une autre forme. Les Hommes du Froid aimaient transfigurer la réalité, ne la trouvant jamais assez digne d'un récit. Il se débattait mais on le tenait ferme. On le juchait sur les épaules de l'homme puissant qui l'avait interpellé et, dans le crépuscule, il pouvait voir la colonne qui se disloquait dans tous les sens.

Il essaya d'intervenir mentalement dans le plus grand nombre d'esprits mais c'était au-dessus de ses moyens. Pourtant quelques-uns entendirent son avertissement et se mirent à courir vers le sud.

— Je vois la montagne qui dévore, dit-il. Ses bras doivent

s'approcher.

— Que peut-on faire, les trancher avec un couteau d'ivoire ?

— Ce serait inutile.

Peu à peu les Roux prenaient la direction du sud mais la nuit devenait trop épaisse pour établir un premier bilan des pertes.

— Tu n'as pas prévu cette Montagne vorace, ô Messie, lui dit l'homme qui le trimbalait sur ses épaules larges.

— Il y a des hommes dans cette montagne. Je les ai surpris mais je ne pensais pas à Jelly.

— Ce n'est pas une montagne alors ?

— C'est une bête qui peut recouvrir un territoire si grand qu'il faudrait cinquante jours pour en faire le tour, en marchant sans arrêt.

— Mais ces hommes que tu entendais... Ce sont des fantômes ?

— Ils sont bien vivants, ils pensent comme toi et moi.

La horde finit par s'arrêter au bout d'une heure et on construisit un igloo pour le Messie. Vsin mâchait la viande gelée pour lui, la crachait dans sa main et lui tendait celle-ci comme une petite écuelle. Il avalait sans penser à ce qu'il faisait, essayant de remonter du puits de ses souvenirs comment Lien Rag son père avait pu se protéger du monstre transparent.

Les groupes épars rejoignaient le campement et on chuchotait des noms de disparus. Il semblait que plus de cinquante Roux aient été phagocytés par Jelly. La colonne n'avait rien remarqué, croyant qu'il s'agissait d'une glace spéciale et un premier groupe s'était aventuré assez loin avant de disparaître, tandis que « les bras mous » de la bête encerclaient les autres et grossissaient si vite qu'ils se trouvèrent enfermés dans une sorte de cage. Un seul réussit à s'échapper en faisant, disait-il, un bond extraordinaire.

— Mange, disait Vsin qui fit fondre de la glace dans sa bouche.

Il rentra ensuite dans son igloo pour essayer de dormir. Mais la pensée des Roux morts, et aussi la présence d'inconnus dans le corps monstrueux de Jelly, le tinrent éveillé longtemps.

CHAPITRE XX

Dans un compartiment-cellule assez étroit, Ligath essayait de faire le point sur la situation. Pour l'instant, elle et Liensun n'étaient considérés que comme suspects, à la suite d'un avis de recherche venant du Conseil d'administration central. Le policier en civil qui l'avait arrêtée avait fait la grimace en comparant son visage à celui de la photographie ancienne, pensant que ce n'était pas évident.

Elle savait qu'on l'avait dénoncée parce que, dans le site nucléaire, régnait une grande suspicion et qu'on avait préféré commettre une injustice plutôt qu'une faute grave.

Pour l'instant on avait demandé des renseignements sur Venia Menovna dont elle avait endossé l'identité. Cette femme, réfugiée à Fraternité I, avait habité Moscova Station et exercé comme professeur de panaméricain dans une école d'adultes. Rien de faux là-dedans. Mais la photographie de Venia ne correspondrait pas et, de plus, il lui faudrait justifier ce qu'elle avait fait pendant un an. Un an, c'était le temps mis par Venia pour atteindre la base des Rénovateurs.

Quelquefois elle en avait discuté avec Liensun et ils avaient décidé d'inventer une histoire. Atteinte de dépression, elle serait partie dans une ferme coopérative du nord pour élever des rennes. Elle avait une adresse difficile à vérifier car la ferme avait ensuite disparu sous une tempête de congères. Mais la date serait difficile à situer.

Venia n'avait pas de fils et Ligath et Liensun n'avaient rien prévu à ce sujet. Elle pouvait l'avoir adopté mais adopte-t-on un garçon de vingt ans, muet et un peu demeuré, sans intention équivoque ?

Non sans difficultés elle parvint à libérer son cerveau de son verrouillage habituel et attendit que Liensun vienne le fouiller. On l'avait enfermé dans une cellule voisine.

Il fut surpris de pénétrer aussi facilement son cortex. Elle lui offrit des images précises de ce qu'il fallait dire et il en fut profondément choqué. Déplacer la curiosité des policiers sur un délit

sexuel.

Il protesta. Jamais il ne pourrait affirmer qu'elle l'avait littéralement violé à partir du moment où elle l'avait adopté.

« Tu diras que tu errais dans les fermes, que tu étais malheureux et que je t'ai protégé. Nous sommes partis ensemble et nous avons vécu en pleine solitude, dans une station abandonnée. C'est là que je t'ai débauché. Il faudra expliquer comment. Que nous soyons bien d'accord là-dessus. Une scène pornographique qui va tellement troubler les miliciens qu'ils oublieront l'accusation d'espionnage. Tu devras être le plus possible choquant. » Elle désespérait de parvenir à lui faire admettre ce système de défense. Il ne voulait pas lire en elle les images obscènes qu'elle lui proposait et elle insistait avec violence.

« Tu trahis pour de vagues pudeurs stupides ? Serais-tu encore vierge ? C'est ça, hein ? Il n'y a qu'un puceau refoulé pour ne pas comprendre. » Il essayait de se justifier. S'il faisait cela, il ne pourrait jamais plus la regarder en face.

« Tu aurais couché avec moi, je le sais. La nuit tu te masturbais en pensant au plaisir que tu aurais pu tirer de moi avec un peu plus de gentillesse de ma part. Tu crois que je ne t'entendais pas ? » Elle dut y aller un peu fort car il cessa tout contact.

Elle le supplia pendant une heure avant qu'il ne se manifeste. Bizarrement, elle éprouvait un trouble physique quand elle le sentait pénétrer dans son esprit.

« Il faut que nous soyons bien d'accord. D'abord la ferme où je t'ai rencontré, puis la station abandonnée où tout a commencé. » Pour la ferme, elle avait quelques renseignements, mais pour la station abandonnée ils durent chercher une ligne lointaine, sans même connaître la carte ferroviaire de cette région. Liensun réussit à puiser dans le cerveau d'un homme inconnu, habitant un wagon non loin de là, quelques indications. Il avait cherché un peu partout et cet homme se souvenait parfois de sa station natale dans le nord de la concession.

« Maintenant le reste. Tu n'avais aucune expérience, ni même idée de ce qu'était l'amour. Quand ils t'interrogeront, tu expliqueras avec des gestes et des dessins maladroits. Mais c'est surtout à moi qu'ils s'en prendront, parce que tu es muet et que ça les agace toujours d'interroger un handicapé. Tu deviendras ma victime et tu risques de t'en tirer assez vite. Moi je peux en prendre pour un à trois ans pour avoir séduit un adulte considéré comme mineur à cause de son infirmité. »

Il s'indigna, disant qu'il ne supporterait pas d'être libre en la sachant condamnée.

« Ne t'inquiète pas. On s'habitue à tout et il faut que le réacteur

soit enlevé dans quatre jours, souviens-toi. »

CHAPITRE XXI

Au bout d'une quinzaine de jours, Zelay put profiter d'un train sanitaire qui recueillait les grands malades dans les régions les plus déshéritées. La Province Bosnienne en faisait partie.

Yeuse avait payé le prix de ce transfert auprès d'une Floa Sadon à la sensualité exacerbée. Une frénésie amoureuse paraissait à peine voiler une angoisse de vivre, de se maintenir au pouvoir. La Compagnie semblait dans les difficultés économiques et sociales. Les champs subglaciaires de l'ancien Moyen-Orient étaient en train de se partager entre l'Africana et la Sibérienne. Floa paraissait trouver auprès de l'ambassadrice banquissienne l'apaisement du corps certes, mais aussi quelques heures de relaxation.

— Zelay nous ment. Nous pensons qu'il a découvert une source d'énergie nucléaire dont il veut garder le secret pour votre Président, le Gnome. Un navire ancien ou une plate-forme pétrolière de jadis...

— Le Kid n'en profiterait jamais, vu la distance.

— Par le pôle, il peut la raccourcir.

— En s'insérant comme un coin entre la Sibérienne et la Panaméricaine ? Dans le détroit de Béring ?

— Pourquoi pas ? Légalement sa concession concerne toute la banquise entre les deux inlandsis, l'asiatique d'un côté, l'américain de l'autre. C'est défendable devant la CANYST. Et je peux soutenir ses revendications.

— Les deux grandes Compagnies n'accepteront jamais qu'une troisième vienne les séparer. Et toi-même aurais une frontière avec nous là-bas vers le pôle arctique.

— J'en serais heureuse, et que m'importe un réacteur nucléaire perdu ?

C'est ainsi que le journaliste fut admis dans un centre médical important situé à cent kilomètres de GSS. L'endroit se nommait

Medical and Surgical Station que l'on abrégait comme toujours en Mesur Sta. Yeuse pouvait s'y rendre autant de fois qu'elle le souhaitait. Zeloy, considéré toujours comme radioactif, n'était visible qu'à travers une vitre. Leur méfiance restait éveillée et ils ne pouvaient qu'échanger des banalités.

— Les Aiguilleurs feront tout pour me faire expulser. Ils me mèneront la vie dure, refuseront les permis de voyager.

— D'abord tu guéris, ensuite tu prends un congé et tu retournes dans la Banquise.

— Je ne pourrai jamais revenir si je fais ça.

On l'avait sorti de sa baignoire spéciale depuis peu mais il devait vivre nu dans ce compartiment stérile.

Au bout de quelques visites, Yeuse se rendit compte qu'il la désirait passionnément et ne parvenait pas à le cacher. Le personnel médical paraissait s'amuser de la situation qui la rendait confuse.

— Le Kid et Glinda ont adopté une petite fille de deux ans, elle se nomme Rewa. Il me l'a écrit personnellement.

— C'est inattendu, dit Zeloy. La presse de chez nous n'y fait pas allusion.

— Le Président n'étale pas sa vie privée.

— Tu l'aurais cru capable d'un tel geste ?

— Jdrien lui échappe. Il a éloigné ses amis. Lien est mort et je suis en Transeuropéenne. Le Kid devait se trouver bien seul chez lui. Glinda est une excellente compagne mais assez taciturne. Il doit regretter de n'avoir aucune descendance.

— D'où vient cette petite fille ?

— Il ne le précise pas. Il m'a promis une photographie dans le prochain courrier.

Elle rencontra Sernine quelques jours plus tard, car elle lui avait demandé de rechercher ses anciens compagnons du Cabaret *Miki* qu'ils n'avaient jamais revus, le Kid et elle. Accusée de meurtre sur la personne d'un lieutenant, c'était la vérité, elle avait tué l'homme pour protéger Jdrien enfant, elle avait été déportée dans un train-bagne où Lien Rag était venu l'échanger contre une rançon. Pendant ce temps le Kid, qu'on appelait alors le Gnome, avait continué les spectacles itinérants avec Miele qui avait recueilli Jdrien, et quatre autres comédiens. Tous les autres avaient fini par mourir du scorbut ou de froid.

— Vous avez séjourné dans un village nommé Kapousta Voksal, la station du chou que dirigeait le général Chekarine amputé des deux jambes à la suite d'une guerre de pacification. Il est mort peu après et

ses fils se sont entre-tués ou presque pour l'héritage. Des fils nés de différentes mères. Il y a chez nous en Sibérienne des districts, des villages, propriétés privées de héros ou de grands personnages. Chekarine avait un grand territoire où il chassait le tigre des glaces avec une telle assiduité qu'il a presque fait disparaître cet animal dans sa contrée. Une certaine Inis, cela vous dit quelque chose ?

— C'était notre ingénue, frêle, délicate.

— Vraiment, se mit à rire Sernine. Elle a épousé Chekarine fils et dirige Kapousta Voksal d'une main de fer. Son mari file doux devant elle. On dit qu'elle chasse comme son beau-père mort. Le gros Tonguy, le jongleur et cracheur de feu, a disparu avec une vague troupe de bateleurs qui ont été soupçonnés de brigandage. Possible qu'il ait été condamné et exécuté sous un autre nom.

— Latio le fildefériste ?

— Engagé dans un grand cirque, s'est tué au cours d'une représentation.

— Reste Morgane, qui avait des dons de voyance.

— C'est exact. Elle travaille dans un centre de parapsychologie où elle participe à un programme de prévisions à long terme dans un domaine resté secret. Satisfaite ?

— Ils sont tous restés chez vous ? Il n'y a que le Kid, Miele et Jdrien qui ont quitté la Transsibérienne.

— Clandestinement.

— Miele est morte dans un train englouti par la dislocation de la banquise, lorsque la température a brusquement remonté il y a pas mal de temps de ça.

— À cause des Rénovateurs du Soleil.

Yeuse avait trouvé ce prétexte pour rencontrer l'ambassadeur soviétique mais, dans le fond d'elle-même, elle souhaitait poursuivre ses questions sur un autre sujet et il ne paraissait pas dupe.

— Je n'arrête pas de réfléchir à ce que vous m'avez dit l'autre fois... Je me réveille même la nuit et j'en arrive à trouver des justifications troublantes. Cette thèse qui prouverait que la période glaciaire que nous vivons remonterait au-delà de trois siècles, jusque dans des temps immémoriaux...

— Vous feriez une excellente Sibérienne orthodoxe puisque, dans quelque temps, ce sera le dogme officiel chez nous.

Yeuse secoua la tête :

— Je ne suis pas stupide au point de croire que ce dogme est vraiment scientifique. Non, ce que vous cherchez, c'est à détruire l'influence des Rénovateurs du Soleil, à rendre leur espoir d'un retour

du Soleil utopique. Si vous prouvez que la Terre vit sans Soleil depuis deux ou trois millénaires, les dissidents de toute nature qui se retrouvent au sein des Rénovateurs commenceront à douter et vous espérez anéantir à jamais cette organisation.

— Parlons de secte, c'est plus proche de la réalité. Ce sont des fanatiques et vous le savez bien. Quand ils ont utilisé un trucage monstrueux pour faire croire au monde entier que le Soleil pouvait briller à nouveau, ils ont fait périr des milliers, des centaines de milliers de personnes. On n'a jamais fait d'études sérieuses sur le sujet et cela mériterait une comptabilité précise des dégâts humains et matériels.

— Attendez... Quel trucage ?

— Il n'y a jamais eu de Soleil... Et nous ne sommes pas à l'origine de cette découverte. Ce sont les savants de Lady Diana qui l'ont faite. Il s'agissait d'une bombe nucléaire explosant à une très grande distance de la Terre. Là-bas dans cette croûte qui nous enveloppe...

— Les savants de Lady Diana soutiennent cette hypothèse ?

— Bien entendu... On a relevé des retombées atomiques après des années. On a fait des analyses des spectres lumineux, d'après les photographies prises, et la chaleur était trop intense pour appartenir à un corps céleste... Il n'y a pas de corps céleste d'ailleurs...

Souriant, il se pencha vers elle :

— Pensiez-vous vraiment qu'il s'agissait d'un « soleil » ? Comme vous êtes romantique.

— Mais cet éclair éblouissant...

— L'explosion de la bombe à très haute altitude, à une distance telle qu'elle a brûlé huit jours son propre oxygène.

— Mais elle aurait dû retomber, si vous niez la cosmologie : l'attraction universelle.

— Ils avaient une technique sophistiquée, voilà tout. Et s'ils veulent s'emparer d'une source nucléaire, c'est pour récidiver dans un délai assez court. Peut-être même pas un an. Cette fois ce sera pire. Ce faux Soleil peut s'éterniser des mois. Votre Compagnie disparaîtra à tout jamais.

— Pour en revenir à ce dogme de la période glaciaire éternelle.

— Pas mal trouvé. Pour l'instant nous parlons, nous, de la pérennité glaciaire.

— Je doute encore pour la bombe fournissant un ersatz de Soleil mais pour cette pérennité... Par exemple, pourquoi l'Église néo-catholique voit-elle rouge lorsqu'on essaye de reconstituer la

chronologie des papes de la Grande Panique ? Celle-ci aurait-elle duré plus longtemps que quelques dizaines d'années ?

— C'est certain. Peut-être deux ou trois cents ans, avec des clans, des féodalités, des guerres horribles.

— Et Vatican II préfère qu'on n'en sache rien ? Comme Lady Diana, je suppose ?

— Nous allons créer l'événement mais nous rallierons tous les esprits rationalistes à notre dogme. Il n'est pas possible de garder cette religiosité pour une chose qui n'a jamais existé, très certainement. Je parle du Soleil. Vous allez me dire que certains livres anciens, scientifiques, des films, des journaux... Cette date de 2050 comme le début de tout par l'explosion d'une lune... Foutaises... Personnellement je crois que notre calendrier correspond mieux au véritable point de départ.

— Vous voulez dire deux mille trois cent soixante et un ans... Il y aurait deux mille trois cent soixante et un ans que nous vivrions cette période de grands froids ? Non, je n'arrive pas à y croire...

— L'Église a bien dû s'opposer à un tel calendrier, puis comme toujours composer avec.

— Nous serions donc, selon le calendrier chrétien partant de la naissance du Messie, en l'an combien ?

— Nous n'en savons rien.

Elle pensait à certaines recherches de Lien Rag qui n'avait jamais pu remonter dans le temps au-delà d'une limite à peu près uniforme. Pour cette famille Bermann Veriano dont il avait retrouvé le train dans l'Antarctique, une seule date extrême était apparue : 2117... Et pour sa propre famille, Lien Rag n'avait pu obtenir de précisions sur ses ancêtres au-delà de 2182, date de naissance de son aïeul Ragus. Pourquoi ce barrage ?

— Mais on trouve dans le sous-sol, je veux dire sous la glace, des produits manufacturés... De vieilles voitures automobiles, des vivres, des installations...

— Si elles se sont conservées à peu près trois siècles, pourquoi pas vingt-quatre ?

— Mais le poids accumulé...

— Il y a longtemps que la couche de glace n'augmente plus et même on peut dire qu'elle régresse imperceptiblement... Comme la température augmente elle-même... C'est dû à notre récente industrialisation. Nous oublions de plus en plus la mobilité de nos ancêtres pour nous sédentariser en des points précis et nous fabriquons de plus en plus de chaleur qui stagne dans l'atmosphère.

Le jour où Zelay sortirait de sa chambre stérile, que penserait-il de cette théorie bouleversante ? Le Kid ne lui avait pas répondu là-dessus dans son dernier courrier, alors qu'elle lui avait exposé avec précision la théorie des Sibériens. Le président devait penser qu'elle s'émouvait pour bien peu de chose, mais Yeuse se demandait si cette pérennité glaciaire n'expliquait pas la mort de Lien Rag et la disparition de son corps. Son ami était un glaciologue émérite, puisque Lady Diana elle-même lui avait confié autrefois la construction de son fameux tunnel Nord-Sud. Il y avait longtemps travaillé, apportant des solutions miraculeuses, des méthodes révolutionnaires. Un tel homme connaissait la glace et pouvait au fil des années se faire une idée assez précise de sa véritable histoire.

Elle rentra chez elle très préoccupée. Bien sûr, Sernine essayait de la convaincre de l'excellence de ce nouveau dogme, mais lui comme ses dirigeants ne voyaient là que le moyen de réduire les opposants au silence. Lady Diana finirait par adopter cette sorte de nouveau réalisme historique et il se pouvait que le Kid soit également tenté.

Floa Sadon ? Jusqu'à présent elle n'avait jamais osé lui faire part des propos de Sernine. Pourtant elle était curieuse d'écouter ses réactions.

Le même soir elle vérifiait plusieurs dossiers lorsque le chef de train lui apporta un message.

— Un inconnu vient de déposer ça.

Elle décacheta, lut et sursauta.

Nous avons une communication à vous faire de la part de notre compagnon Kurts. Nous vous contacterons dans les quarante-huit heures.

CHAPITRE XXII

Le chef de la Milice régionale qui assistait l'envoyé de Moscova Station dans l'interrogatoire des deux suspects se tourna vers Ligath :

— Vous avez vraiment abusé de ce garçon handicapé comme il le dit ?

Elle inclina la tête, très digne. Liensun n'avait pas le courage de la regarder. Il venait de donner d'elle une image odieuse, mais c'était pour sauver leur mission. Il fallait que l'un d'eux sorte libre du siège de la Milice.

— Dans les conditions qu'il vient d'essayer d'expliquer avec ses gestes, quelques mots qu'il peut écrire... Hum, ses dessins assez précis ?

Une nouvelle fois elle approuva en silence.

— Venia Menovna, vous ne correspondez pas au profil psychologique que nous avons de vous quand vous travailliez dans cet institut pour adultes voulant apprendre le Panaméricain. C'étaient tous de hauts fonctionnaires, souvent des Aiguilleurs qui partaient pour la Compagnie Panaméricaine, et nul n'a jamais réussi à vous séduire.

— J'ai fait une dépression nerveuse... Je suis allée dans cette ferme et d'un seul coup tout ce que je refoulais en moi s'est cristallisé sur ce garçon... Je le désirais, j'avais faim de lui.

L'envoyé parut très choqué :

— Vous êtes répugnante.

— J'en suis désolée.

— Vous risquez jusqu'à cinq ans de train-bagne.

Elle frissonna, se souvenant des vingt années qu'elle y avait déjà subies.

— Je l'aime.

— Non, vous vous vautre sur lui, c'est différent. Vous pensiez que ce crime resterait impuni ?

— Qu'allez-vous faire de lui ?

— Il retournera au centre de rééducation.

— Vous le retiendrez prisonnier de cette institution ? Je souhaiterais que lui soit libre. Il n'a que ce handicap qui le rend muet... Sinon il sait très bien se débrouiller seul dans la vie. Il peut vivre de façon autonome.

— Il va subir un très sérieux examen médical et psychologique. Vos agressions sexuelles sur sa personne peuvent l'avoir dangereusement traumatisé.

Liensun réfléchissait, n'avait même pas tressailli au sujet de cet examen médical approfondi. Il cherchait comment sortir Ligath de cette situation. Elle ne supporterait pas cinq années supplémentaires de baigne. Une fois le réacteur enlevé, ses accusateurs comprendraient qu'ils avaient été joués et elle terminerait sa vie dans le pénitencier sur rails. Il ne pouvait l'accepter.

— Reconduisez ce garçon à l'institut, décréta l'envoyé de Moscova Station, et qu'on prenne grand soin de lui. C'est une victime de la fureur utérine de cette vieille femme.

— Je n'ai pas cinquante ans, protesta Ligath et sa propre réaction l'amusa.

Comme l'amusait le diagnostic vieillot de fureur utérine. Il y avait cinq siècles qu'on ne l'utilisait plus mais la société sibérienne s'avérait très puritaine.

Liensun se retrouva donc dans le centre de rééducation où la directrice le confia, avec des sous-entendus stupides, à la monitrice Tania.

— Viens avec moi, petit *niémoï*[5].

Il craignait qu'elle ne le conduise dans un dortoir, mais elle le poussa dans un petit compartiment.

— Tu seras bien ici... Il y a un vanna à côté et tu te laveras tous les jours. C'est moi qui veillerai sur la toilette...

Elle gloussa imperceptiblement et Liensun réalisa d'un coup que cette grosse fille salace pouvait l'aider.

D'ici trois jours les dirigeables survoleraient la station et il serait seul pour les guider. Trois jours, était-ce suffisant pour circonvenir cette monitrice ?

Il fit signe qu'il était sale et qu'en prison il n'avait pu se laver. Tania hésita un peu.

— C'est l'heure du dîner, mais soit... Viens avec moi.

Elle prit une serviette et du savon en paillettes dans un placard. La salle de bains était minuscule. Un cuveau en bois servait de baignoire.

— Déshabille-toi... Tu as besoin d'aide peut-être.

À la mode sibérienne, il portait une longue chemise ouatinée et des pantalons également molletonnés. Elle pouffa en les lui baissant.

— Eh bien, dis donc...

Liensun n'avait jamais été à pareil supplice depuis longtemps. Son orgueil se révoltait à l'idée de connaître pour la première fois le plaisir avec une fille aussi laide, aussi indigne de lui, estimait-il. Par chance il ne la reverrait probablement jamais, et nul ne pourrait se moquer de lui pour s'être fait déniaiser dans de telles conditions.

— Petit cochon, murmura-t-elle.

Elle fit couler l'eau chaude et une vapeur épaisse envahit le local. Il se plongea dans le bain brûlant avec un frisson.

— Il faut que je te lave, décréta-t-elle. Tu seras comme un sou neuf.

Il n'admettait pas que son sexe soit aussi douloureusement tendu pour cette fille-là, mais ne parvenait plus à le contrôler même en agissant sur sa propre nature, cherchant à réduire l'activité hormonale. Mais il se laissait aller à son instinct sexuel.

Les mains de cette fille, sous prétexte de le savonner, revenaient sans cesse à son pénis et elle finit par le masturber en écrasant sa bouche épaisse sur la sienne.

— Tu me rends complètement idiote, haleta-t-elle quand il éjacula avec force dans l'eau du bain... Si jamais on se doutait, je serais aussi coupable que cette vieille femme... Mais tu sais, je n'ai que vingt-cinq ans. Je te plais ?

Il grogna, ce qui ne l'engageait pas tellement.

— Ce soir... Cette nuit je viendrai... J'espère que tu auras récupéré.

Il l'aida à basculer le baquet et elle veilla à le rincer avec soin, de crainte que son acte coupable ne soit découvert.

Ce soir-là il dîna en tête à tête avec elle mais elle lui annonça que bientôt il pourrait fréquenter le réfectoire.

— Un jour peut-être on te trouvera un emploi et tu pourras habiter un compartiment à toi tout seul. Tu aimerais que je le partage avec toi ?

Comme toujours il grogna et elle parut satisfaite.

La directrice vint lui tapoter la tête quand il fut dans son compartiment et il se coucha peu après.

Bien qu'appréhendant la visite nocturne de Tania, il commençait de s'endormir quand la porte glissa sans bruit.

— Ne dis rien. Chut.

Puis elle réalisa sa sottise et pouffa nerveusement.

Elle se dénuda et son corps brillant, un peu flasque, vint soudain peser sur lui.

— Oh ! que c'est bon et comme tu es dur et gros !... Tu vas voir comme c'est encore meilleur.

Très vite elle le retint entre ses cuisses lourdes et l'aspira en elle. Ce sexe qui l'avalait le surprit par sa douceur et la volupté forte qu'il en retirait. La nuit effaçait la silhouette grasse de la fille et il pouvait sucer la pointe très dure de ses seins énormes.

— Mon chéri, mon petit cochon... Je regrette que cette vieille peau t'ait confisqué ton pucelage. J'aurais bien aimé être la première, tu sais.

Liensun enregistra ses paroles malgré le plaisir intense qu'elle lui donnait. Il se contracta et soupira en jaillissant en elle. Tania, que l'abstinence avait torturée des mois, il n'était pas facile dans KTK Vok de satisfaire ses fantasmes, le mordit cruellement à l'épaule puis à la joue, continua de ahaner sur lui pour atteindre son plaisir.

Ils recommencèrent un peu tard, elle ravie de la puissance infatigable de ce garçon muet. Elle n'avait jamais rien connu de tel avec des partenaires qui s'endormaient après le premier orgasme pour toute la nuit.

Liensun attendit le lendemain pour commencer son travail de détournement. Cette fille allait devenir sa complice, parce qu'elle ignorait encore ce qu'elle risquait pour l'avoir débauché.

Alors qu'elle lui donnait un cours d'écriture il posa une question simple sur un bout de papier : *Combien d'années de prison risques-tu ?*

Elle devint livide, regarda en direction de la porte, déchira le bout de papier et le porta à sa bouche par extrême prudence.

— Tu es fou, murmura-t-elle. Complètement cinglé... Je n'aurais jamais dû faire ça... Mais c'est plus fort que moi. Depuis que je t'ai vu j'en ai envie.

Il écrivit autre chose et elle se leva pour se placer contre la porte. Il avait écrit en sibérien plus ou moins correct : *Mon ancienne maîtresse risque cinq ans. Pour avoir débauché un adulte considéré comme mineur à cause de son infirmité. Mais qu'est-ce qui se passerait si tu incitais à la débauche un mineur d'à peine quatorze ans ?*

Elle lui arracha le papier, le lut et poussa un gémissement.

— Que vas-tu inventer là ?

Elle fourra le papier dans sa bouche et il eut envie d'en prendre un plus gros encore, d'écrire en grands caractères pour lui donner une indigestion de papier.

Il la haïssait. Un sac de graisse à la peau luisante et terne et qui l'avait fait gémir de plaisir toute la nuit.

Il écrivit : *J'ai quatorze ans et je peux le prouver.*

(C'était entendu avec Venia Menovna justement en cas de contrôle de la police.) *Tu peux en prendre pour dix ou quinze ans de train-bagne, n'est-ce pas ?*

Elle devenait fébrile, ne parvenait pas à mâcher les petits messages au fur et à mesure. Une sueur froide coulait de la racine de ses cheveux ni blonds ni roux.

— Tu t'amuses bien, hein ? Tu es vraiment débile... Qu'est-ce que tu veux, tu peux me le dire ?

Il sourit.

— J'ai été gentille, non ? Je t'ai fait et laissé faire toutes ces choses qu'on peut voir sur des photos interdites. Que veux-tu que je fasse encore que je ne connaisse pas ?

Il continuait de sourire et mit un doigt sur sa bouche. Il venait de surprendre la pensée de la directrice décidée à leur faire une petite visite.

D'un geste il ordonna à la monitrice de s'asseoir en face de lui, reprit son travail.

— Eh bien, Olav, je vois qu'on travaille dur. Bientôt tu seras le plus instruit de ce centre.

Mais une pensée autrement plus inquiétante occupait le cerveau de la directrice. Ce que Liensun craignait le plus allait se produire le lendemain.

— On va te conduire à neuf heures du matin à l'hôpital de l'Acierie et on reviendra te chercher le soir. Tania s'occupera de tout. Tu vas voir, on examinera tout et surtout tes cordes vocales. Peut-être qu'il y aura moyen de réparer cette atroce mutilation.

— Bien, voyageuse directrice, je m'en occuperai.

Quand ils furent seuls, il rédigea un billet que Tania prit avec méfiance. Elle arrondit les yeux de surprise :

— Quoi ? Tu ne veux pas de visite médicale ?

Il secoua la tête.

— Mais pourquoi donc ? Tu ne risques rien. Si vraiment tu as quatorze ans, ils ne peuvent s'en rendre compte car tu fais bien six à sept ans de plus.

— Si je vais là-bas, fit-il à voix basse, ils se rendront compte que je ne suis pas muet.

Cette fois elle resta comme assommée par cette nouvelle révélation.

CHAPITRE XXIII

Le lendemain du message concernant Kurts, Yeuse essayait de travailler dans son bureau lorsque le chef de train Mogar la rejoignit :

— Il y a un gros négociant en spiritueux, liqueurs et vins, qui voudrait s'entretenir avec vous. Il espère s'implanter dans notre Compagnie.

— Le chargé des Affaires économiques n'est pas là ?

— Cet homme veut, je pense, vous offrir quelques bouteilles très rares que l'on commence à obtenir en Transeuropéenne. Il m'a longuement parlé d'un cru de la Caverne.

Yeuse, agacée, faillit renvoyer le négociant puis se ravisa.

— Faites-le entrer.

L'homme avait vraiment l'air d'un marchand, avec sa combinaison soyeuse de couleur bleue tirée sur sa bedaine, la chaîne en or de sa montre à l'ancienne et sa moustache à crocs. Il s'inclina trois fois depuis la porte et accepta un siège, comme si elle lui faisait une grande faveur. Il portait une petite caissette qu'il posa sur ses genoux avec précaution, peut-être parce qu'elle était en bois véritable.

— J'ai dans ce coffret de bois précieux un nectar superbe.

— Ce cru de la Caverne ?

— Oui, voyageuse ambassadrice. Nous l'achetons en Africana et nous l'élevons dans nos chais, une caverne précisément.

Un doute l'assaillit. S'était-elle trompée en croyant qu'il s'agissait d'un mot de passe rappelant la caverne aux trésors de Kurts le Pirate ?

— Ma maison vous l'offre. Nous sommes prêts à en expédier des caisses nombreuses dans votre grande Compagnie mais le prix en est assez élevé.

— Ce qui donne toute sa valeur à votre cadeau, fit-elle ironique.

D'un geste vague, il s'en défendit. Puis il se leva et déposa le coffret sur le bureau.

— Goûtez-le et nous en reparlerons peut-être un jour.

— Faut-il le chambrer ?

— Il faut le déguster à sa température, mais vous trouverez dans le coffret la façon de mieux apprécier ce cru exceptionnel. Si vous permettez que je me retire maintenant.

Il recula en s'inclinant et disparut. Elle examina le coffret et ne trouva pas tout de suite le système d'ouverture. C'était un bois très rare, noir. N'appelait-on pas cette essence de l'ébène dans le temps jadis ?

Il y avait trois belles bouteilles contenant un vin rouge. Elle les sortit, mais ne vit pas la notice annoncée. Elle passa sa main sur le fond du coffret et celui-ci s'ouvrit en deux parties, découvrant un petit fascicule reposant sur un clavier minuscule extraplat. Il y avait aussi un rouleau de fil et une prise pour téléphone.

La notice lui expliqua comment entrer en communication avec le correspondant désiré. Il y avait un code cependant, mais l'appareil, était-il écrit, passait outre les blocages, les priorités et les codes utilisés par les Compagnies.

D'abord elle alla fermer sa porte à double tour et tira les rideaux devant les hublots. Elle brancha la prise et pianota le texte suivant :

« Mon nom est Yeuse. Ambassadrice de la Banquise à GSS. Je désire entrer en communication avec Kurts pour lui poser une question au sujet de Lien Rag son ami, le glaciologue disparu depuis bientôt onze ans dans la Compagnie des Éboueurs de la Vie Éternelle. »

À cause du code particulier c'était assez long et elle craignait à tout moment de commettre une erreur. Juste au-dessus du clavier il y avait un petit écran grand comme la moitié de sa main, et elle se demandait si elle serait capable de lire le texte qui se présenterait car elle commençait à souffrir de presbytie.

Ce fut très long, plus de deux heures, et elle ne pouvait rester aussi longtemps la porte fermée, aussi dut-elle camoufler le coffret à côté de son bureau.

Elle prit une bouteille et alla trouver le chef de train :

— Vous allez la goûter une fois chambrée et décantée et vous me direz ce que vous en pensez.

— Ce sera fait, voyageuse Yeuse.

Elle déposa aussi une bouteille sur le bureau du chargé des Affaires économiques, avec un petit mot et retourna dans son bureau.

Le message n'était pas encore revenu avec sa réponse.

Elle travaillait lorsqu'il y eut un petit sifflement et elle reprit le coffret pour le poser sur son bureau.

« Selon les instructions que m'avait, un jour, laissées Lien Rag, j'ai tout fait pour récupérer son corps dans les trains-cimetières des Éboueurs de la Vie Éternelle. Ces derniers ont accepté de me le remettre. Toujours selon le testament, j'ai fait brûler le corps pour qu'il ne tombe pas entre des mains ennemies, voire criminelles. Depuis quelque temps Lien Rag se sentait menacé, notamment par les Tarphys à la solde de Lady Diana et, sachant que je disposais de tous les moyens pour ce genre d'opérations, il m'avait fait parvenir ce que je considère comme ses dernières volontés. Lien Rag affirmait qu'il avait dans ses chromosomes une programmation précise de sa vie. Une manipulation génétique pratiquée plusieurs siècles auparavant sur un de ses ancêtres l'avait arbitrairement désigné pour effectuer un certain travail, entreprendre un grand œuvre. Il en était depuis quelque temps entièrement convaincu sans en tirer un sentiment d'orgueil. Il n'était ni fou ni illuminé, mais cherchait la vérité historique de notre monde. Pourquoi ne pas laisser son corps à ses scientifiques amis qui auraient pu, en l'autopsiant, découvrir les raisons de cette manipulation ? Toujours par méfiance d'une part et humilité de l'autre puisqu'il existe d'autres descendants de cette famille dont les ancêtres lointains se nommaient RAGUS. Il pensait également que d'autres personnes étrangères à sa famille avaient reçu cette modification et ce destin. En foi de quoi j'ai exécuté fidèlement la tâche qu'il m'avait confiée, non sans émotion. Je suis à votre disposition pour vous remettre, quand vous le souhaitez, les cendres de notre cher ami disparu.

KURTS »

Yeuse recopia intégralement le texte. Il persista aussi longtemps qu'elle le désirait. Puis elle posa une nouvelle question assez simple : « Où et quand ? »

La réponse demanda encore plus d'une demi-heure et Kurts lui fit savoir qu'il la contacterait une nouvelle fois. Elle n'avait qu'à laisser l'appareil branché chaque nuit entre minuit et une heure, pendant trois jours consécutifs.

Sous le coup de l'émotion elle relut le texte avec des larmes dans les yeux, mais soudain une grande révolte s'empara d'elle et reprenant le clavier elle frappa en code le mot : « menteur. »

CHAPITRE XXIV

Tania le rejoignit vers minuit mais lorsqu'il voulut la prendre dans ses bras, elle le repoussa :

— Simulateur. Qui es-tu ?

— Un jeune garçon de quatorze ans que tu as débauché. Ça peut te coûter cher, très cher. Un train-bagne pendant dix à quinze ans c'est vraiment très dur. Tu ne seras qu'une vieille femme quand tu en sortiras.

— Tais-toi !

— Il faut que je me rattrape. Ça fait quinze jours que je me tais.

— D'où viens-tu ?

— De très loin.

— Je peux te dénoncer à la Milice et nier avoir couché avec toi.

— Je sais. Mais tu ne le feras pas car tu as envie qu'on recommence toute la nuit tous les deux.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, seulement du plaisir ?

— Je ne veux pas aller à la visite médicale.

Sous la faible lumière de l'ampoule elle devint terreuse :

— C'est pratiquement impossible. Je dois t'y conduire et ramener un certificat signé par les différents spécialistes.

— Il y a bien un moyen d'échapper à cette formalité et je suis sûr que tu vas y penser. Maintenant viens dans la couchette.

Il commença de se déshabiller et quand elle vit qu'il était très excité elle en fit autant avec une rapidité qui le rassura.

Dans la nuit elle lui dit que peut-être elle connaissait un moyen et d'une voix ensommeillée il répondit qu'il en avait toujours été certain.

Dans le tramway qui les conduisait au train-hôpital elle lui demanda pourquoi, alors qu'il parlait, il avait cette affreuse cicatrice.

— Elle est fausse.

Tania regarda autour d'elle avec effroi. Ils arrivèrent au train-hôpital bien avant la visite. Comme elle connaissait les lieux très bien elle le conduisit dans un petit compartiment en lui recommandant d'être discret. Il s'installa sur une banquette et faillit s'endormir tant il était certain qu'elle réglerait le problème.

Une heure plus tard elle revint avec une infirmière qui lui dit de la suivre. Il hésita mais Tania l'incita d'un sourire à obéir. Pendant une dizaine de minutes il crut qu'il était tombé dans un piège. L'infirmière le promena dans différents laboratoires, lui prit des radiographies, des spectrographies. Puis elle remplit une série de formulaires et le ramena auprès de Tania qui attendait dans le petit compartiment.

— Tu as fait le parcours souhaité par l'administration, dit-elle. Il fallait que les doubles de tes « examens » persistent. Maintenant elle va porter ça à la signature des professeurs qui ne regardent jamais les formulaires. On va te classer comme infirme permanent.

— Comment as-tu fait ?

— Ça me coûte cent roubles, un mois de salaire environ. Mais j'ai des économies.

— Je peux te rembourser.

— D'accord, mais je t'indiquerai comment.

Après l'avoir crue soumise, il découvrait qu'elle restait maîtresse de sa liberté et pouvait l'envoyer lui aussi dans un train-bagne.

— Peux-tu savoir ce qu'est devenue Venia Menovna ?

— Oublie cette sale femme. C'est tout ce que j'exige de toi. Si tu y penses encore, je te dénoncerai car je ne le supporterai pas.

Il essaya d'accepter cette décision mais n'envisageait pas de quitter KTK Vok en abandonnant Ligath. Il demanderait aux commandos d'attaquer la prison et de la délivrer.

— Tout ce que je peux te dire c'est qu'elle n'est plus ici.

Liensun se dressa et la saisit aux épaules. Effrayée, elle crut qu'il allait l'étrangler.

— Que veux-tu dire, espèce de sac de patates ?

— On l'a transférée à Moscova Station cette nuit. On m'a recommandé de ne pas t'en parler... Tu es ignoble mais je ne peux plus me passer de toi.

Elle se rendit à la cafétéria et lui rapporta de quoi boire et manger. Ils devaient rester toute la journée pour accréditer la fable de la visite médicale. L'infirmière rapporta les formulaires vers quatre heures et ils purent aller reprendre le tramway.

— Pourquoi te caches-tu sous l'aspect d'un muet ?

— J'ai quelque chose à faire ici.

— Ça, je m'en doutais, dit-elle avec rage. Puis-je savoir de quoi il s'agit ?

— Quand ce sera le moment. Ensuite je partirai et tu pourras m'accompagner si tu le désires.

— Qui s'encombrerait d'un sac de patates ?

Il était certain qu'elle mentait et que Ligath se trouvait toujours dans la prison de la Milice. Les choses n'allaient pas si vite dans ce pays, et la lenteur de l'administration faisait partie d'une certaine façon de vivre et de prouver qu'une province autonome n'était pas aux ordres de Moscova Station.

Par la pensée il chercha désespérément à joindre Ligath. Ne le pouvant depuis l'institut de rééducation, il demanda à Tania de venir avec lui acheter un bonnet de fourrure. Il y avait un magasin général de peaux juste en face du train de la Milice et, tout en faisant la queue, il chercha l'esprit de sa vieille amie.

Pour accréditer son infirmité, Tania était bien forcée de respecter son mutisme. Il essaya sans arrêt, s'épuisa, si bien qu'au retour il faillit avoir une syncope, ce qui affola la monitrice.

L'ayant couché et soigné elle le laissa tranquille pour cette nuit-là, la dernière avant l'arrivée des dirigeables au-dessus de la station. Dès onze heures du soir, il lui faudrait se mettre aux aguets et il devait reconstituer ses forces.

Il avait imaginé un plan précis pour cette nuit qui s'annonçait extraordinaire. L'institut en faisait partie et les commandos y trouveraient refuge en attendant de passer à l'action. Les dirigeables les déposeraient tout près de là avant de bombarder certaines zones bien précises, surtout le train blindé qui servait de caserne à tout un régiment. Un torrent de feu devrait isoler le réacteur nucléaire du reste de la station ouvrière.

CHAPITRE XXV

Le village de pêcheurs s'appelait Moulah Station, du nom de l'ambassadeur africain qui affirmait que sa famille y avait toujours habité. On n'y pêchait pas tellement mais on élevait des crustacés dans de grands bacs sous serre et c'était la première fois que Yeuse voyait des langoustes.

R l'attendait sur le quai d'arrivée et elle le trouva en pleine forme, et même un peu trop rondouillard, mais il paraissait très heureux de la voir.

— Tu as traversé sans mal la banquise méditerranéenne ?

— C'est toujours aussi impressionnant. Les volcans sous-marins doivent se multiplier car il y a des brouillards chauds et la voie s'enfonce dans l'eau de façon inquiétante. Il leur faudrait un viaduc.

Il lui prit le bras pour l'entraîner dans son wagon situé à la périphérie.

— Je ne regrette rien, j'écris la suite de mes romans sur la Grande Panique.

Elle se mordit les lèvres pour ne pas citer Sernine et sa fameuse théorie.

— Que dit le Kid dans son courrier ?

— Il a adopté une petite fille : Rewa.

R eut un petit rire satisfait :

— Je le lui avais prédit qu'un jour il se trouverait bien seul après avoir rejeté ses amis, voire provoqué indirectement leur mort. Je lui reprocherai toujours de n'avoir pas retenu Lien Rag malgré lui.

Yeuse ne savait comment lui dire que son arrêt à Moulah Station n'était qu'une brève étape et qu'en fait elle désirait rejoindre le territoire interdit de Roofless Station où, supposait-elle, pouvait se trouver Kurts.

Au cours du repas, elle fut effarée qu'on apportât de ces énormes langoustes à la carapace rouge, elle raconta comment elle avait pu entrer en contact avec le Pirate.

— Tu es allée toute seule dans cette caverne ?

— J'étais morte de peur... Mais je voulais retrouver ce Kurts et maintenant je l'ai situé : Roofless.

R comprit très vite mais garda sa sérénité en extrayant la chair blanche de son crustacé.

— Tu es en route pour là-bas ?

— Tu m'en veux ? Je m'arrêterai plus longtemps au retour.

— Tu n'y arriveras jamais, dit-il en cassant une patte à sa langouste pour en sucer le contenu. J'ai demandé souvent un sauf-conduit pour cette zone, mais en vain. Je crains que tu n'aïlles au-devant de désillusions affligeantes. Pourquoi traiter Kurts de menteur ?

— Lien Rag n'a jamais fait de testament. À quarante ans aurait-on l'idée d'en faire un ? Il ne pensait qu'à une seule chose : découvrir pour quelle cause il était en quelque sorte programmé. S'il avait pensé mourir, il aurait laissé d'autres explications, des clés pour que nous poursuivions ses recherches. Je n'ai pas grand-chose, ses récits, ses photographies...

R entreprit de casser une autre patte avec une sorte de pince et elle le trouva agaçant. Il n'y avait pas trois heures qu'ils étaient ensemble et déjà elle devenait acariâtre.

— Il n'y a nul besoin d'être prédestiné pour faire œuvre d'historien... Les Gisements Intellectuels de Documentation sont tout de même passionnants... Les GED aussi, bien qu'ils touchent à l'économie. Mais comment écrire sur la Grande Panique si on ignore ce qu'était une automobile. Lorsque les glaces apparurent, ainsi que ce jour blafard, des millions d'automobiles se ruèrent vers les rivages de la Méditerranée avec des gens pleins d'espoir. Des millions.

— En quelle année ?

Le ton sarcastique le surprit mais il répondit avec sa patience habituelle :

— Entre 2050 et peut-être 2053... J'aimerais affiner cette fourchette au maximum.

— Et s'il y avait vingt-quatre siècles ? Si la Grande Panique appartenait à une sorte d'antiquité ?

— Nous avons des documents datés de 2050...

— Pourquoi pas un autre calendrier ?

— Mais c'est absurde.

— Pas tellement. En Sibérienne ce sera bientôt le nouveau dogme historique. Ils ont une idée derrière la tête, mais peut-être aussi des preuves que nous vivons cette ère glaciaire depuis deux mille quatre cents ans environ.

Il avala un peu de bière et se pencha sur la carcasse de la bête que Yeuse trouvait médiévale avec sa carapace hérissée de défenses aiguës et ses longues antennes.

— Intéressant, avoua-t-il, très intéressant. Comment aurions-nous fait pour oublier vingt et un siècles ?

— On aurait tout fait pour les effacer de notre mémoire collective.

— Bien sûr.

Il extirpa encore un peu de chair blanche et la happa entre ses lèvres sensuelles :

— Bien sûr, le grand complot. J'oublie toujours le grand complot des Grands Dirigeants.

— Ne ricane pas comme un ponte d'intellectuel trop sûr de lui et de ses archives, mais avoue que certaines choses sont troublantes. Cet acharnement des Néos à empêcher de parler ou d'écrire sur les papes de la Grande Panique. On pense qu'il y en a eu trois ou quatre, mais si en fait ils étaient vingt ou trente ? Si la Grande Panique avait duré des siècles ? Ce n'est pas tout... Lien n'a jamais pu remonter au-delà de l'an 2100 dans ses recherches, pourquoi ?

Il la regarda en dessous comme un chien fidèle qui éprouve de l'indulgence pour les crises d'énervement de son maître. Elle avait vu des chiens de traîneaux avoir ce regard-là.

— Tu m'agaces, dit-elle. Tu ne crois qu'en tes histoires, tes GID... Dire qu'ils sont peut-être falsifiés...

— Bon. C'est tout ? Tu arrives en coup de vent en m'annonçant que tu ne restes pas, que tu continues vers Roofless Station où tu ne pourras jamais arriver. Tu me jettes une nouvelle théorie au visage, tes doutes sur la mort de Lien, et je me demande bien pourquoi tu es venue ici. Tu aurais pu éviter ce charmant petit village... Tu n'as même pas regardé les orangers et les mandariniers en pots, ni les superbes palmiers-dattiers nains. Et pourtant à eux seuls ils valent largement le voyage. Nous allons manger des pâtisseries faites avec ces fruits, des confiseries, et tu trouveras que la vie ici n'est pas désagréable.

Elle tourna la tête vers les arbres, sourit. Elle trouva leur feuillage très beau en effet.

CHAPITRE XXVI

La horde n'en finissait pas de longer la lisière sud de Jelly, à la recherche d'un passage vers le nord. Il y avait des jours et des nuits que Jdrien essayait de trouver le chemin qui le conduirait vers son demi-frère Liensun. Il continuait à percevoir les manifestations mentales d'un groupe d'hommes au sein de la monstrueuse bête et ne comprenait plus.

Dociles, les Roux suivaient ses indications mais les plus âgés commençaient d'avoir des doutes. Si ce monstre se trouvait toujours en face d'eux, il y avait une raison bien simple, le dieu qui gouvernait tout refusait à son messie l'accès à cette région.

Vsin était la seule à ne pas remettre en cause les raisons de Jdrien. Il finirait bien par découvrir ce fameux passage vers les glaces septentrionales.

Pas une seule fois Jdrien n'avait perçu la pensée de son demi-frère Liensun, auquel il s'était pourtant opposé à plusieurs reprises, et le silence de ce dernier l'inquiétait. Liensun avait-il trouvé le moyen de fermer son esprit à toute investigation psychique ?

— Nous manquons de viande, Messie, lui dit le géant qui marchait toujours à proximité de lui, le hissant parfois sur ses puissantes épaules quand il était à bout de forces. La Montagne qui dévore les hommes n'a pas laissé un phoque, un manchot, pas même un rat, semble-t-il, et bientôt nous allons connaître la grande faim. Y as-tu songé ?

— J'y songe sans arrêt, dit Jdrien. As-tu une proposition à faire, Jdrenne ?

Le géant appartenait à la même ethnie du sel que lui et au même groupe de tribus vivant d'ordinaire en Transeuropéenne, mais tout enfant il avait accompagné le cadavre de la Déesse Jdrou, la mère de Jdrien, dans son fabuleux dernier voyage à travers la moitié du monde, lorsque les Roux du Dépotoir avaient décidé que la mère

devait se trouver à proximité du fils. Depuis elle reposait dans un mausolée de glace.

Jdrenne avait marché des jours et des jours, vingt-cinq mille kilomètres, disaient les Hommes du Chaud, et n'avait plus quitté le Dépotoir.

— Il faut revenir sur nos pas, faire des provisions. Il y aura un trou de phoques pour nous donner de la bonne viande et de la graisse.

— Bien. Demain nous tournerons le dos à la bête.

Cette nuit-là ce fut la fête et on sacrifia de la nourriture et de l'alcool. Vsin dut prendre des the-ho pour le rejoindre dans son igloo et faire l'amour avec lui. Bien avant l'aube blafarde ils marchaient allègrement vers le sud et Jdrien venait le dernier, se retournant souvent vers la mystérieuse Jelly qu'il n'avait pas su vaincre. Mais ils reviendraient et détruiraient cette monstruosité.

Il fallut encore une semaine pour trouver une petite colonie de phoques alors que depuis quatre jours, on n'avait plus rien à manger. Les plus faibles périrent en route, quatre hommes et deux femmes qu'il fallut ensevelir dans la glace. Jdrien faisait le compte des morts et s'estimait grand coupable de ces vies gâchées. Vsin n'arrivait pas à le sortir de sa morosité, de ses remords. Et encore ne savait-elle pas qu'il rêvait alors d'une autre vie, du monde du Chaud, de nourriture moins sauvage, de bibliothèques et de musique. Alors il était sur le point de maudire cette jeune fille, Jdrou, qui l'avait conçu, Lien Rag son père qui l'avait engrossée peut-être par perversité. Sa roussitude était un fardeau difficile à porter en dehors du Dépotoir où il pouvait lire, écouter de la musique, mener une vie plus raffinée. Demi-Homme du Froid, demi-Homme du Chaud, il se disait qu'il n'avait pas été préparé à cette vie par son enfance auprès de gens comme le Kid, Miele, Yeuse, Lien Rag. Leur psychologie était plus complexe, leurs réactions moins brutales même si parfois l'hypocrisie et la méchanceté les habitaient. Au milieu de son peuple simple et barbare il s'ennuyait, désespérait de sa vie future. Jamais il ne serait leur véritable dieu et il se demandait comment ils pouvaient encore le considérer comme leur messie.

— Tu es triste, Jdrien, disait Vsin en panaméricain, et il souriait à cette petite fille adorable.

Elle ne savait que lui proposer, mâchait les meilleurs morceaux de phoque, le foie par exemple pour le lui transformer en bouillie, lui chantait des mélopées obsédantes, lui racontait des légendes ou lui proposait de l'aimer comme les filles du Chaud. Elle croyait que les filles du Chaud ne faisaient l'amour qu'avec leur bouche, et il était difficile de lui expliquer que ce n'était qu'un aspect de l'érotisme des hommes des villes sous cloche.

Les Roux tuaient des phoques et découpaient des lanières de viande qu'ils tressaient avant qu'elles ne gèlent. Ils s'en servaient ensuite pour enfiler des boules de graisse et ce long bâton de chair avec ces boules de gras étaient faciles à porter. Chaque homme, chaque femme emportait sa propre quantité de nourriture. À eux de savoir si ce serait suffisant. Il n'était pas question de compter sur le voisin. Seul le Messie pouvait s'en dispenser et marcher sans ce fardeau.

CHAPITRE XXVII

Pour convaincre Tania, il avait dû jouer une comédie invraisemblable, alternant les caresses, les menaces, les promesses. Elle ne comprenait pas pourquoi Liensun voulait quitter l'abri des verrières par un sas discret à proximité du centre de rééducation. Vers onze heures cependant, elle se décida et ils n'eurent que trois cents mètres à faire pour atteindre ce passage très peu fréquenté. Une seule voie traversait la muraille de verre pour aller ceinturer une partie des installations industrielles. Ces rails servaient parfois aux patrouilles de police.

— Maintenant laisse-moi et retourne au centre. Je serai là-bas après minuit, ne t'inquiète pas. Si quelqu'un découvre mon compartiment vide, tu ne sais rien.

Elle finit par s'éloigner et il passa le sas et s'éloigna vers le sud. De temps en temps il se retournait pour apercevoir les faibles lumières visibles.

À minuit moins le quart il s'accroupit entre deux congères qui empestaient le charbon, un terril avait dû s'effondrer à proximité, et enfouit sa tête dans ses gants fourrés. Très vite il capta les pensées du médium du dirigeable *Soleil de Liberté*.

« Nous avons suivi vos instructions, pensa ce médium, gagnant une zone désertique après avoir fait le plein d'huile dans une station isolée. Quatre dirigeables sont au-dessus de KTK Vok, à une très haute altitude. Même de jour ils seraient invisibles. »

« J'ai besoin d'un commando de huit hommes puissamment armés. Personnellement il me faut des armes également et une combinaison isotherme de combat. »

« Nous transmettons. »

Il donna encore d'autres instructions et fit manœuvrer *Soleil de Liberté* pour le lancement de l'ancre de proue. Celle-ci descendit

lentement dans la nuit mais il ne la vit qu'au dernier moment. La précision était telle qu'il avait failli la recevoir sur la tête. Une fois sur la glace, elle chauffa pour s'enfoncer, dégageant une vapeur qui empestait le soufre. L'endroit était recouvert de plusieurs centimètres de poussière de charbon.

Le premier homme débarqua avec la combinaison de Liensun, le second les armes. Très vite il les entraîna vers le sas et une fois à l'abris se changea entièrement. Il abandonna sur place ses fourrures encombrantes et les vêtements molletonnés.

À sa vue, elle ne reconnut pas tout de suite son visage à travers la cagoule transparente, Tania fut terrifiée. Le commando investit silencieusement le Centre. Tania, paralysée comme les autres par une piqûre anesthésiante, comprit qu'elle n'avait servi que de complice.

Ils attendirent pour sortir les premières explosions qui commencèrent à minuit quarante-cinq. Liensun les entraîna vers le train de la Milice en expliquant qu'il fallait réduire ces policiers à l'impuissance avant d'attaquer la zone interdite du réacteur.

Sur les quais commençait l'affolement et ils ne passèrent pas inaperçus dans leur combinaison de combat grise et bleue. Quatre Miliciens, stationnés dans une draisine blindée à côté du train, furent pulvérisés par une grenade à charge creuse. Ils pénétrèrent dans le train et un homme en tenue de nuit tira sur eux à l'arme automatique. Un commando fut abattu. Liensun fit exploser le compartiment où se cachait le tireur avec son lance-missile individuel.

Deux hommes se rendirent aussitôt. Un Milicien en uniforme et un civil. Liensun le reconnut comme étant l'envoyé de Moscova. Il l'agrippa si fort que l'autre crut qu'il allait mourir. Lorsqu'il reconnut le muet qui lui hurlait une question aux oreilles, il ouvrit la bouche de stupeur.

— Où est Venia Menovna ?

— En route pour Moscova Station.

— Quel train ?

— Mais... le *ougol poïezd* 17.

Un train charbonnier certainement très lent, retardé par les convois prioritaires. Liensun lâcha l'homme et les commandos les anesthésièrent. En fait un seul homme, infirmier, s'occupait de cette neutralisation à l'aide d'un pistolet spécial.

Sur les quais l'affolement était à son comble car les habitants de la cité ouvrière se sentaient cernés par les incendies. Les dirigeables avaient attaqué en quatre endroits différents.

— Allons-y, dit Liensun en désignant une grosse draisine blindée de police à diesel électrique.

Dans un hurlement de sirène ils s'enfoncèrent dans la foule en tirant des rafales en l'air. Les verrières explosaient, l'air froid chargé de fumées polluantes s'engouffrait dans la station. Les gens commencèrent à fuir vers leurs trains d'habitation.

Au même instant les autres commandos descendirent de *Soleil de Liberté* par groupes de huit, en quatre endroits différents.

Dans la draisine blindée Liensun se livrait à des calculs mentaux. Un train charbonnier chargé de milliers de tonnes de combustible, traînant peut-être cent wagons de cinquante tonnes, avec deux locos puissantes, ne pouvait dépasser cinquante kilomètres à l'heure. Avec les arrêts, les priorités, à peine cinq cents kilomètres par jour. L'*ougol poïezd* n'était peut-être pas à deux mille kilomètres, quinze cents au pire. Un dirigeable pouvait le poursuivre, l'attaquer, récupérer Ligath.

— Attention !

Le blindé freina brusquement et le commando s'expulsa en toute hâte. Liensun fut plus lent et faillit périr dans l'explosion. En face d'eux un canon anti-blindé tirait sans discontinuer. Comment avait-on prévenu ces artilleurs que le blindé était aux mains des agresseurs ? Mystère.

— Ce sont des troupes d'élite, avertit Liensun. Il y en a tout un train.

Mais le chef du commando lançait un message radio et dans les dix minutes le bombardement meurtrier commença. Pour les Sibériens, c'était de la magie ce feu qui tombait du ciel sans qu'il fût possible de repérer le dirigeable. Le commando put ensuite progresser parmi les cadavres et le matériel détruit.

Tout brûlait autour d'eux et le garçon pensa à ce phosphore que les laboratoires de Fraternité I avaient exigé une année auparavant.

Mais le train blindé résistait mieux aux attaques aériennes et sa puissance de feu était énorme. Sans se soucier de la population ouvrière du quartier, la Sécurité ferroviaire tirait dans toutes les directions.

De gros missiles qui faisaient sauter des convois entiers d'habitations comme des balles explosives capables de déchiqueter un corps. Des rayons laser de grande puissance tournoyaient dans tous les sens, excepté en hauteur, ce qui mettait les dirigeables à l'abri, mais empêchait toute progression.

Liensun essaya de se concentrer, de contacter dans ce train blindé un esprit qui s'ouvre à ses sollicitations mentales. Et il trouva un homme qui, estima-t-il, attendait dans la locomotive, exactement dans la partie articulée qui séparait le tender du foyer. Cet homme s'inquiétait au sujet de l'eau pour la turbine, se demandant si le plein

avait été correctement fait.

Liensun, avec férocité, lui répondit qu'il n'y avait presque plus d'eau et que la loco allait exploser s'il continuait à diriger le tapis roulant de charbon vers le four. Instinctivement le chauffeur stoppa le ravitaillement en charbon et alla vérifier les niveaux d'eau.

Par radio, Liensun indiqua, au dirigeable bombardier, qu'il fallait concentrer les bombes sur le tender de la loco. La machine produisait l'électricité pour les lasers et certains lance-missiles.

Liensun essaya d'agir sur le cerveau du chauffeur, créant pour lui des hallucinations. Le manomètre d'eau se transformait en un visage atroce de sorcière.

Il ne pensait pas réussir, c'était trop loin, trop difficile. Il n'avait jamais tenté pareille chose et pourtant il enregistra l'effroi du Sibérien qui, dans un geste irrésistible, abattit une grosse clé sur le cadran du manomètre. Liensun fit alors sortir, avec l'eau qui jaillissait, un serpent énorme comme il en avait vu sur des livres scientifiques d'autrefois, et l'homme perdit complètement la tête, se mettant à frapper sans retenue, avec de terribles moulinets. Liensun lui souffla de prendre un instrument plus efficace que la clé anglaise. Il y avait toujours une hache ou une pelle dans un tender et l'homme approuva cette suggestion, dut trouver ce qu'il fallait car soudain la lucidité lui revint et Liensun ne put maintenir son emprise. Le chauffeur découvrait que l'eau jaillissait de plusieurs tuyaux et cette eau glacée l'avait sorti de son hypnose.

Le dirigeable, qui concentrait son bombardement sur le tender, avertit que les coups au but ne faisaient guère de mal. Le blindage de la loco et de son satellite était d'une épaisseur peu commune.

Pourtant un à un les lasers s'éteignirent et même les gros lance-missiles. Seules les armes à répétition individuelles continuèrent à crépiter, mais bientôt l'électricité ferait totalement défaut, l'éclairage n'existerait plus et les filtres d'air climatisé s'arrêteraient. Le train blindé était certainement étanche et les occupants ne résisteraient pas longtemps.

— Sas ouvert à l'arrière.

D'un seul coup plusieurs dizaines de policiers ferroviaires en tenue de combat s'élancèrent à l'assaut dans leur direction mais le dirigeable les vit et en quelques bombes au phosphore anéantit les deux tiers du groupe. Les autres refluèrent vers le blindé.

Il y avait d'autres attaques dans toutes les directions, mais chaque fois le dirigeable intervenait.

Liensun vit plusieurs soldats utiliser un lance-missiles de taille moyenne en direction du ciel, et, peu après, le dirigeable confirma

qu'il devait changer de position, son enveloppe étant crevée en deux endroits et l'hélium s'échappant d'une dizaine de ballonnets.

— À nous de jouer, dit le chef des commandos. En coordination avec les autres.

L'obstacle du train blindé devait être supprimé pour accéder au container du réacteur. Pour installer les élingues, hisser le fardeau à une hauteur raisonnable, il leur faudrait deux heures. Les renforts devaient affluer de partout et les Sibériens maintenaient toujours des réserves à proximité des grands centres industriels. Le commando solaire pouvait également être pris à revers par les soldats du train-caserne stationnant plus loin.

Bien qu'épuisé par son intervention psychique sur le cerveau du chauffeur, Liensun participa à l'offensive générale.

De loin le dirigeable mitraillait le train en changeant fréquemment de place. Les Aiguilleurs durent se réfugier à nouveau à l'intérieur et dès lors leur puissance de feu fut réduite énormément.

Le commando put se glisser au-delà du train blindé, rejoint par deux autres groupes. Un quatrième occupait les assiégés et le cinquième, gardé en réserve, venait d'accéder au gros tracteur du réacteur.

Liensun aperçut enfin son objectif et pensa à Ligath qui avait permis cette victoire, Ligath qui roulait à petite vitesse vers Moscova, certainement dans un compartiment-cellule inconfortable, glacé, envahi par la poussière de charbon. Il en serrait les poings de rage.

Soleil de Liberté se balançait à deux cents mètres juste au-dessus du container en plomb. Le dirigeable luttait contre un vent de trente nœuds qui n'annonçait rien de bon pour les heures suivantes.

Deux câbles avec quatre élingues chacun descendaient lentement, mais un coup de vent déporta le dirigeable de cinquante mètres malgré l'expérience du timonier. Il fallut envoyer une ancre que l'on fixa au tracteur. Pendant ce temps les combats continuaient et le groupe de Liensun dut repartir en renfort, car les hommes du train-caserne commençaient à arriver. On signalait aussi la présence d'un groupe important de blindés à la sortie est de la ville.

Un dirigeable de surveillance, dans le coin, se mettait à pilonner la colonne et les Sibériens devaient regretter cette manœuvre, car la ville des affaires et du commerce commençait à souffrir à son tour.

On put accrocher quatre premières élingues. Les autres donnèrent plus de mal mais n'étaient là qu'en secours. Lorsque le dirigeable entreprit de treuiller, il se produisit un phénomène inattendu. Il se mit à perdre de l'altitude. Le commandant avait tablé sur soixante à quatre-vingts mètres, mais lorsque la chute dépassa cent

mètres le treuillage dut cesser. On reposa le réacteur sur sa plateforme et un dirigeable, le *Soleil d'Espoir*, arriva à la rescousse et, se plaçant à la verticale, s'amarra à *Soleil de Liberté*. Cette fois le treuillage put reprendre et le réacteur s'éleva dans la nuit zébrée de projecteurs et de flammes des incendies et des tirs de toute nature.

Et puis les deux appareils couplés s'éloignèrent peu à peu vers le sud-est. Lentement, avec cette charge énorme qui balançait en dessous d'eux et dont l'amplitude pouvait très bientôt mettre les deux *Soleils* en difficulté si le vent devenait plus violent.

Ce fut *Soleil Serein* qui récupéra Liensun qui, à peine à bord, fonça vers le poste de pilotage. Il connaissait le commandant Jugez.

— Commandant, notre mission ne se termine pas ici.

— Je sais. Nous aurons des difficultés tout au long du retour pour protéger les deux ballons porteurs, les ravitailler, les secourir. J'ai de l'huile pour eux mais elle ne sera peut-être pas suffisante. Si les vents sont trop forts, nous avons ordre d'abandonner la charge dans un coin désert pour venir la rechercher plus tard. C'est prévu et nous avons quatre sites au choix où la glace résistera à ce poids.

— Non, non, non, protesta Liensun, il ne s'agit pas de ça.

Sous eux la ville paraissait brûler entièrement à cause de la fumée noire qui emplissait les verrières encore intactes. Cette fumée ne parvenait pas à s'échapper et menaçait d'asphyxier les habitants.

— Nous devons maintenant aller délivrer ma compagne de mission, Ligath.

— Où se trouve-t-elle ?

— Dans un train charbonnier en route pour Moscova Station.

Le commandant fronça ses épais sourcils blancs. Bien qu'âgé de trente ans à peine, il avait également les cheveux de cette couleur.

— Mais un train qui roule...

— Tout au plus quinze cents kilomètres pour le rejoindre. Cinq à six heures.

— Ce serait de la folie et telle n'est pas ma mission.

Liensun posa sa main sur la crosse de son lance-missiles :

— Commandant, cette femme doit être délivrée, sinon elle risque de mourir.

Jugez parut donner son accord mais Liensun comprit plus tard qu'il ne le concernait pas. Il ressentit une piqûre, sut que l'infirmier du commando venait de l'anesthésier.

CHAPITRE XXVIII

Lorsque Liensun se réveilla, il était allongé sur une couchette de cabine, avec un masque à oxygène attaché sur son visage. Il commença à l'arracher puis comprit, dans son état semi-comateux, que le dirigeable devait voler à très grande hauteur. Peut-être pour se soustraire aux vents violents qui balayaient l'inlandsis asiatique.

Peu à peu il retrouva toute sa lucidité et s'assit sur sa couchette. Ne disposant pas de bouteilles portatives, il ne pouvait se déplacer, se trouvait donc forcé d'attendre. Peu après l'infirmier du commando entra. Lui portait une bouteille dans le dos.

— Désolé, mais à bord c'est Jugez le patron. Je n'ai fait qu'exécuter.

— Nous naviguons depuis longtemps ?

— Douze heures et c'est la merde. Nous tournons en rond. *Soleil d'Espoir* et *Soleil Serein* ont dû déposer le réacteur sur l'un des sites. La météo est pessimiste pour encore vingt-quatre heures. Jusqu'à six mille ça souffle à près de quatre cents kilomètres/heure. Je vais vous chercher un portatif.

Liensun, peu après, put pénétrer dans le poste de pilotage. On n'apercevait même pas la glace en dessous.

— Vous acceptez que Ligath soit condamnée à mort, dit-il en guise de bonjour au commandant Jugez.

— Vous auriez pu être à sa place et j'aurais pris la même décision. Il faut ramener ce réacteur quoi qu'il en coûte. Douze commandos sont morts et *Soleil de Printemps* est perdu. Satisfait ?

— Douze commandos ?

— Plus trois blessés dans un état désespéré, quatre autres qu'il a fallu amputer. Je regrette pour Ligath, mais avec cette tempête nous n'aurions même pas pu la sortir de son train charbonnier.

— Où sommes-nous ?

— En Mongolie, si ça vous dit quelque chose. Le réacteur est dans une plaine désertique. La première voie ferrée se trouve à cent kilomètres mais il y a des nomades.

— Des Roux ?

— Des Asiates nomades. Nous avons débarqué un commando avec un équipement spécial. Pour garder le réacteur. La tempête durera peut-être au-delà des vingt-quatre heures annoncées et nous allons manquer d'huile. *Soleil de Liberté* est allé à la recherche de réservoirs.

Liensun alla dans une petite salle pressurisée où il put ôter son masque pour prendre son repas. Il comprenait les raisons de Juguez mais Ligath occupait son esprit. Il essayait de rester maître de ses émotions mais ce n'était pas facile.

Dans l'après-midi il alla remplacer le commandant Juguez puisqu'il avait la qualification de second. Une chance que chacun ignorât son âge véritable, car personne n'aurait fait confiance à un garçon de quatorze ans.

Le timonier et le mécanicien avaient fort à faire pour maintenir le dirigeable à proximité du site choisi sans dépenser trop d'huile. Avec un réacteur, ils auraient pu se jouer des conditions atmosphériques.

Dans la nuit il y eut une réunion de travail. Juguez devait donner son avis aux autres commandants sur la nécessité d'abandonner le réacteur et de rentrer à Fraternité I en cas d'aggravation du temps.

— *Soleil de Liberté* ne donne pas de ses nouvelles et les vents persistent, dit Juguez. Nous gaspillons des quantités incroyables d'huile. Nos moteurs chauffent et nous risquons de connaître des ennuis mécaniques. Faut-il rentrer, faut-il rester ?

— Une solution bâtarde, proposa quelqu'un. Un dirigeable peut atterrir sur le site et attendre l'accalmie.

— Avec ces vents ce sera de la haute voltige. Les câbles peuvent se rompre. De plus les nomades, pourtant invisibles, sont partout et risquent d'alerter les Sibériens.

— Malgré les vents ?

— Il doit y avoir des primes élevées pour ce genre de renseignements.

— Les Sibériens ne peuvent construire une voie ferrée dans les délais nécessaires.

Juguez haussa les épaules.

— Ils disposent d'un régiment de nomades cavaliers.

— En infraction avec la CANYST ?

— Dans ces régions montagneuses et désolées aucune ligne n'est rentable.

Juguez regarda Liensun :

— Il y a autre chose. Fraternité II a du mal à s'implanter et on aura besoin de tout le monde pour créer la base dans les meilleurs délais.

— Jelly est récalcitrante ?

— Jelly concentre tous ses efforts à chasser cette pustule de son corps et il faut veiller chaque seconde, nuit et jour, pour contrarier ses tentatives. C'est épuisant pour les équipes de garde. De plus les hommes sont psychologiquement affaiblis. En un mot ils crèvent de trouille et paniquent pour des riens. La tension nerveuse est intolérable et il y a eu des incidents.

Liensun comprenait que Ma Ker avait besoin de tout son monde pour obtenir un résultat probant.

— Les Sibériens progressent-ils avec leur réseau qui descend du Nord ?

— Ils ont encore accru leur kilométrage journalier. Ils mettent le paquet. Nous avons pu les survoler de loin car, désormais, ils disposent de rampes de lancement tous azimuts et d'un guidage aux infrarouges. Ils ont failli faire mouche très souvent. Nous devons rester à plus de vingt kilomètres et les surveiller au télescope. Directement derrière les poseuses roulent les plus grosses unités de combat jamais vues. Des monstres aux carapaces effrayantes, bardés d'armes de toute nature. Dans moins d'un mois ils peuvent arriver à portée de tir.

Liensun alla dans le poste de pilotage, après la conférence qui n'avait donné aucun résultat. Les chefs de bord devaient se consulter.

Grâce à un téléobjectif, la surface apparaissait sur un écran rond horizontal au centre du poste, et il se pencha dessus.

Juguez le rejoignit :

— Tout le monde est dans l'expectative. Nous nous sommes donné jusqu'à la nuit pour prendre une décision.

— Si l'on faisait s'écrouler ces congères de façon à dissimuler le container ? Sous quelques mètres de glace ? À condition qu'on ne relève aucune trace de nomades dans le coin.

— Ce dernier point sera le plus difficile à vérifier. Ils peuvent camper dans des grottes et leurs yourtes se confondent avec la glace.

— Les vents ?

— Légère diminution de puissance mais c'est normal à l'approche de la nuit, ensuite ils risquent de souffler encore plus fort.

Dans l'écran rond ils voyaient le container et le campement du commando sous tentes calorifugées. Une petite centrale à catalyse fournissait un minimum de chaleur. À l'aide d'un périscope tournant, des guetteurs installés dans un igloo enfoui surveillaient la région.

— Bien sûr, à coups de laser on peut faire basculer des tonnes de glace.

Non loin de là, *Soleil d'Espoir* se dandinait un peu en dessous d'eux. Une masse énorme. Il paraissait impossible qu'elle échappe à des guetteurs car, même à cette hauteur, des nomades aux yeux perçants pouvaient la découvrir. On disait que les Asiates des montagnes avaient une vue d'aigle.

— On reviendrait plus tard... Ce sera très démoralisant pour ceux de Fraternité I.

— Et le commando ? demanda le lieutenant en premier.

— On le rembarquerait.

— Il faudrait laisser une balise dans ce cas.

— Et si les Sibériens la captent ?

Liensun alla vérifier les jauges. Non seulement l'huile baissait de niveau mais un filtre à hélium commençait à se dérégler. Il aurait fallu que Greog Suba embarque dans l'un des dirigeables, puisque c'était le spécialiste de ces filtres imités de ceux des baleines, mais depuis pas mal de temps il ne se consacrait qu'à la recherche fondamentale ainsi que sa femme Ann. L'un et l'autre paraissaient effrayés par la nouvelle politique des Rénovateurs du Soleil que dirigeait la vieille Ma Ker. Ils rejetaient les armes, les attaques, les pillages. Ils estimaient que le but essentiel, la réapparition du Soleil, source de toute vie, de tous bonheurs, passait au dernier plan, n'était plus qu'un prétexte à exercer le pouvoir.

— Ça va mal, dit Juguez dans son dos. Si nous devons aussi manquer d'hélium, les manœuvres seront vraiment difficiles. Nous aurons la priorité pour rentrer au plus vite. Nous pouvons utiliser ces vents, porteurs pendant plus de la moitié du trajet, ensuite ils s'orienteront plus franchement au sud une fois en vue de la banquise.

— Vous croyez que *Soleil de Liberté*...

— Je ne crois rien tant que je ne sais rien. Les autres commandants examinent votre proposition de faire disparaître le réacteur sous une couche de glace et, en général, pensent qu'aucun nomade ne séjourne pour l'instant dans ce coin.

— Dès qu'ils mettront le nez dehors, ils découvriront forcément nos appareils. On dit qu'ils utilisent des rapaces pour chasser. Fréquemment ils doivent chercher leurs oiseaux dans le ciel.

Il retourna vers l'écran horizontal et désigna des congères qui essayaient de se plaquer contre des rochers et se détacheraient sans mal.

— Message du commando à terre, dit le radio.

Un lieutenant alla le chercher et le rapporta à Juguez qui le lut avec attention avant de le passer à Liensun :

Container s'enfonce dans glace sous l'effet d'une chaleur diffuse de trente à quarante degrés. Instructions urgentes svp. Lieutenant Skor.

— Pas besoin de le cacher. Il va disparaître tout seul, votre réacteur, dit le commandant sarcastique. Comment l'empêcher de descendre trop bas, voilà le problème.

CHAPITRE XXIX

Depuis trois jours, le commando accroché à cet îlot de glace au cœur même de Jelly, l'amibe géante, pataugeait dans l'huile minérale, les produits iodés et les antibiotiques, le tout déversé en quantités énormes par les deux dirigeables qui stationnaient au-dessus de cette espèce de cirque, coincé entre les hautes falaises de gelée visqueuse et transparente. Sur les vingt hommes débarqués, deux avaient été phagocytés et leurs ossements rejetés à la lisière du protoplasma. On devait renouveler entièrement le groupe toutes les vingt-quatre heures et bourrer les gardes solaires d'euphorisants.

Ma Ker arriva à bord d'un nouveau petit dirigeable à moyen rayon d'action, mais excessivement rapide puisqu'il pouvait atteindre par temps calme cinq cents kilomètres/heure. Il avait été baptisé *Plein Soleil* et ses couleurs éclatantes paraissaient illuminer le plafond crasseux de rouge et d'or.

Le commandant Xerw eut un sursaut lorsque la vieille physicienne prétendit descendre dans l'îlot au sein même du monstre.

— Vous n'y songez pas. Des hommes jeunes, entraînés, capables de se battre contre n'importe quel ennemi, ne résistent pas plus de six heures. On les remonte grelottant de terreur. Certains perdent jusqu'à trois kilos en si peu de temps, d'autres ne récupéreront jamais leur intégrité psychique.

Tranquillement, elle endossait une tenue de combat et se dirigeait vers le sas de descente. Xerw haussa les épaules et l'aida à enfiler le harnais.

— Donnez-moi cet appareil, dit-elle d'une voix étouffée par le filtre de sa cagoule.

Il ressemblait à un téléscripneur, était enfermé dans une valise en matière plastique transparente. Elle désigna aussi un fusil lance-harpon qui avait dû être modifié de façon artisanale.

— Vous croyez qu'elle va harponner Jelly comme une baleine ? demanda un des matelots de bord.

Mais personne n'apprécia la plaisanterie. Ma Ker commença de descendre, treuillée avec une lenteur prudente pour qu'elle touche la banquise avec douceur. Elle était pourtant en excellente forme et, lorsque les gardes solaires la reconnurent, ils restèrent un instant statufiés avant d'agiter les bras et de hurler de joie.

Le chef du commando se nommait Cohen et venait d'une communauté juive de Transeuropéenne, qui vivait dans un ghetto proche de la frontière avec la Transsibérienne.

— Nous sommes excessivement honorés... Mais c'est dangereux. Cette saleté attaque de partout à la fois. La glace absorbe les produits amœbicides. Il faudrait en déverser des quantités incroyables ou alors rendre la banquise imperméable. Mais c'est impossible. Il y a des crevasses faciles à repérer mais des millions de trous invisibles à l'œil nu...

Partout l'huile minérale attaquait la semelle des bottes et les combinaisons qu'il avait fallu enduire d'un vernis spécial. Elle essaya de trouver un endroit moins glissant mais l'intérieur des tentes était également souillé.

— Nous avons peur, constamment. Au combat il y a des moments de détente, de dérision, de repos, voire d'insouciance dangereuse. Ici rien de tel et la tension continuelle corrode les esprits les plus équilibrés. Ces maudits serpents, parfois du diamètre d'un cheveu, parviennent toujours à se faufiler à travers l'huile minérale, les dérivés iodés, les antibiotiques, et très vite grossissent, en remontant du fond de la banquise de la glace pure sur laquelle ils peuvent évaluer. Nous vidons nos réservoirs en quelques instants. Parfois sans raison, mais je ne peux pas reprocher à mes gars d'avoir la détente facile avec un pistolet pulvérisateur.

Les hommes se promenaient avec leur réservoir sur le dos, le lance-pistolet à la main. Parfois ils aspergeaient un copain soudain pris de panique et qui voulait s'enduire d'une couche protectrice, mais à ce rythme le vernis spécial ne tenait pas longtemps et il fallait évacuer l'homme.

— Si vous acceptez mon avis, dit Cohen avec franchise, je ne vois pas comment implanter douze cents personnes ici. Des femmes, des enfants qui découvriront la terreur continue, et vous aurez des malades mentaux sur les bras.

— Cohen, les Sibériens ne sont plus qu'à dix jours de Fraternité I. Nous avons surpris l'équipe de pointe en train d'implanter la voie de tête. Nous l'avons détruite mais il y en avait d'autres à proximité qui

ont ouvert le feu. Nous avons failli perdre un dirigeable qui avait la moitié de ses ballonnets détruits et son enveloppe déchiquetée, emportée par les vents. C'est un véritable raz de marée. Ils nous feront disparaître de la surface de la banquise, et si nous ne pouvons pas nous réfugier ici, où irons-nous ? Seule cette monstruosité animale peut les faire reculer.

— Vous avez des nouvelles de l'expédition en Centre-Sibérienne ?

— Des problèmes énormes... Des vents furieux. Une chance que cette zone soit encore épargnée, sinon les dirigeables devront fuir.

Elle désigna son équipement, prit le fusil lance-harpon.

— Un tireur d'élite. Vous en avez un ?

— Même plusieurs, fit Cohen effaré. Vous voulez harponner la bête qui s'étire sur plus de cent mille kilomètres carrés ? On dit qu'elle est en période d'extension et pourrait atteindre les deux cent mille.

— Trouvez-moi le meilleur tireur et jusqu'où puis-je aller sans risques énormes ?

— Tout est dangereux. Regardez où vous marchez, ne perdez pas de vue la gelée visqueuse qui nous joue des tours. Nous sommes victimes de mirages. On la croit très loin et soudain il est trop tard. Jelly joue avec sa transparence.

— Vous voulez dire qu'elle est assez évoluée pour utiliser le phénomène optique en question ?

— Très exactement.

Il eut un rire gêné.

— Je sais que c'est stupide, mais nous devenons pragmatiques sur cet îlot étrange.

Elle commença à se diriger vers le bord mais en regardant autour d'elle. Les falaises de gélatine tremblotante donnaient cette impression désagréable qu'à tout instant elles pouvaient s'étaler sur l'îlot tout entier, absorber tout ce qui était vivant. Elle aperçut les ossements soigneusement récurés, les deux crânes blancs qui paraissaient sortir d'une marmite bouillante qui les aurait débarrassés des derniers restes de chair.

Cohen la rejoignit avec un garde.

— Voici Lacht, notre meilleur tireur.

— Bien, il faut se rapprocher.

— Les illusions d'optique existent vraiment, insista Cohen, je n'ai rien inventé.

Ma Ker cherchait quelque chose dans la transparence écœurante de la bête et parut trouver.

— Vous voyez là-bas cette tache plus sombre ? demanda-t-elle au garde Lacht. Pourriez-vous ficher ce harpon au centre ?

Le garde regarda la tache :

— Cet ovale gris très aplati ?

— Exactement.

Lacht prit le fusil-harpon et l'examina. Le filin avait été remplacé par un câble électrique de faible section.

— On a testé ce fusil, il n'a pratiquement aucun défaut. La secousse du départ est très amortie.

— Il y a suffisamment de fil ?

— Cent mètres. Vous visez en plein l'ovale gris.

— Si le harpon était enduit de protéines, dit Cohen, il s'enfoncerait au cœur de cette goulue.

— C'est prévu, précisa Ma Ker.

Lacht visa longuement et tira. Le harpon parut effectuer un arc de cercle et frappa Jelly juste à hauteur de l'ovale gris et s'y enfonça de plusieurs mètres.

Ma Ker ouvrit alors sa mallette en plastique transparent et raccorda le fil électrique. Sur-le-champ un rouleau de papier plastique commença d'être zébré par thermocontact selon une ligne rouge, avec des hauts et des bas.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Cohen. Une arme nouvelle ?

— Un encéphalographe.

CHAPITRE XXX

— Seule Ligath aurait pu nous tirer de là, lança Liensun véhément au commandant Juguez impressionné. Il fallait la sortir de son train charbonnier. C'est la meilleure spécialiste nucléaire que nous ayons.

— On peut ralentir cette descente à travers la glace. Un centimètre/heure ce n'est quand même pas irréversible. Malgré les vents on peut envoyer des câbles.

— Vous en enverrez dix et en bas ils n'en attraperont qu'un seul qui cassera sous la poussée des vents. Vous le savez très bien et vous pensez qu'il faut faire n'importe quoi pour donner l'impression que nous faisons quelque chose.

Autour d'eux on paraissait consterné par cette altercation. Juguez était maître à bord mais Liensun était le fils adoptif de Ma Ker qui dirigeait le collectif administratif.

— Que proposez-vous ? réussit à dire Juguez en contrôlant sa réaction première de violence.

— Un dirigeable va descendre à moins de dix mètres. Dans cette vallée il sera à l'abri des vents les plus forts. Il essaiera par tous les moyens de crocher profondément la glace avec toutes ses ancres.

— C'est dangereux... Et les cavaliers asiates peuvent le surprendre.

— Tout est dangereux. Le pire, c'est de ne rien faire.

Soleil d'Espoir reçut la mission de tenter l'exploit avec ses puissantes machines. Il fallait remonter le vent pour se trouver au-delà du réacteur et commencer à perdre de l'altitude.

Il lui fallut piquer de très haut pour exécuter la manœuvre, selon un angle de quarante-cinq degrés, parfois plus, donnant aux occupants de *Soleil Serein* l'impression qu'il allait, sous les coups de boutoir des vents, faire le tour complet et se retrouver à l'envers.

Mais le commandant était habile et il réussit à se retrouver au fond de la vallée avec un vent de cent kilomètres seulement. Ses ancres jaillirent toutes en même temps, une douzaine au moins, et il se laissa déporter par le fort courant d'air. Une ancre crocha mais le câble claqua et vint cingler la proue, zébrant l'enveloppe et faisant exploser deux ballonnets.

Une à une les ancres crochaient et chaque fois le câble claquait, causant des dégâts minimes, mais répétés, à *Soleil d'Espoir*.

Le commandant attendit d'être à hauteur du réacteur pour redonner la pleine puissance de ses moteurs et, durant quelques minutes, le dirigeable trouva son équilibre face au vent, s'immobilisa avec un tangage effroyable mais deux ancres venaient de s'enfoncer, presque à la verticale, dans un nuage énorme de vapeur d'eau. Le responsable des mouillages avait dû les faire chauffer à blanc pour qu'elles s'enfoncent au maximum. Et *Soleil d'Espoir*, toujours luttant contre le courant d'air énorme, descendait lentement, les guindeaux travaillant au ralenti.

— Quarante mètres, annonça le haut-parleur qui transmettait la radio de *Soleil d'Espoir*.

Puis ce fut trente, vingt-cinq et une autre ancre de proue put être mouillée. Peu après deux ancres latérales.

— Cette fois il doit tenir le coup, dit Liensun qui venait de passer un sale moment.

Durant vingt minutes il avait dépensé une énergie énorme pour empêcher le commandant de *Soleil d'Espoir* de perdre courage. Prenant possession de sa glande surrénale et aussi de la médullosurrénale, il avait sollicité le système sympathique pour fournir toute l'adrénaline nécessaire à cet exploit. Il pouvait respirer mais était au bord de l'évanouissement, comme le commandant là-bas devait l'être.

— Cette fois on va pouvoir arrimer le réacteur. Juste pour l'empêcher de s'enfoncer plus. Et dès que le vent se calmera, nous retournerons chez nous.

— Message de *Soleil de Liberté* qui revient avec *Beau Soleil*. Tous deux rapportent le plein d'huile minérale.

Les matelots et les officiers crièrent des hourras de joie.

— C'est le retour des soleils, dit quelqu'un.

En titubant, Liensun gagna le bar et avala un mélange d'alcool et de vitamine C. Il put assister ensuite, par l'écran rond horizontal du télescope, aux activités du commando au sol qui amarrait le réacteur à *Soleil d'Espoir*.

Il avait l'impression de se pencher, grâce à cet écran, sur un vivier dans lequel des hommes dérisoires se démenaient pour une

tâche infernale. Ce réacteur apporterait la vitesse au mastodonte de cinq cents mètres, *Soleil du Monde*, mais pas mal de dangers aussi.

— *Soleil de Liberté* à commandant Juguez... Nous signalons qu'une colonne de cavaliers, tractant des lance-missiles sur traîneaux, se rapproche du site secret. Nous sommes surpris de leur endurance et de leur obstination à progresser dans des vents de cette force. Dans une dizaine d'heures ils seront en vue des dirigeables.

Juguez pensait que les deux dirigeables pleins à craquer de carburant devaient se tenir en dehors des tirs de missiles, et surtout ne rien tenter contre la colonne.

— Mais qu'ils prennent un maximum de photographies et de films de la colonne que nous ferons parvenir à la CANYST. Lady Diana sera enchantée de voir comment les Sibériens respectent les accords sur la société ferroviaire universelle.

Liensun récupérait physiquement mais son cerveau était vide, rongé par l'effort. Il errait dans les coursives comme un fantôme à la recherche de solitude. Il finit par rejoindre sa cabine et se jeta sur sa couchette.

Beau Soleil fut le premier à sortir du crépuscule et profita des dernières minutes de clarté pour ravitailler *Soleil Serein*. On commençait par envoyer un petit câble au moyen d'un harpon, puis un plus gros et enfin le gros tuyau que le vent tordait dans tous les sens, si bien que l'huile pourtant réchauffée gelait très vite en chemin, formant des bouchons. Il fallut recommencer trois fois sous la lumière des projecteurs, et Juguez se disait que cette aurore boréale artificielle serait aperçue par les cavaliers asiates et leur servirait de repère.

Enfin les soutes de *Soleil Serein* furent remplies à ras bord. Il restait assez d'huile pour ravitailler *Soleil d'Espoir* qui, depuis dix mille mètres, ressemblait à un gros phoque repu endormi sur la glace.

Liensun dormit d'un trait jusqu'à l'aube qui venait tard dans ce monde désolé. Pourtant au loin il put apercevoir les hautes montagnes du Tibet qui appartenaient à un monde imaginaire où, disait-on, la Société ferroviaire n'avait jamais réussi à pénétrer.

CHAPITRE XXXI

Les vents avaient considérablement faibli mais restaient assez forts pour interdire le voyage du retour avec une charge de cinquante tonnes se balançant dans tous les sens. Il fallait réduire la vitesse pour éviter ce ballant et le voyage durerait au moins une semaine.

Depuis *Soleil Serein* on apercevait sur la glace cette espèce de sinusoïde noire qui parfois disparaissait dans des canons profonds pour resurgir à flanc de montagne, roulant et déroulant une file de mille hommes environ et des traîneaux chargés de lance-missiles puissants.

Ils emportaient aussi des quartiers de bœuf ovibos dont des troupeaux pacageaient dans ces régions, en liberté, trouvant des lichens sur les pentes rocheuses où la glace ne pouvait s'accrocher.

— Ce sont des bœufs musqués, dit quelqu'un. Il faut savoir leur ôter les glandes sinon la viande pue.

— Dans deux heures ils nous découvriront, dit Juguez. Mais les vents n'ont pas suffisamment faibli. Il suffit de disposer d'une heure, de trente minutes, et nous mettrons, même au ralenti, trente kilomètres entre eux et nous.

Pourtant il fit préparer les lance-missiles, les lasers avec lesquels on pourrait provoquer des avalanches énormes à condition de perdre pas mal d'altitude. C'est-à-dire de devenir une cible meilleure pour les lance-missiles. Juguez pensait que cette cavalerie de montagne ne pouvait orienter ses rampes à plus de quarante-cinq degrés mais n'avait aucune certitude.

Les opérations de levage pouvant durer plusieurs heures, il fallut s'y résigner malgré une vitesse de cent kilomètres à l'anémomètre. *Soleil d'Espoir* commença de regonfler ses ballonnets et sa carcasse semi-rigide se remodela, tendant l'enveloppe en partie ridée depuis la veille. Un animal qui se régénère, pensa Liensun au-dessus de l'écran horizontal. *Soleil d'Espoir* laissait filer ses câbles d'ancres sans

déverrouiller celles-ci. Le commando avait en partie embarqué mais quatre hommes restaient sur la glace pour veiller jusqu'au bout. On les treuillerait au dernier moment.

C'est alors que le guetteur à bord de *Soleil Serein* signala une seconde colonne à proximité du site. Il fallut orienter le télescope pour la découvrir à une demi-heure maximum.

— Ils nous ont leurrés. Nous n'avons vu que l'autre qui ne faisait rien pour se dissimuler et celle-là, pendant ce temps, a progressé en toute tranquillité.

Elle n'était composée que de traîneaux portant des rampes de lancement et soudain ils découvrirent qu'une batterie se mettait en position derrière un pan de montagne.

— Mais c'est pour nous, dit Juguez en ordonnant en avant toute !

Le missile explosa tout près et une des hélices de tribord touchée se fractionna en morceaux d'acier au carbone rougi à blanc. L'un d'eux traversa le poste de pilotage provoquant une dépressurisation rapide. On dut recourir aux masques à oxygène tandis que le dirigeable tournoyait sur lui-même, le temps de compenser l'arrêt de ce moteur.

— Bâbord toute, que le feu commence !

Liensun vit que pendant ce temps *Soleil d'Espoir* quittait la vallée avec majesté, magnifique avec le réacteur qui se balançait sous son ventre. Mais au même instant le moteur de bâbord s'emballa et il découvrit la grande flamme qui s'en échappait.

— Alimentation touchée.

— Extincteurs ?

— En fonctionnement.

Une boursofflure blanche de neige, provoquée par la fine pulvérisation d'un brouillard aqueux, enveloppa le moteur et fit disparaître les flammes.

— Nous n'avons plus que le moteur arrière, dit le commandant Juguez. Nous allons donc pivoter et utiliser la poupe comme proue. Ce sera plus économique et plus facile à gouverner. Mais je ne vous cache pas que nous n'irons pas loin.

— On peut gagner la banquise ?

— Je crains que non. Il faut qu'on retrouve le site numéro deux en zone désertique pour réparer. Il suffirait d'un seul moteur pour assurer notre autonomie. Sinon...

Brusquement la chaleur était en grande déperdition et Liensun dut rabattre la cagoule de sa combinaison, fixer son masque sur le filtre pour continuer à respirer son oxygène.

— Nous perdons de la hauteur, deux mètres/ seconde.

— Dans quarante à cinquante minutes nous raclerons la glace, annonça Juguez. Il faut essayer de trouver les fuites. Les filtres à hélium fonctionnent ?

— Aucun n'est touché, commandant.

Il y eut un silence lourd. Personne ne le dirait ouvertement, mais ils étaient en perdition.

CHAPITRE XXXII

Yeuse regarda le chef de train qui venait de lui annoncer que l'express avait atteint le terminus de cette ligne.

— Comment, le terminus ? Vous voulez dire que plus loin il n'y a pas de réseau ?

— Non, voyageuse, fit le Noir avec douceur. Vous devez descendre ici. Mais ce n'est pas très gai comme station et je vous conseille de reprendre le prochain express dans deux heures. Ici c'est une station de garnison, avec beaucoup de soldats et de commerçants. Vous trouverez un traintel mais vous serez constamment ennuyée par ces gens-là.

— Pourquoi tant de soldats ? murmura-t-elle en descendant ses bagages de son casier personnel.

Le chef de train l'aida à les transporter sur le quai.

— Au-delà, c'est zone interdite, voyageuse.

— Mais c'est récent, non ?

— Ça fait plusieurs années, voyageuse, que le réseau s'arrête ici. Nous avons connu des émeutes sanglantes autrefois. Il faut que vous retourniez d'où vous venez. Sinon pour atteindre l'Africana Australe, il vous faudra prendre le réseau ouest qui est beaucoup plus important, beaucoup plus confortable.

Un maître Aiguilleur approchait, suivi de deux policiers ferroviaires. C'était un grand gaillard dont les cheveux gris bouffaient de chaque côté de sa casquette d'uniforme.

— Voyageuse ambassadrice Yeuse ?

Elle soupira d'énervement. Le chef de train roulait des yeux effarés. Tout ce voyage incognito pour se voir ainsi interpellée au terminus.

— Voyageuse ambassadrice, nous avons mission de vous protéger durant votre séjour ici, mais nous ne saurions trop vous

conseiller de repartir par le prochain train. Nous attendons un convoi militaire important et c'est toujours une fièvre regrettable qui s'empare de la station dans ces moments-là.

— Je ne peux vraiment pas poursuivre mon voyage ?

— Non, voyageuse ambassadrice, fit le maître Aiguilleur.

— Pourtant les *Instructions Ferroviaires* donnent la description intégrale de ce réseau et des stations qui le jalonnent. Les I.F. de cette année 2361.

— Je sais, voyageuse ambassadrice. Nous n'aimons pas dévoiler nos difficultés internes. Si un groupe d'excités fomenté un putsch subversif, cela nous regarde. Nous avons isolé toute la Province.

— Existe-t-il une station qui se nomme Roofless Station ? Ce qui signifierait une station sans verrière, sans dôme, où régnerait une température démente. Déjà ici la couche de glace me paraît très mince.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette station-là. Vous savez, nous sommes un peuple qui adore raconter des histoires, fabriquer des légendes. Roofless Station... Vraiment... Très joli, charmant... Mais trop beau pour être vrai. Votre express est en formation sur l'autre quai et je vais vous obtenir une cabine de luxe.

Il était inutile d'insister. Une semaine de précautions, d'approche en zigzag de cet endroit, une apparence neutre, mais rien n'avait servi à leurrer les services spéciaux africaniens.

— Très bien, dit-elle, je m'avoue vaincue pour l'instant.

C'était vraiment une cabine de luxe avec salle de bains et meubles rares. Elle laissa le porteur déposer ses bagages avant de demander le steward. Elle avait faim et soif, n'ayant pas trop osé se montrer au wagon-restaurant de l'autre train.

On dressa une table avec nappe blanche brodée et un maître d'hôtel, faisant rouler une table lourdement chargée d'argenterie et de cristaux, apparut.

— Nous vous souhaitons bon appétit.

La première des choses qu'elle aperçut fut la bouteille de vin dans son panier-verseur. La même que celles reçues à Grand Star Station. Cru de la Caverne. Produit en Africaania et élevé en Transeuropéenne.

Et puis elle découvrit le coffret sur une tablette. Un coffret en ébène également, identique en tous points à l'autre, qui contenait, sous les bouteilles, le petit ordinateur de Kurts.

Elle l'ouvrit. Toujours trois bouteilles du même cru. Et puis un fond secret. Il y avait là une sorte d'ampoule en verre épais, ronde

avec un socle. Une ampoule qui contenait une substance grisâtre qu'elle prit d'abord pour un sable de terre volcanique.

Elle savait de quoi il s'agissait et la prit dans ses mains avec précaution, la porta à ses lèvres.

Tout ce qui restait de Lien Rag. Kurts avait tenu sa promesse malgré les interdits, la surveillance policière. Une urne funéraire en verre de silice.

CHAPITRE XXXIII

On lui avait dit que Liensun se trouvait dans *Soleil Serein*. *Beau Soleil* arriva le premier de l'Ouest mais ne put s'immobiliser que le temps de refaire le plein de ses soutes. Il devait ravitailler en vol les deux autres dirigeables qui avaient la charge du réacteur *Soleil d'Espoir* portant et *Soleil de Liberté* lui servant d'escorte. Au besoin l'équipage de ce dernier pouvait envoyer des élingues pour alléger les cinquante tonnes.

— Mais *Soleil Serein* ?

— Il a ouvert le feu sur les colonnes de cavaliers asiates pour couvrir notre fuite. Nous avons filé vers le sud pour commencer, puis vers l'est ensuite avec un arrêt sur un des sites repérés à l'avance pour refaire les pleins, réparer certains dégâts.

— Des dégâts ?

— Nous avons tous essuyé le tir des missiles sur traîneaux.

— Mais *Soleil Serein* ?

— Il finira par rejoindre la base.

Soleil d'Espoir et *Soleil de Liberté* se trouvaient à deux mille kilomètres encore, deux à trois jours de route à cause des courants aériens. Les moteurs chauffaient et consommaient énormément, d'où l'opération de ravitaillement de *Beau Soleil*.

Elle regarda le dirigeable quitter l'aéroport avec l'impression d'avoir le cœur broyé. Le commandant de bord lui cachait quelque chose au sujet de Liensun, son fils adoptif, et elle aurait préféré connaître la vérité même la plus cruelle.

Vers midi le petit dirigeable rapide, *Plein Soleil*, fit son apparition et se posa sans encombre. Xerw, le commandant, arriva peu après dans le bureau du collectif administratif pour un premier rapport rapide.

— Combien de jours ? demanda Ma Ker avec résignation.

— Les Sibériens paraissent immobilisés par un bouleversement de la banquise qui a tendance à s’effondrer juste devant eux sur des kilomètres de distance. Ils charrient des tonnes de glace pour niveler, mais en vain, c’est comme s’ils ne faisaient rien.

— Mais alors, ils sont toujours à dix jours ?

— Approximativement, oui... Un courant marin très chaud doit déstabiliser la banquise en dessous. En apparence elle est saine, mais il y a à peine deux mètres d’épaisseur, comme un pont sournois qui ne supporte que très peu de poids... Rien à faire pour que leur armada puissante continue. Des milliers de tonnes ne peuvent s’engager sur cette pourriture.

Ma Ker sortit son mouchoir pour éponger son front et ses yeux.

— Enfin une bonne nouvelle. Vous dites des kilomètres ?

— Ils ont lancé des lignes dans toutes les directions, font des sondages, paraissent si préoccupés que nous avons pu approcher sans essuyer leur feu.

Elle sortit un vieil atlas de jadis et pointa son doigt sur l’ancien Pacifique :

— Le Kouro-Shivo, courant équatorial chaud nord. Certainement dévié depuis l’ère glaciaire par des bouleversements sous-marins... Il peut couper en deux la banquise à cet endroit sur des centaines de kilomètres... Et en largeur peut-être dix ou vingt kilomètres, voire plus si c’est la branche principale... Ils devront construire un pont... Un viaduc plutôt comme le Kid. C’est très réconfortant. Merci, Xerw.

— C’est mon travail, Ma Ker. Nous allons nous reposer vingt-quatre heures et reprendrons l’air pour de nouvelles observations. Grâce à notre rapidité nous déconcertons les Sibériens par notre mobilité, et quand un missile arrive nous sommes déjà à un kilomètre, s’il met six à huit secondes pour atteindre l’objectif.

Ma Ker lui dit qu’elle allait le charger d’une mission exploratoire de cette partie de la banquise.

— Vous allez la sonder vers l’est pour savoir si la fragilité se poursuit.

On lui apporta un plateau-repas mais elle n’avait guère faim. Ann Suba vint la voir et la trouva amaigrie.

— Je regrette que cette Ligath ait été capturée... Je crains qu’elle ne soit condamnée à mort avec ces nouvelles accusations. Dans nos laboratoires elle fera cruellement défaut.

Ma Ker hocha la tête. Que lui importait Ligath pourvu que Liensun se sorte d’affaire.

Vers la fin de la journée le médecin-chef de l’équipe sanitaire

apporta son rapport.

— Cet encéphalogramme, dit-il, est étrange et signale la présence d'une certaine forme d'intelligence.

— Je le savais, murmura Ma Ker frémissante ; je le savais.

— Mais cette intelligence peut différer totalement de la nôtre. Jelly n'est qu'une amibe énorme, à l'échelle d'un pays d'autrefois. Ne pensez pas que vous pourrez aisément communiquer avec elle et vous en faire une alliée.

CHAPITRE XXXIV

Une nuit, Jdrien quitta le campement au bord du trou aux phoques. Il emportait sur son épaule deux bâtons tressés de viande enfilés dans des boules de graisse, et très vite il s'éloigna de son igloo. Il marcha sans interruption jusqu'à l'apparition du jour. On appelait ainsi cette lactescence qui éclaircissait la nuit durant une dizaine d'heures dans les meilleures périodes. Jusqu'à une époque très avancée, les gens avaient gardé l'expression « lever du soleil », mais peu à peu les Compagnies avaient obtenu que l'on n'utilise plus ces mots qui ne voulaient rien dire.

Jdrien marchait vers le nord à la rencontre de la bête monstrueuse qui paralysait d'effroi son peuple. Il voulait l'observer, l'étudier, découvrir ses faiblesses, ses lacunes. Il voulait passer à tout prix et surtout désirait connaître pourquoi, dans le sein de cette immense couche de gélatine, des hommes pouvaient survivre. Ils existaient puisqu'il avait surpris leurs désirs, leurs pensées. Ils n'étaient pas prisonniers de l'animal sinon il s'en serait tout de suite rendu compte. Ces inconnus paraissaient effrayés, sur leurs gardes mais pouvaient aller et venir à l'intérieur de l'animal comme les Hommes-Jonas dans le corps des baleines. Sauf que les Hommes-Jonas aimaient les baleines et que celles-ci le leur rendaient bien.

Il ne s'arrêta que pour manger un peu de graisse et de viande. Il supportait le froid extrême sans avoir besoin d'avalier quelques cryo-hormones pour le moment. Peut-être à la tombée de la nuit, s'il ne parvenait pas à construire son igloo et surtout si les vents se levaient. Ils venaient de souffler durant une période et les plus âgés de la horde pensaient qu'il y aurait une accalmie durable. Jdrien estimait avoir le temps de rejoindre la lisière transparente et visqueuse de Jelly.

Il marcha jusqu'à la tombée de la nuit, put trouver un amas de congères où il se creusa un abri. Il dormit six heures, profondément, avant de se réveiller. À nouveau il avala de la graisse et de la viande,

mesurant ses deux bâtons de nourriture. Il devait les faire durer au moins deux semaines.

Lorsqu'il reprit sa marche vers la monstruosité, il ignorait que, non loin de là, à moins d'un kilomètre, Vsin le suivait patiemment. Pour ne pas alerter l'esprit toujours en éveil de son ami ; elle s'efforçait de ne penser à rien, de faire le vide total dans sa tête.

Fin du tome 24

[1] Sœur.

[2] Grand-mère.

[3] Oncle.

[4] Bureau.

[5] Muet.